

MANUEL

DE

PROVERBES DRAMATIQUES.

TROISIÈME ÉDITION.

BOSTON;
MUNROE ET COMPAGNIE
1840.

Cambridge Press:
Metcalf, Torry, and Ballou.

TABLE.

LE POULET.

1

PERSONNAGES.

M. D'ORVILLE, malade.
M. FRÉMONT, médecin.
LA BRIE, } laquais de M. d'Orville.
COMTOIS, }

La Scène est chez M. d'Orville.

LE POULET.

LES BATTUS PAIENT L'AMENDE.

SCÈNE I.

M. D'ORVILLE, COMTOIS, LA BRIE.

D'Orv. Parbleu, je suis bien fatigué ! Je meurs de faim. Et mon poulet, La Brie ?

La Brie. Monsieur, vous allez l'avoir tout-à-l'heure.

D'Orv. Pourquoi Comtois n'y est-il pas allé ?

Comt. Monsieur, il fallait bien être auprès de vous, pour vous habiller. Nous allons mettre le couvert.

D'Orv. Ils ne finiront pas. Est-ce qu'il ne peut pas faire cela tout seul ? Allons, va-t-en.

Comt. J'y vais, j'y vais.

D'Oru. Je tombe d'inanition. Donnez-moi un fauteuil. (*Il s'assied.*) Allons, finissez donc.

La Brie. Je vais mettre la table devant vous. (*Il l'approche.*) Je m'en vais chercher du pain.

D'Orv. Je crois qu'ils me feront mourir d'impatience.

La Brie. Déployez toujours votre serviette pour ne pas perdre de temps.

SCÈNE II.

M. D'ORVILLE.

Je n'en puis plus ! je m'endors de fatigue et de faiblesse. (*Il s'endort et ronfle.*)

SCÈNE III.

M. D'ORVILLE, LA BRIE, COMTOIS *portant le poulet.*

La Brie. Apporte du pain.

Comt. Il y en a là : j'apporte le poulet. Quoi ! il dort déja ?

La Brie. Je ne fais pourtant que de le quitter.

Comt. Mais son poulet va refroidir. Réveille-le.

La Brie. Moi ? je ne m'y joue pas ; il crierait comme un aigle.

Comt. Comment ferons-nous ?

La Brie. Je n'en sais rien. Cela nous fera diner à je ne sais quelle heure, et je meurs de faim.

Comt. Et moi aussi. Ma foi, je m'en vais l'éveiller.

La Brie. Tu n'en viendras jamais à bout.

Comt. (*criant.*) Monsieur !

La Brie. Oui, oui ; vois comme il remue. Il n'en ronfle que plus fort.

Comt. Quel diable d'homme ! Coupe le poulet ; en cas qu'il se réveille, ce sera toujours autant de fait.

La Brie. Oui, et il sera plus froid ; je ne m'y joue pas.

Comt. Eh-bien, je m'en vais le couper, moi. (*Il coupe une cuisse.*) Tiens, vois comme cela sent bon.

La Brie. Je n'ai pas besoin de sentir pour avoir encore plus de faim.

Comt. Ma foi, j'ai envie de manger cette cuisse-là. Monsieur Frémont lui a ordonné de ne manger qu'une aile ; il n'y prendra peut-être pas garde. (*Il mange la cuisse.*) Ma foi, elle est bonne. Je m'en vais boire un coup. Donne-moi un verre. (*Il se verse à boire et boit.*)

La Brie. Et s'il se réveille ?

Comt. Eh-bien, il me chassera, et je m'en irai.

La Brie. Ah, tu le prends sur ce ton-là ! Oh, j'en ferai bien autant que toi. Allons, allons, donne-moi l'autre cuisse.

Comt. Je le veux bien. Nous serons deux contre lui ; il ne saura lequel renvoyer. Tiens. (*Il lui donne l'autre cuisse.*)

La Brie. Donne-moi donc du pain.

Comt. Tiens, en voilà.

La Brie. Ma foi, tu as raison ; ce poulet est excellent ! Mais je veux boire aussi.

Comt. Eh-bien, bois. Je songe une chose ; comme il ne doit manger qu'une aile, il ne m'en coûtera pas davantage de manger l'autre ; je m'en vais en mettre une sur son assiette. (*Il mange.*)

La Brie. C'est bien dit ; donne-moi le corps.

Comt. Ah, le corps ; c'est trop, je m'en vais te donner le croupion. (*Ils mangent tous les deux.*)

La Brie. Cela ne vaut pas l'aile.

Comt. Mange, mange toujours.

La Brie. Buvons aussi.

Comt. Allons, à ta santé.

La Brie. A la tienne. (*Ils boivent.*)

Comt. Ce vin-là est bon. Quoi, tu manges le haut du corps ?

La Brie. Ma foi, oui.

Comt. Oh, je m'en vais manger son aile.

La Brie. Attends donc.

Comt. Je suis ton serviteur, je veux en avoir autant que toi.

La Brie. Tu es bien gourmand.

Comt. Tu ne l'es pas toi ? ah çà, buvons, buvons.

La Brie. Prends ton verre. (*Ils boivent.*)

Comt. Et que ferons-nous, quand il s'éveillera ?

La Brie. Je n'en sais rien. Buvons pour nous aviser.

Comt. Il ne reste plus rien dans la bouteille.

La Brie. Non ? et que dira Dame Jeanne, quand elle verra la bouteille vide ?

Comt. Et les restes du poulet ?

La Brie. Ma foi, elle dira ce qu'elle voudra. Attends, le voilà qui remue.

Comt. Comment ferons-nous ? que dirons-nous ?

La Brie. Tiens, mets tous les os sur son assiette, et dis comme moi.

Comt. Oui, oui, ne t'embarrasse pas.

La Brie. Paix donc.

D'Orv. (*se frottant les yeux.*) Eh-bien, qu'est-ce que vous faites là vous autres ?

La Brie. Monsieur, nous attendons. (*A Comtois.*) Rince son verre, et mets de l'eau dedans.

D'ORV. Eh-bien ; ces coquins-là ne veulent donc pas me donner mon poulet ?

LA BRIE. Votre poulet, Monsieur ?

D'ORV. Oui ; comment, depuis deux heures que j'attends ?

LA BRIE. Que vous attendez, Monsieur ! vous badinez ; il est bien loin.

D'ORV. Comment bien loin ! qu'est-ce que cela veut dire ?

LA BRIE. Tenez, Monsieur, regardez devant vous.

D' ORV. Quoi !

LA BRIE. Vous ne vous souvenez pas que vous l'avez mangé ?

D'ORV. Moi !

LA BRIE. Oui, Monsieur.

COMT. Monsieur a dormi depuis.

D'ORV. Je n'en reviens pas ! je l'ai mangé ?

LA BRIE. Oui, Monsieur, et vous n'avez rien laissé ; voyez.

D'ORV. Je l'ai mangé ! c'est incompréhensible ! et je meurs de faim.

COMT. Cela n'est pas étonnant ! puisque vous avez dormi dessus.

D'ORV. Mais je voudrais boire un coup, du moins.

LA BRIE. Vous avez tout bu. Nous ne vous avons jamais vu une soif et un appétit pareils.

D'ORV. Je le crois bien ! car je l'ai encore.

COMT. C'est sûrement la médecine, qui fait cela. Monsieur veut-il son verre d'eau ?

D'ORV. Un verre d'eau ?

COMT. Oui, pour vous rincer la bouche ; parceque nous irons diner, nous, après cela.

D'Orv. Je n'y comprends rien. (*Il se rince la bouche.*)

La Brie. (*à Comtois, bas.*) Tu vois bien que Dame Jeanne n'aura rien à dire non plus.

SCÈNE IV.

M. D'ORVILLE, M. FRÉMONT, LA BRIE, COMTOIS.

La Brie, (*annonçant.*) Monsieur Frémont.

Frém. Eh-bien, la médecine, depuis ce matin ?

D'Orv. Ah, Monsieur, elle m'a donné un appétit dévorant.

Frém. Tant mieux, cela prouve qu'elle a balayé le reste des humeurs.

Comt. C'est-ce que nous avons dit à Monsieur.

D'Orv. Mais, Monsieur, je meurs de faim.

Frém. N'avez-vous pas mangé votre aile de poulet, comme je vous l'avais ordonné ?

La Brie. Bon, Monsieur a bien plus fait ; il a mangé le poulet tout entier !

Frém. (*en colère.*) Le poulet entier ?

Comt. Et bu sa bouteille de vin.

Frém. (*en colère.*) Sa bouteille de vin et un poulet !

D'Orv. Eh, Monsieur, je mourais de faim.

Frém. (*en colère.*) Vous mouriez de faim ! vous n'êtes pas plus raisonnable que cela !

D'Orv. Eh, Monsieur ; c'est comme si je n'avais rien mangé ; je me sens toujours le même besoin.

Frém. (*en colère.*) Le même besoin ! n'êtes-vous pas honteux !

D'Orv. Mais, Monsieur, considérez —

Frém. (*en colère.*) Je vous ordonne une aile de poulet, et — allez, allez, Monsieur ; avec une intempérance comme celle-là, vous ne méritez pas qu'on s'attache à vous, et qu'on en prenne soin.

D'Orv. Mais, je vous prie —

Frém. Non, Monsieur, il faut vous mettre à la diète, pendant huit jours.

D'Orv. Ah, Monsieur Frémont !

Frém. A l'eau de poulet.

D'Orv. A l'eau de poulet ?

Frém. Oui, si vous ne voulez pas avoir une maladie épouvantable, une inflammation ! — ou bien, je ne vous verrai plus, je ferai mieux.

D'Orv. Quoi, Monsieur Frémont, vous pourriez m'abandonner ?

Frém. Oui, Monsieur, si vous ne faites tout ce que je vous dirai.

D'Orv. Mais, Monsieur, rien que de l'eau de poulet ? —

Frém. Ah, vous ne voulez pas ? adieu, Monsieur.

D'Orv. Mais non, Monsieur ; j'en prendrai. Allez-vous-en tous deux, dire qu'on en fasse tout-à-l'heure.

La Brie. Oui, Monsieur.

Frém. Non pas pour aujourd'hui ; de l'eau de chiendent, seulement.

D'Orv. De l'eau de chiendent ?

Frém. Oui, Monsieur.

D'Orv. Et vous reviendrez ?

Frém. A cette condition-là.

D'Orv. Si vous me le promettez, je ferai tout ce

que vous voudrez. Je vais vous suivre jusqu'à ce que vous m'ayez donné votre parole.

FRÉM. Nous verrons comment vous vous conduirez. (*Ils sortent.*)

L'ÂNE

DANS

LE POTAGER.

PERSONNAGES.

M. GOURCHON, procureur. *En robe-de-chambre, avec une perruque.*

Mlle. ADÉLAIDE, fille de M. Gourchon. *Petite robe, petit bonnet, et un tablier vert.*

M. BROUTE, vieux médecin. *Habit, et veste brune à boutons d'or, vieille grande perruque et canne.*

SAINT-ANDRÉ, laquais de M. Gourchon. *Veste grise et redingote, petite perruque courte.*

DAME GERMAINE, gouvernante de M. Broute. *En cuisinière, avec un tablier blanc.*

La Scène est à la campagne, chez M. Gourchon dans une salle basse.

L'ÂNE

DANS

LE POTAGER.

IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE.

SCÈNE I.

M. GOURCHON, Mlle ADÉLAIDE, SAINT-ANDRÉ.

Gourch. (*en colère.*) Ces animaux-là ne prennent garde à rien.

St. And. Mais, Monsieur. . . .

Gourch. (*en colère.*) Je ne parle pas à vous ; cependant vous auriez pu le voir comme moi.

Adél. Qu'est-ce qui vous fâche donc si fort ?

Gourch. Vous n'êtes jamais ici non plus, vous.

Adél. Mais ne m'avez-vous pas permise d'aller chez Madame Le Roux ?

Gourch. Oui, et j'ai eu tort.

Adél. Parceque c'est son jour d'assemblée aujourd'hui ? . . .

Gourch. Oui, d'assemblée ! Il faut faire ses affaires

premièrement, et puis l'on s'amuse après ; ce n'est pas en allant chez les autres, que l'on sait ce qui se passe chez soi.

Adél. Qu'est-il donc arrivé ?

Gourch. Le jardinier et son fils étaient dans le jardin, à ce qu'ils disent . . .

St. And. Oui, Monsieur, ils y étaient.

Gourch. Ils y étaient, ils y étaient, et ils ne le voyaient pas !

Adél. Mais quoi ?

Gourch. Je vais vous le dire. J'étais à écrire dans le petit cabinet ici à côté ; tout d'un coup je ne vois plus clair ; je crois que le temps se couvre, ou bien qu'il y a un éclipse ; je lève la tête, et je vois un âne tout contre ma fenêtre qui m'ôte le jour, et qui mange les choux de mon jardin.

Adél. Un âne ! Et par où est-il entré ?

Gourch. Ils n'en savent rien, à ce qu'ils disent. Je les appelle tous les deux, Robert ! Pierrot ! ils ne répondent pas le mot, et l'âne mange toujours mes choux d'autant.

St. And. En vérité, Monsieur, ils n'entendaient pas ; car j'étais avec eux.

Gourch. Si vous aviez été ici, je n'aurais pas été obligé de crier si long-temps.

Adél. Eh bien, l'âne est-il sorti ?

Gourch. Non, ils n'ont jamais pu l'attrapper.

St. And. Mais, Monsieur, il n'a point de licou, on ne sait par où le prendre, et il rue comme un diable.

Adél. Comment fera-t-on ?

Gourch. Je leur ai dit d'ouvrir la porte qui donne sur le chemin et de le chasser par là.

Adél. Eh bien, il sortira.

Gourch. Oui, après avoir tout ravagé. Allons, donnez-nous de la lumière.

St. And. J'y vais.

SCÈNE II.

M. GOURCHON, Mlle ADÉLAIDE.

Gourch. Ce Robert et son garçon sont plus bêtes !

Adél. Vous étiez pourtant bien content d'eux ce matin.

Gourch. Oh, ce matin, ce matin . . .

Adél. Oui, vous disiez que votre jardin était bien tenu.

Gourch. Oui, il est joli à présent qu'ils ont fait galoper cet âne par-tout.

Adél. Ne disiez-vous pas à Monsieur des Barres que vous n'aviez jamais eu un si bon jardinier ?

Gourch. J'avais raison ce matin, et j'ai encore plus raison ce soir.

Adél. D'ailleurs, ils répareront tout.

Gourch. Et mes choux mangés ?

Adél. Ce n'est pas grande chose.

Gourch. Et si cet âne va casser mes arbres-fruitiers, et mes treillages ?

SCÈNE III.

M. GOURCHON, Mlle ADÉLAIDE, SAINT-ANDRÉ.

St. And. (*Apportant de la lumière.*) Monsieur, il y a un Monsieur qui demande à vous parler.

Gourch. Qui est-ce ?

St. And. Il dit qu'il est de vos bons amis.

Gourch. Je demande son nom.

St. And. C'est Monsieur le Médecin Broute.

Gourch. Qu'est-ce qu'il me veut ?

St. And. Je n'en sais rien.

Adél. Vous le connaissez donc ?

Gourch. Point du tout, . . . c'est-à-dire, comme cela.

St. And. Le ferai-je entrer ?

Gourch. Dites-lui que je n'ai pas le temps.

St. And. Il a quelque chose de conséquence à vous dire.

Gourch. Oui, de conséquence ? Allons donc, qu'il entre.

St. And. Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

SCÈNE IV.

M. GOURCHON, Mlle ADÉLAIDE, M. BROUTE, SAINT-ANDRÉ.

Broute. Bon jour, mon cher ami Gourchon.

Gourch. Allons, Monsieur le Docteur, asseyez-vous.

BROUTE. Non, mon cher ami, il faut que je vous embrasse avant. (*Il l'embrasse et s'assied.*)

GOURCH. Qu'est-ce qu'il y a ?

BROUTE. Allons doucement, allons doucement.

GOURCH. Oui, mais j'ai affaire, moi.

BROUTE. Allons doucement, vous dis-je. Vous connaissiez Monsieur du Mortier ?

GOURCH. L'Apothicaire d'ici ?

BROUTE. C'est cela même.

GOURCH. Eh-bien, que voulez-vous que j'y fasse ?

BROUTE. Il est mort aujourd'hui . . . Oui, aujourd'hui ; cette après-dînée . . . je crois que c'est ce matin . . . non, c'est ce soir ; c'est égal.

GOURCH. Après, après !

BROUTE. Allons doucement, allons doucement. Il est donc mort. Oui, il est mort d'un coup de sang.

GOURCH. Finissez donc.

BROUTE. Allons doucement, allons doucement. Il a été malade trois jours.

ADÉL. Saint-André, et l'âne ?

BROUTE. Mademoiselle, ce n'est pas à vous que je parle.

ADÉL. Je le sais bien, Monsieur.

GOURCH. Réponds-donc, toi, quand on te demande !

ST. AND. Il n'est pas encore sorti, Monsieur.

GOURCH. Les bêtes !

BROUTE. Écoutez-moi donc, mon cher ami.

GOURCH. Oui, votre cher ami ! vous ne dites rien.

BROUTE. Allons doucement, allons doucement. Il est donc mort d'un coup de sang. Il a été malade trois jours.

Gourch. Cela ne fait rien, il est mort. Tout est dit.

Broute. Oui, il est mort ; mais tout n'est pas dit ; allons doucement, allons doucement.

Gourch. Doucement tant que vous voudrez ; mais vous feriez bien de vous aller coucher ; vous me diriez le reste demain.

Broute. M'aller coucher, mon cher ami, je ne vous reconnaîs pas là.

Adél. Écoutez-le donc, mon père.

Gourch. Oui, mais il ne dit rien.

Broute. Allons doucement, allons doucement ; écoutez-moi.

Gourch. Mais je vous écoute depuis une heure ; vous dites toujours la même chose.

Broute. Non, non. Allons doucement, allons doucement. Il est donc mort. Ils ne se sont pas adressés à moi, ainsi ce n'est pas ma faute.

Gourch. Oui, je crois que vous auriez fait de belle besogne.

Broute. Écoutez-moi, vous ne savez pas tout.

Gourch. Je ne vous empêche pas de le dire.

Broute. Allons doucement, allons doucement. J'étais chez moi bien tranquillement . . .

Gourch. Je le crois.

Broute. Quand on m'est venu dire qu'il était malade.

Gourch. Il fallait donc aller le voir.

Broute. Allons doucement, allons doucement. J'y ai été aussi.

Gourch. Il fallait donc l'empêcher ne mourir.

Broute. Allons doucement, allons doucement. Cela était impossible.

Gourch. Pourquoi ? vous êtes donc un ignorant ?

Broute. Non, ce n'est pas cela ; allons doucement, allons doucement ; c'est qu'il était mort.

Gourch. Ah, vous avez raison. Voilà tout ; à demain.

Broute. Non, ce n'est pas tout ; allons doucement, allons doucement. Je vous ai dit qu'il était mort.

Gourch. Eh, oui, plus de cent fois. Cela ne finira point. (*A Saint-André.*) N'est-il venu personne avec lui ?

St. And. Pardonnez-moi, Monsieur, Dame Germaine, sa gouvernante, est là.

Gourch. Faites-la entrer ; nous saurons peut-être ce qu'il me veut. (*Saint-André sort.*)

SCÈNE V.

M. GOURCHON, M. BROUTE, Mlle ADÉLAIDE.

Broute. Je vais vous le dire. Allons doucement, allons doucement.

Gourch. Oui, et avec tout cela nous ne finissons rien.

Broute. Mais écoutez-moi.

Gourch. Oui, pour me dire toujours, "Allons doucement, allons doucement." Vous croyez peut-être que j'ai du temps à perdre comme cela.

Broute. Allons doucement, allons doucement.

SCÈNE VI.

M. GOURCHON, Mlle ADÉLAIDE, DAME GERMAINE, M. BROUTE, SAINT-ANDRÉ.

Adél. Voilà Dame Germaine, papa.

Germ. Monsieur je vous salue ; Mademoiselle, je suis bien votre servante.

Adél. Bon soir, Dame Germaine, bon soir.

Gourch. Dites-moi, Dame Germaine, savez-vous ce que votre maître me veut ?

Germ. Oui, Monsieur ; est-ce qu'il ne vous l'a pas dit ?

Gourch. Non.

Broute. Allons doucement, allons doucement.

Gourch. Voilà tout ce qu'il nous a dit.

Germ. C'est que nous venons de chez Monsieur du Mortier, qui est mort.

Broute. Je l'ai dit ; allons doucement, allons doucement.

Germ. Et en revenant le long du mur de votre potager, nous avons trouvé . . .

Gourch. Un âne ?

Germ. Non, il n'y avait point d'âne ; nous avons trouvé la porte du jardin ouverte.

Broute. Oui, c'est vrai, cela ; allons doucement, allons doucement.

Gourch. Après ?

Germ. Monsieur m'a dit de tirer la porte.

Gourch. Pourquoi faire ?

Broute. Pour la fermer.

Gourch. (*en colère.*) Et je voulais qu'elle fût ouverte.

Germ. Je l'ai dit aussi à Monsieur.

Broute. Allons doucement, allons doucement.

Gourch. (*en colère.*) Je ne m'étonne pas si l'âne reste toujours dans mon jardin.

Germ. Comme il n'y avait qu'un loquet, il a voulu venir ici pour vous avertir de mettre le verrou en dedans.

Gourch. (*en colère.*) Oui, il a fait là une belle affaire.

Broute. Allons doucement, allons doucement.

Gourch. (*en colère.*) Que le diable vous emporte avec votre "Allons doucement." Saint-André, allons, avertis les jardiniers de rouvrir la porte.

Broute. Adieu, mon cher ami.

Gourch. (*en colère.*) La peste soit de l'homme !

Broute. Embrassez-moi donc ?

Gourch. (*en colère.*) Une autre fois, une autre fois ; voilà mon jardin tout abîmé ! Adélaide, venez avec moi, et prenez la lumière. (*Il sort.*)

Broute. Adieu, adieu donc.

Germ. Il ne vous écoute pas tant, seulement ; allons, venez, venez. (*Ils s'en vont.*)

Broute. Allons doucement, allons doucement.

LA DIÈTE.

PERSONNAGES.

M. DESPREUILS.

Mme DENERET, veuve, nièce de M. Despreuils.

LE CHEVALIER DE ST. JULES.

Mme BABAS, gouvernante de M. Despreuils.

LA ROCHE, } laquais de M. Despreuils.
LA FLEUR, }

LE BRUN, laquais du Chevalier de St. Jules.

M. SOBRIN, médecin.

La Scène est chez M. Despreuils, dans un salon.

LA DIÈTE.

IL FAUT SAVOIR HURLER AVEC LES LOUPS.

SCÈNE I.

Mme DENERET, LE CHEVALIER.

Le Chev. Eh-bien, Madame, qu'est-ce qu'il y a de nouveau ici ?

Mme D. Mon oncle est toujours de même.

Le Chev. Le délire continue ?

Mme D. Oui. Mais je ne veux pas vous parler devant les domestiques.

De Chev. Pourquoi ?

Mme D. C'est qu'ils ne sont pas bien intentionnés pour vous. Ils disent que mon oncle n'était pas malade, et que c'est le médecin que vous lui avez donné, qui lui a causé ce délire.

Le Chev. Mais Monsieur Sobrin est fort sage, et j'ai fait pour le mieux.

Mme D. Je le crois ; mais la diète qu'il ordonne dans toutes les maladies a révolté nos gens, et ils ont tant dit à mon oncle que s'il ne voulait pas manger, il

mourrait, qu'aujourd'hui il se croit mort, oui, absolument mort.

Le Chev. Quoi ! la tête de M. Despreuils est affaiblie à ce point-là ?

Mme D. Oui, vraiment ; et si elle ne revient pas, et qu'il meure en effet, je ne pourrai jamais vous épouser.

Le Chev. Pourquoi donc ? N'êtes-vous pas veuve, par conséquent maîtresse de vos volontés ?

Mme D. Il est vrai ; mais vous ne savez pas tout. J'attends de mon oncle la seule fortune que je puisse avoir.

Le Chev. Je le sais.

Mme D. Vous n'êtes pas riche, et il m'était bien doux de pouvoir vous faire partager des biens que je ne saurais désirer sans vous.

Le Chev. Votre cœur me suffit.

Mme D. Je le crois ; mais en vous épousant sans la succession de mon oncle, je vous ruinerais, en vous empêchant de faire un bon mariage ; et il a fait un testament par lequel il me déshérite, si je vous épouse.

Le Chev. O ciel ! que m'apprenez-vous ?

Mme D. S'il mourrait . . .

Le Chev. Ne pourrait-on pas faire casser le testament, comme ayant éte fait dans le délire ?

Mme D. Ce serait un procès dont le succès serait très douteux ; et comme les domestiques sont bien traités dans ce testament, le délire serait très difficile à prouver.

Le Chev. Comment donc faire ?

Mme D. Il faut attendre M. Sobrin, que j'ai envoy

chercher par Le Brun, qui s'est trouvé ici fort à propos.

Le Chev. Mais la gouvernante . . .

Mme D. Madame Babas?

Le Chev. Oui; elle empêchera qu'on ne suive ses ordonnances.

Mme D. Il est vrai qu'elle est un peu contre lui, depuis le délire de mon oncle; mais je vais lui faire entendre raison.

Le Chev. La chose sera difficile; car elle est bien entêtée. La voici.

SCÈNE II.

Mme DENERET, LE CHEVALIER, Mme BABAS.

Mme D. Eh-bien, Madame Babas, mon oncle se croit-il toujours mort?

Mme B. Ah! Madame, plus que jamais; il nous fait perdre l'esprit, il ne veut plus ouvrir les yeux, et il ne parle que de son enterrement, et puis il dit qu'on verra dans son testament qu'il ne veut ni cloches, ni chant. Quelle pitié! ensuite il demande si on l'a lu.

Le Chev. Est-ce que les notaires n'ont pas vu qu'il était dans le délire?

Mme B. Mais c'est qu'il n'y était pas, Madame, et qu'il avait toute sa raison comme moi. Il n'y a qu'un point qui le tourmentait, c'était de savoir que vous vous portiez bien, vous, Monsieur le Chevalier, et Monsieur Sobrin aussi. Pour Monsieur Sobrin, il a

bien raison de le détester ; car c'est cette diète qu'il lui a ordonnée qui l'a mis dans cet état-là.

Le Chev. Eh-bien, si vous le croyez, faites-le manger.

Mme B. Est-ce qu'il y a moyen à présent ? Il dit que les morts ne mangent point. J'ai beau lui dire : " Mais, mon cher maître, écoutez donc une chose, si vous ne mangez pas, nous mourrons tous de chagrin." " Eh-bien," dit-il, " tant mieux ; nous nous reverrons bientôt ; " car il nous aime bien, comme vous voyez ; c'est le meilleur cœur du monde ! Pour moi, je crois qne je deviendrai folle. Savez-vous que cela me fait tant de peur, cette vilaine diète, que, depuis que mon maître est comme cela, je fais mes quatre repas, et je mange, la nuit, quand je m'éveille ; il faut vivre avant de mourir.

Mme D. Mais Monsieur Sobrin ne vient pas.

Mme B. Qu'en voulez-vous faire, Madame ? Voila un beau médecin de neige ; c'est dommage qu'il n'y ait pas de dégel pour lui. Mais je m'amuse, moi, là, tandis que j'ai affaire. Voyons un peu . . . oui, il sera bien sur ce canapé.

Le Chev. Qui donc, Madame Babas ?

Mme B. Monsieur Despreuils veut être transporté ici.

Mme D. Pourquoi faire ?

Mme B. Ah dame, pour . . . Eh-bien, voilà que je ne m'en souviens pas à présent. Ah ! si j'allais devenir folle aussi, moi ! Je m'en vais manger un morceau et boire un coup promptement.

SCÈNE III.

Mme DENERET, LE CHEVALIER, LA ROCHE *avec des oreillers.*

La Roche. Je vais mettre les oreillers sur le canapé.

Mme D. Est-ce que mon oncle va venir ?

La Roche. Oui, Madame ; c'est-à-dire, nous allons l'apporter, car il dit que les morts ne marchent pas.

Mme D. Chevalier, allez-vous-en ; il serait peut-être fâché de vous voir.

La Roche. Il ne le verra pas, Madame. Il dit que lorsqu'on est mort on doit avoir les yeux fermés, et il tient parole. Je m'en vais le chercher. (*Il sort.*)

Mme D. En vérité, cette situation est réellement affligeante.

Le Chev. Il faut espérer qu'elle ne durera pas. Nous verrons ce que dira le Docteur.

Mme D. Voici, je crois, mon oncle.

SCÈNE IV.

M. DESPREUILS *en robe de chambre,* Mme DENERET, LE CHEVALIER, Mme BABAS *mangeant,* LA ROCHE *et* LA FLEUR *portant M. Despreuils.*

La Roche. Tiens, par ici. Avance encore ; posons-le là.

Mme B. Un peu plus avant ; fort bien.

Desp. Eh ! tu me fais mal au cou, toi, La Roche.

La Roche. Oh que non, Monsieur.

Desx. Eh parbleu, je le sens bien, apparemment.

La Roche. Vous vous trompez, Monsieur.

Desp. Comment, je me trompe ?

La Roche. Assurément ; est-ce que les morts sont sensibles ?

Desp. Ah ! tu as raison ; je n'y pensais pas.

Mme B. La Roche, allez-vous-en boire un coup avec La Fleur, et n'oubliez pas de manger au moins, car vous voyez où mène la diète.

La Roche. Oh ! laissez-nous faire, ne soyez pas en peine de nous.

SCÈNE V.

Mme DENERET, M. DESPREUILS, LE CHEVALIER, Mme BABAS.

Mme D. Eh-bien, mon oncle, comment vous trouvez-vous ?

Desp. Mais assez bien. Je ne croyais pas qu'on mourût comme cela, sans sentir ni mal, ni douleur.

Mme D. Mais vous n'êtes pas mort . . .

Desp. Je ne suis pas mort ? qui vous a dit cela ?

Mme D. Non, assurément, vous ne l'êtes point ; rappelez votre raison . . .

Desp. Comment ma raison ? est-ce que les morts sont des fous ? croyez-vous qu'ils aient envie de rire ? Laissez-moi tranquille ; voilà l'état où je dois être, je le sais mieux que vous.

Mme D. Mais, mon oncle, croyez-nous donc.

Desp. Ah çà, voulez-vous me faire mettre en colère, afin que les morts se moquent de moi ; car je serai, je crois le seul mort en colère.

Mme B. Moi, je ne lui veux rien dire ; s'il voulait manger, cela serait différent.

Desp. Mais je vous dis que dans notre monde on ne mange pas.

Mme B. Eh-bien, soyez du nôtre ; il vaut mieux être un bon vivant qu'un triste mort.

Mme D. Ah ! voila Le Brun.

SCÈNE VI.

Mme DENERET, LE CHEVALIER, M. DESPREUILS, M. SOBRIN, Mme BABAS, LE BRUN.

Le Chev. Eh-bien, le Docteur vient-il ?

Le Brun. Vous allez le voir ; il me suit ; le voilà qu'il entre.

Mme D. Monsieur le Docteur, que dites-vous de l'état de mon oncle ?

Sobr. Tout-à-l'heure, Madame, tout-à-l'heure. (*Il tâte le pouls de M. Despreuils.*)

Mme B. Monsieur, depuis le matin il se croit mort.

Socr. Bon.

Mme B. Songez donc qu'il n'a pas mangé depuis huit jours.

Sobr. Bon.

Mme B. Toute la nuit il a été très-agité.

Sobr. Bon.

Mme B. Et, quelque chose que nous lui ayons dit, il n'a pas voulu ouvrir les yeux.

Sobr. Bon.

Mme B. Comment, bon, bon, bon! mais s'il continue, nous ne saurons qu'en faire.

Sobr. Fort bien ; je sais à present la cause du mal, et je le guérirai.

Mme B. Vous ne le guérirez pas, si vous ne trouvez le moyen de le résoudre à manger.

Sobr. Au contraire. Écoutez-moi.

Mme B. Mais, Monsieur, quand il n'y a plus d'huile dans une lampe, il faut bien qu'elle s'éteigne ; on ne vit pas de l'air du temps, et votre diète . . .

Mme D. Écoutez M. le Docteur, Madame Babas.

Mme B. Qu'il parle tant qu'il voudra ; mais ce n'est pas avec des paroles qu'on guérit un malade. J'ai parlé à mon mari jusqu'au dernier moment, et cela ne l'a pas empêché de mourir, le pauvre défunt!

Mme D. Finissez donc.

Mme B. Allons, je me tais ; mais . . .

Sobr. (*à Madame Deneret.*) Madame, le mal de votre oncle est dans le sang ; c'est-à-dire, la fermentation a causé une fievre qui tourne à la malignité, et sans perdre un instant, il faut le saigner trois fois, d'heure en heure.

Mme B. Ce n'est pas mon avis à moi, Madame ; c'est Monsieur votre oncle, mais c'est mon maître.

Desp. Qu'est-ce que dit le Docteur, Madame Babas ?

Mme B. Il dit qu'il veut vous faire saigner trois fois ; n'y consentez pas, mon cher maître.

DESP. Je ne crois pas qu'il s'en avise.

SOBR. Mais, Monsieur Despreuils . . .

DESP. Non, Monsieur; vous m'avez tué, contentez-vous de cela. On peut bien ouvrir un mort; mais on ne le saigne pas; et je vous empêcherai bien de me poursuivre au delà du tombeau.

Mme B. Et moi aussi, je vous assure.

Fme D. Madame Babas, je vous prie de ne pas vous opposer aux secours qu'il est à propos de donner à mon oncle.

Mme B. Mais Madame . . .

Mme D. Taisez-vous.

Mme B. Si je ne parle pas, je n'en penserai pas moins.

LE CHEV. (*bas.*) Docteur, comment ferez-vous? Ils ne le laisseront jamais saigner.

SOBR. Je sens bien que Madame Babas s'y opposera, et que le malade sera fort difficile à saigner de force; ainsi, il faut prendre un autre parti.

LE CHEV. Voyons.

SOBR. Avez-vous quelqu'un sur qui vous puissiez compter ici?

Mme D. Oui, il y a Le Brun, qui est au Chevalier.

SOBR. Eh-bien, je vais vous envoyer un températif, qu'il lui fera prendre, sans que Madame Babas le sache, et cela arrêtera les progrès de la fièvre; vous en pouvez être sûre.

Mme D. Allons, envoyez-le promptement.

SOBR. Je vous l'apporterai moi-même, et, quelque temps après, je viendrai voir l'effet du remède.

Mme D. Allez, ne tardez pas.

Le Chev. (*à Madame Deneret.*) Je vais conduire le Docteur.

Mme D. J'y vais aussi ; je veux savoir ce qu'il pense réellement de l'état de mon oncle.

SCÈNE VII.

M. DESPREUILS, Mme BABAS, LE BRUN.

Mme B. Pour des gens d'esprit, comme ils donnent tête baissée dans tout ce que dit cet homme-là ! Ah ! si notre Monsieur Tibia n'était pas à la campagne, comme il aurait déjà guéri notre maître !

Le Brun. Qu'est-ce que c'est que Monsieur Tibia ?

Mme B. Ah ! c'est un petit chirurgien qui demeure ici au coin de la rue à droite.

Le Brun. Ah çà, voulez-vous que je guérisse Monsieur Despreuils, moi ?

Mme B. Assurément, je le veux. Tenez, j'ai plus de confiance en vous, qu'en ce Docteur, avec sa grande perruque et sa canne. Quand on dit un Docteur, c'est pour moi comme si l'on disait un ignorant.

Le Brun. Cela est souvent la même chose. Ah çà, qu'est-ce que vous me donnerez, si je réussis ?

Mme B. Tout ce que vous m'avez demandé.

Le Brun. Ne badinons pas ; vous savez que depuis long-temps j'ai envie de vous épouser.

Mme B. Eh-bien, je vous épouserai, cela ne me fait rien ; parce qu'on m'a prédit que je serais veuve trois fois.

LE BRUN. Je ne crois pas aux devins. Allons, commencez par me donner des draps blancs, et envoyez-moi La Roche avec une échelle.

Mme B. Vous me direz donc . . .

LE BRUN. Oui, oui, après.

SCÈNE VIII.

M. DESPREUILS, LE BRUN.

DESP. Eh-bien, qu'est-ce donc que l'on fait ? est-ce qu'on ne songe pas à mon enterrement ?

LE BRUN. Pardonnez-moi, Monsieur, on va apporter la tenture.

DESP. Avec toutes leurs cérémonies, ces gens-là gâtent la mort ; mais j'ai dit dans mon testament que je n'en voulais point.

LE BRUN. Dame, Monsieur, je n'en sais rien ; mais puisque le vin est tiré, il faut le boire.

DESP. Allons, finissez donc.

SCÈNE IX.

M. DESPREUILS, LE BRUN, LA ROCHE, *avec des draps et une échelle.*

LE BRUN. Aidez-moi donc. (*Ils tendent les draps.*)

DESP. Cela avance-t-il ?

LE BRUN. Oui, Monsieur, voilà qui est fait. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE X.

M. DESPREUILS.

Je ne sais pas quand ils viendront me chercher. Je suis bien fâché d'avoir défendu les cloches ; j'aurais entendu tout cela, et je saurais quand on aurait fini ; car je ne sens rien.

SCÈNE XI.

M. DESPREUILS, LE BRUN.

Le Brun. (*contrefaisant plusieurs voix.*) Qu'est-ce donc là qui passe ? — C'est ce pauvre M. Despreuils.

Desp. Ah, ah ! je passe ! cela sera bientôt fait.

Le Brun. A-t-il été malade long-temps ? — Non ; mais ses gens pleurent bien. — C'est qu'ils l'aimaient beaucoup. — Voyez donc ce pauvre Le Brun comme il est affligé. — Est-ce qu'il était à lui ? — Non ; mais il ne l'aimait pas moins. — S'il avait su cela, il lui aurait assurément laissé quelque chose. — Allons, voilà le convoi passé. — Adieu, Monsieur ; adieu, Madame. — Mes compliments chez vous. — Je n'y manquerai pas.

SCÈNE XII.

M. DESPREUILS.

Je n'entends plus rien. Je voudrais bien savoir où je suis à présent. Je crois que je puis ouvrir les yeux. (*Il ouvre les yeux.*) Ah, ah ! je ne vois que du blanc. Apparemment ce sont les Champs Elysées. Mais que dois-je faire ? dois-je me lever ou rester tranquille ? Pour le savoir, attendons qu'il paraisse quelques ames, qui sans doute me le diront. — Ah ! que je m'ennuie ! On a bien raison de dire dans l'autre monde, qu'on s'ennuie comme un mort. Mais j'entends quelqu'un. Examinons sans rien dire.

SCÈNE XIII.

M. DESPREUILS, Mme BABAS, LE BRUN, *enveloppés chacun d'un drap de la tête aux pieds.*

DESP. Ce sont deux ames.

LE BRUN. (*bas.*) Le Docteur a envoyé une petite bouteille, que j'ai là pour lui faire prendre.

Mme B. Jetez-la par la fenêtre.

LE BRUN. Non, je veux la lui faire voir, pour lui prouver que je n'en ai pas eu besoin.

Mme B. Madame Deneret croit que nous ne réussirons pas.

LE BRUN. Elle verra qu'elle s'est trompée.

Desp. Je n'entends pas un mot de ce qu'ils disent ; mais que vois-je ? je crois que c'est Le Brun !

Le Brun. Oui, Monsieur, c'est moi-même.

Desp. Depuis quand es tu mort ?

Le Brun. Monsieur, deux heures après Madame Babas.

Desp. Madame Babas est morte ?

Mme B. Oui, mon cher maître, du chagrin de ne plus vous voir ; j'ai dit comme cela, qu'est-ce que j'ai à faire au monde à présent ? et je suis morte tout de suite ; et Le Brun, qui m'aimait, est mort aussi.

Desp. En vérité, mes amis, j'en suis bien aise ; car je ne connais personne ici.

Mme B. Que faisiez-vous donc là ?

Desp. Rien. Je m'ennuyais.

Le Brun. Mais il faut faire quelque chose pour s'amuser.

Desp. Et quoi ?

Mme B. Boire et manger.

Desp. Vous vous moquez de moi ; les ames ne mangent pas.

Le Brun. Je le croyais comme vous ; mais nous avons déjà goûté, et nous allons souper.

Desp. Quel conte vous me faites !

Le Brun. Vous allez voir. Madame Babas, vous avez nos deux poulets ?

Mme B. Oui, les voici ; je les ai choisis bien gras.

Le Brun. Et moi, j'ai deux bouteilles de vin, du meilleur qui soit en Bourgogne.

Desp. Et vous allez boire et manger ?

Le Brun. Sûrement ; vous allez voir.

Desp. Je ne comprends pas cela.

Mme B. Est-ce que vous n'avez pas faim ?

Desp. Parbleu, si fait, j'ai faim et soif, on ne peut pas davantage ; mais je ne crois pas que je doive manger.

Mme B. Eh-bien, Monsieur, ce sont vos affaires ; pour nous nous allons toujours manger, n'est-ce pas, Le Brun ?

Le Brun. Ah ! je vous en réponds.

Mme B. Mettons-nous ici auprès de Monsieur, pour lui tenir compagnie. Voilà votre poulet. Donnez-moi du pain.

Le Brun. En voici. (*Ils mangent.*)

Desp. Votre poulet sent bien bon.

Mme B. Il est excellent !

Le Brun. J'avais bien faim.

Mme B. Buvons donc.

Le Brun. Volontiers. (*Il verse à boire, et ils boivent.*)

Desp. Savez-vous à quoi je pense, pendant que vous mangez tous les deux ?

Le Brun. (*la bouche seine.*) Non, Monsieur ; à quoi ?

Desp. A tout ce qu'on dit dans le monde d'où nous venons, quand on parle de celui-ci.

Le Brun. Oui, cela est bien drôle ; on y parle souvent de tout, sans savoir ce qu'on dit.

Desp. Assurément, puisqu'on dit que quand on est mort on ne mange pas.

Mme B. Ah ! mais, dame, écoutez donc ; peut-être qu'ici il n'y a que le peuple qui mange, pour le ré-

compenser de n'avoir pas fait aussi bonne chère que vous de son vivant.

LE BRUN. Ah, pardi, pour moi, je serais bien fâché de n'être pas peuple ici ; je serais privé d'un trop grand plaisir.

Mme B. Ce qu'il y a de meilleur encore c'est qu'on peut manger tant qu'on veut, sans craindre que cela fasse du mal ; parce qu'on ne meurt pas deux fois.

LE BRUN. Cela n'est pas malheureux ; on n'est seulement pas malade ici ; ce n'est pas comme là-haut. En vérité, je les plains bien ces pauvres vivants ! Allons, buvons.

Mme B. Monsieur, à votre santé.

LE BRUN. C'est sans cérémonie. À la vôtre.

DESP. Vous trouvez donc du goût à ce que vous mangez ?

Mme B. Et un bon goût. Tenez, sentez cela.

DESP. Diantre ! cela augmente ma faim.

LE BRUN. Il est bien malheureux d'être condamné comme cela à avoir toujours faim, sans pouvoir manger.

DESP. Vous croyez que je suis condamné à cela ?

Mme B. Ah dame, je ne sais pas. Qui est-ce qui sait cela ? Si vous voulez, quand nous aurons fait connaissance, ici nous nous informerons des tenants et des aboutissants, et nous vous dirons de quoi il retourne.

DESP. Oui, mais en attendant . . .

LE BRUN. Vous êtes sûr de ne pas mourir de faim.

DESP. Oui ; mais de souffrir beaucoup.

LE BRUN. Cela pourrait bien être ; mais il faut prendre patience, je n'y sais pas d'autre remède.

Desp. Écoutez-moi ; vous êtes tous les deux mes amis.

Mme B. Et nous le serons toujours à présent ; voilà de quoi vous pouvez être bien sûr.

Desp. Si vous me promettiez le secret, il me semble que je pourrais essayer de manger.

Le Brun. Oui ; mais c'est que nous avons encore faim.

Desp. Rien qu'une cuisse de poulet seulement.

Mme B. Ah oui, pour essayer, n'est-ce pas ?

Le Brun. Oui ; mais c'est que l'appétit vient quelquefois en mangeant, et puis nous . . .

Desp. Mes amis, je vous en prie.

Mme B. Vous n'en direz rien.

Desp. Non, non.

Le Brun. Tenez, voilà une cuisse.

Mme B. Et du pain.

Desp. En vous remerciant. (*Il dévore.*)

Mme B. Cela est-il bon ?

Desp. (*la bouche pleine.*) Excellent !

Le Brun. Il faut boire.

Desp. Donnez, donnez. (*Il boit.*) Voilà de bon vin.

Le Brun. C'est qu'il n'y a pas ici de cabaretier. Le vin est naturel.

Desp. Donnez-moi quelque chose encore.

Le Brun. Tenez, voilà une aile.

Desp. Donnez-moi à boire. (*Il boit.*)

Mme B. Cela ne va pas mal. Je commence à croire à présent que vous n'êtes pas condamné à mourir

4*

toujours de faim ; dame, écoutez donc ; plus on vit, plus on apprend.

Desp. En vérité, mes amis, je suis bien heureux que vous soyez morts.

Le Brun. Buvez, buvez ! (*Il lui verse à boire.*)

Desp. (*après avoir bu.*) Tout cela me fait un grand plaisir !

Le Brun. Vous voyez bien que les morts vous apprennent à vivre.

Mme B. Si j'étais vous, pour vous amuser, car vous n'avez rien à faire, je m'amuserais à dormir, c'est toujours autant de pris.

Desp. Les morts dorment-ils ?

Le Brun. Tant qu'ils veulent.

Desp. Je commence à le croire ; car j'en ai bien envie.

Mme B. Eh-bien, essayez. Attendez, je vais raccommoder votre bonnet de nuit et votre couvrepieds. Là, voilà qui est bien. Bon soir.

Desp. Bon soir, bon soir.

Le Brun. Bon soir, Monsieur. Il ne me répond pas ; bon soir, Monsieur. Ma foi, il est déjà endormi.

Mme B. Le voilà sauvé.

Le Brun. Pour moi, je le crois. Bon soir, Monsieur. Il n'entend rien.

Mme B. Allons, emportons tout cela.

Le Brun. Non, laissons-le là.

SCÈNE XIV.

Mme DENERET, M. DESPREUILS, LE RHEVALIER, Mme BABAS, LE BRUN.

Mme D. Nous avons tout entendu. Mon oncle dort-il tout de bon ?

LE BRUN. Je vous en réponds.

LE CHEV. Il ne faut pas le réveiller.

Mme B. Oh ! il n'y a rien à craindre ; quand il dort une fois, on tirerait le canon de la Bastille, que cela ne lui ferait rien.

Mme D. Voila une heureuse idée que Le Brun a eue là.

LE BRUN. Je vais détendre tout cela pour quand il se réveillera.

LE CHEV. Dépêche-toi.

LE BRUN. J'aurai bientôt fait. (*Il va chercher une échelle, et détend les draps.*)

Mme D. Pourvu qu'il revienne dans son bon sens.

Mme B. Ah ! pardi, il y sera, puisqu'il a mangé ; je vous en réponds, moi. Je voudrais avoir autant d'écus que les médecins ont tué de monde avec leur diète. Pour moi je sais bien que, lorsque je serai malade, je demanderai toujours à manger ; tant qu'on mange, on ne meurt pas.

LE BRUN. Allons, voilà qui est fait. (*Il emporte les draps et l'échelle.*)

Mme D. Je ne suis pas encore sans inquiétude.

LE CHEV. Vous verrez, à son réveil.

SCÈNE XV.

Mme DENERET, LE CHEVALIER, M. DESPREUILS, M. SOBRIN, Mme BABAS, LE BRUN.

Le Brun.—Voilà Monsieur le Docteur.

Sobr. Eh-bien, notre malade ?

Mme B. Il dort, et je le crois hors d'affaire.

Sobr. Cela doit être. Oh ! j'étais sûr de mon fait. Il faut le réveiller.

Mme B. Non, Monsieur ; laissez, je vous prie, reposer mon pauvre maître ; vous voudrez peut-être encore le saigner.

Sobr. Non, je vous en donne ma parole d'honneur ; d'ailleurs il ne doit plus en avoir besoin.

Le Chev. Vous le croyez, Docteur ?

Sobr. Quand je vous dis que j'en suis sûr. Allons, Monsieur Despreuils !

Desp. Ah ! c'est vous, Docteur ?

Sobr. Oui, c'est moi. Donnez-moi votre bras. (*Il lui tâte le pouls.*) Fort bien ; il n'y a plus d'agitation.

Ddsp. Ah ! Docteur, j'ai fait un terrible rêve.

Mme B. Ah ! s'il prend cela pour un rêve !

Mme D. Ne dites donc rien, Madame Babas.

Desp. Je me suis cru mort.

Sobr. Eh-bien, vous ne le croyez plus ?

Desp. Non vraiment ; je me sens même assez de force.

Sobr. C'est moi qui vous ai tiré de là

Desp. Vous ?

Sobr. Oui, avec un températif que je vous ai fait donner.

Desp. Je ne me souviens pas . . .

Le Brun. Je m'en souviens bien, moi.

Sobr. Ne vous l'a-t-on pas remis pour le faire prendre à Monsieur Despreuils ?

Le Brun. Oui, Monsieur ; mais comme vous ne vouliez pas croire que c'était la diète qui l'avait mis dans l'état où il était, Madame Babas et moi nous lui avons fait manger une cuisse et une aile de poulet ; il a bien dormi ; il se porte à merveille, et voilà votre températif que j'ai gardé dans ma poche.

Sobr. Quoi ! vous l'avez fait manger ?

Mme B. Oui, Monsieur ; tenez, voilà les restes du poulet et du vin.

Sobr. Et vons le croyez guéri ?

Le Brun. Assurément ; et vous en êtes convenu vous-même tout-à-l'heure.

Sobr. Eh-bien, je me suis trompé.

Mme B. C'est peut-être votre habitude.

Mme D. Docteur, nous convenez donc que Monsieur Despreuils . . .

Sobr. Est fort mal.

Desp. Moi fort mal ! (*Il se lève.*) Je ne conviendrai pas de cela.

Sobr. Voyez à quoi vous l'exposez.

Desp. A te chasser, maudit ignorant.

Sobr. Ceci est un peu fort ; un malade n'a jamais chassé un médecin. Vous me rappellerez ; mais vous ne m'aurez pas quand vous voudrez.

Mme B. Ah ! tant mieux. Je voudrais bien ne le revoir jamais ici.

SCÈNE XVI.

MME DENERET, M. DESPREUILS, LE CHEVALIER, MME BABAS, LE BRUN.

LE BRUN. J'espère, Monsieur, que vous serez plus content de votre nouveau médecin, et que si vous avez été fâché contre Monsieur le Chevalier pour vous avoir donné l'autre . . .

DESP. Moi, j'ai été fâché contre le Chevalier ?

Mme D. Oui, mon oncle ; puisque vous avez mis dans votre testament que vous me déshériteriez, si jamais je voulais l'épouser.

DESP. J'ai fait mon testament ?

Mme B. Oui, Monsieur.

DESP. Et j'y ai mis cette clause ?

Mme D. Oui, mon oncle.

DESP. Eh-bien, je vais l'annuller par un bon contrat bien en forme, où je ne vous donnerai tout mon bien qu'à condition que vous l'épouserez sans différer.

Mme D. Ah ! mon oncle !

DESP. Je n'ai jamais eu d'autre intention.

LE CHEV. Monsieur, toute la vie . . .

DESP. Ne parlons point de remerciments. Laissez-moi aller m'habiller ; car je veux sortir, et passer chez mon notaire.

Le Brun. Monsieur, nous avons fait un marché, Madame Babas et moi.

Desp. Qu'est-ce que c'est ?

Le Brun. Qu'elle m'épouserait, si je vous guérissais.

Desp. J'entends ; c'est encore un autre contrat ; je m'en charge. Un vieux garçon n'a rien de mieux à faire que de marier tout ce qui l'entoure.

L'IMPORTUN.

5

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE CLÉRANCY, }
LE CHEVALIER DE SOURVILLE, } *bien mis.*
LE MARQUIS DE BLANPRÉ }

LE VICOMTE DES BORNES, *habit brun à brandebourgs d'or, veste d'or, jarretières noires, grande perruque-à-nœuds brune, épée et canne.*

LE GRIS, valet-de-chambre de la Comtesse, *habit, et veste rouge à boutons d'or*

La Scène est chez la Comtesse cans son salon.

L'IMPORTUN.

À QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

Le Marq. Je vous jure, Madame, que le Chevalier n'est point coupable.

La Comt. Non, Marquis, je ne veux plus entendre seulement parler de lui.

Le Marq. Vous renvoyez ses lettres ; vous ne voulez plus le voir, et sans être sûre du tort que vous croyez qu'il a.

La Comt. Sans être sûre ?

Le Marq. Mais oui ; j'avoue que les apparences sont contre lui . . .

La Comt. Quoi, un billet écrit de sa main ?

Le Marq. Il est vrai.

La Comt. Et vous croyez pouvoir le justifier ? Non, Monsieur, ce serait en vain que vous l'entreprendriez.

Le Marq. Mais qui vous a remis ce billet ?

La Comt. Une femme masquée au bal de l'Opéra.

Le Marq. Assez grande ?

La Comt. Oui.

Le Marq. Et n'avez-vous pas reconnu la Baronne de Belleville ?

La Comt. Pardonnez-moi, et c'est ce qui m'a fait sentir la noirceur du procédé. Il a feint de m'aimer pour me sacrifier à elle. Le voilà, ce billet ; lisez pour voir comment vous pourrez le justifier. Vous connaissez son écriture ?

Le Marq. Oui, c'est de lui. (*Il lit.*) "Ne croyez donc pas, Madame, que je puisse aimer la Comtesse ; j'ai voulu m'amuser de ses prétentions, en feignant pour elle une passion, que vous seule êtes capable de m'inspirer toute ma vie."

La Comt. Eh-bien, Monsieur, que direz-vous à cela ?

Le Marq. Que la Baronne a voulu se venger de ce que vous lui avez enlevé le Chevalier ! Elle l'a mandé elle-même à une femme de ses amies qu'elle croyait brouillée avec le Chevalier, et qui lui a montré sa lettre ; et si vous vouliez, il vous l'apporterait ; car je lui ai conseillé de tâcher de l'avoir.

La Comt. Cette lettre prouvera-t-elle que ce billet n'est pas du Chevalier ?

Le Marq. Non vraiment ; mais vous y verrez que la Baronne a retrouvé par hasard ce billet que lui écrivit un jour le Chevalier, qui dans un souper avait feint de l'amour pour la Comtesse de Rénicart, cette femme de Province, si ridicule, que vous avez vue ici il y a un an.

La Comt. Quoi, Marquis, vous ne me trompez point ?

Le Marq. Vous verrez cette lettre, si vous permettez que le Chevalier vous l'apporte.

La Comt. Mais en vérité . . .

Le Marq. Pouvez-vous hésiter, après tout ce que vous lui avez fait souffrir aussi injustement ?

La Comt. Ai-je été plus tranquille que lui ?

Le Marq. Je vais dire à votre porte qu'on le laisse entrer, n'est-ce pas ?

La Comt. Il faut bien y consentir ; puisque vous le voulez.

Le Marq. J'admire l'effort que vous faites.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE GRIS.

Le Gris. (*annonçant.*) Monsieur le Vicomte des Bornes.

La Comt. Pourquoi l'a-t-on laissé entrer ? Dites que le Chevalier de Sourville doit venir.

Le Gris. Oui, Madame.

Le Vic. Madame la Comtesse veut bien que j'aie l'honneur de lui présenter mon respect.

La Comt. Asseyez-vous donc. Vous me paraissez en bonne santé.

Le Vic. Oui, Madame, assez, — comme cela ; c'est-à-dire, toujours goutteux, tantôt bien, tantôt mal.

La Comt. Et la Vicomtesse ?

Le Vic. Mais comme à son ordinaire, pas mal ; c'est-à-dire, pourtant, avec ses vapeurs.

La Comt. La campagne ne l'a pas guérie ?

Le Vic. Pardonnez-moi, tout l'été elle n'en a pas eu ; c'est-à-dire, jusqu'à la S. Jean, qu'elles lui sont revenues.

La Comt. C'est un triste état que celui-là.

Le Vic. Oh ! on ne peut pas plus triste, c'est-à-dire, quand je dis triste, c'est quand on est seule ; car quand on a du monde, et puis moi surtout qui cherche à l'égayer, cela suspend sa douleur ; et ce qui me le prouvait, c'est qu'elle s'endormait l'après-dînée, presque toujours.

La Comt. Comment avez-vous pu la quitter ?

Le Vic. Ce sont les affaires qui m'ont appelé ici, et rien ne cède à cela, comme vous savez ; cependant quand je dis les affaires, c'est-à-dire, que je n'en ai point, car je n'ai rien à demander, aucun procès à solliciter ; j'ai un revenu fixe qui ne peut s'accroître ni diminuer ; mais il faut se mettre au courant de Paris, on se rouille dans la province ; quand je dis qu'on se rouille, c'est-à-dire, qu'on ne se rouille pas quand on a toujours vécu avec des gens comme soi, ou d'autres, cela est égal.

La Comt. (*bâillant.*) Ce que vous dites là est bien vrai.

Le Vic. Quand on est amusant, on a toujours des ressources ; quand je dis des ressources, c'est-à-dire, que hors Paris il n'y en a guères ; mais nous savons nous en faire, et c'est là-dessus que je voulais vous demander des conseils, et comment vous faites quand vous êtes à votre terre de Clérancy.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LE VICOMTE, LE GRIS.

Le Gris. (*annonçant.*) Monsieur le Chevalier de Sourville.

Le Chev. Ah ! Madame, vous permettez enfin . . .

Le Vic. Quoi, c'est le Chevalier ? Que je suis aise de vous voir ! Mais faites vos compliments, je vous parlerai après.

La Comt. Asseyez-vous donc, Messieurs.

Le Chev. Madame, je vous apporte une lettre que je vous prie en grace de lire ; vous verrez . . .

La Comt. Donnez.

Le Chev. (*donnant la lettre.*) La voici.

La Comt. (*mettant la lettre dans sa poche.*) Je la lirai.

Le Vic. Madame, si je vous gêne . . . (*Il se lève.*)

Le Chev. (*à part.*) Sûrement.

La Comt. Point du tout, Vicomte.

Le Vic. J'en suis très aise. (*Se rasseyant.*) C'est une chose très-agréable que les lettres.

Le Chev. Il y en a, Monsieur, qui causent quelquefois bien du chagrin.

Le Vic. Ce que vous dites là est bien vrai, par exemple ; quand je dis bien vrai, c'est-à-dire, pas toujours, car . . .

Le Chev. Monsieur, quand une lettre vous fait paraître coupable, et que vous ne l'êtes pas . . .

Le Vic. Ah diable ! vous parlez là de choses fort fâcheuses, mais très fâcheuses.

Le Chev. Désespérantes, Monsieur.

Le Vic. Oui, désespérantes ; quand je dis désespérantes, c'est-à-dire, cependant, qu'il y a du remède à tout.

Le Chev. Mais comment persuader qu'on est innocent ? Madame, croyez-vous que cela soit aisé ?

La Comt. Il faut avoir patience, Monsieur.

Le Vic. Oui, oui, rien ne se fait aussi promptement qu'on le voudrait ; on rencontre souvent des obstacles que l'on n'a pas prévus.

Le Chev. Eh, Monsieur ! je ne le sais que trop, dans ce moment-ci surtout.

Le Vic. Quand je dis des obstacles, c'est-à-dire, qu'il n'y en a pas toujours que l'on ne puisse vaincre ; par exemple, j'ai eu beaucoup de difficultés pour la terre que je voulais acheter ; il y avait des substitutions, des . . . je ne sais pas trop comment vous dire, enfin des choses qui m'empêchaient de l'acquérir ; cela ne m'a point rebuté parce que'elle me plaisait. Savez-vous ce que j'ai fait ? J'en ai acheté une autre qui me plaît davantage.

La Comt. Vous avez des expédiens admirables pour tout.

Le Vic. Ah oui, voilà ce que j'ai au-dessus de tout le monde, c'est un grand avantage ; quand je dis un avantage, c'est-à-dire, qu'il n'y en a pas dans cela, l'imagination fait tout ; il faut savoir imaginer comme je fais toujours.

Le Chev. Si vous pouviez imaginer, par exemple,

un moyen de se défaire des importuns, ce serait un secret bien agréable.

Le Vic. Vous avez bien raison, les importuns sont insupportables ; quand je dis insupportables pourtant, c'est-à-dire, que cela ne me fait rien à moi.

La Comt. Je le crois ; sans cela on serait trop à plaindre

Le Vic. À plaindre, sans doute ; quand je dis à plaindre, c'est-à-dire, qu'on ne l'est pas, parce qu'il n'y a qu'à faire comme je fais. Quand je suis dans une maison auprès d'une belle dame, comme Madame la Comtesse, par exemple, je me trouve si bien, que j'y passerais la journée, sans que personne pût m'y déplaire. Ainsi je ne fais souvent qu'une visite dans toute une après-dînée ; voilà comme je suis.

Le Chev. Ah ! je suis perdu ! (*A la Comtesse.*) Madame . . .

La Comt. Quoi ?

Le Chev. Est-ce qu'il ne s'en ira jamais ?

La Comt. La conversation de Monsieur vous plaît ?

Le Vic. Écoutez donc, vous êtes bien honnête ; mais quand on s'amuse, on amuse toujours les autres. Quand je dis on amuse, c'est-a-dire, qu'on n'amuse pas, mais qu'on doit amuser.

Le Chev. S'il y en a qu'on amuse, il y en a bien que l'on impatiente.

De Vic. Oui, oui, comme vous dites.

Le Chev. Mais, Monsieur, est-ce que vous n'allez jamais au spectacle.

Le Vic. Non, jamais ; quand je dis jamais, c'est-à-dire, à Paris, car je l'aime beaucoup ; on joue la comédie tout l'été dans ma terre des Bornes.

La Comt. Tout l'été ! cela doit être charmant.

Le Chev. (*à la Comtesse.*) Il ne finira jamais si vous lui laissez entamer cette conversation-là.

Se Vic. Quand je dis tout l'été, c'est-à-dire, dans l'automne ; parceque dans l'été il fait trop chaud. Nous avions des pièces charmantes, parceque je les faisais ; quand je dis je les faisais, c'est-à-dire, que je ne les faisais pas entièrement, parce que je prenais des scènes toutes faites des meilleurs auteurs, et je les joignais ensemble.

La Comt. Je ne comprends pas bien cela.

Le Vic. Je m'en vais vous l'expliquer.

La Comt. Vous me ferez plaisir.

Le Chev. (*à part.*) Pour moi, j'en mourrai d'impatience.

Le Vic. Vous savez, madame ; quand je dis vous savez, c'est-à-dire, peut-être que vous ne le savez pas, parceque vous n'y êtes pas obligée ; mais il faut le savoir pour m'entendre. Pour bien faire une comédie, il faut que chaque personnage ait un caractère. Or, on les a tous faits et très-bien. Je prends donc la meilleure scène de l'Avare, et je la mets avec la meilleure du Joueur, du Glorieux, du Misanthrope ; vous concevez bien, ou plutôt vous ne pouvez pas concevoir cela sans l'avoir vu. Quand il me manque des vers, et que je n'en trouve pas absolument, j'en fais pour joindre le tout ensemble.

La Comt. Quoi, vous faites des vers.

Le Vic. Oui vraiment, et de très-bons ; quand je dis que j'en fais, c'est-à-dire, que je n'en fais pas ; mais j'ai de la mémoire, je prends une rime d'un côté,

une rime d'un autre, dans tout ce que je me rappelle, et voilà comme cela va, en cherchant un peu.

La Comt. Vous devriez bien en faire pour moi.

Le Vic. Avec grand plaisir, quand vous voudrez.

Le Chev. Oh, oui, Madame vous donnera du temps.

La Comt. Non, je voudrais que ce fût tout-à-l'heure.

Le Vic. Je ne demande pas mieux ; quand je dis pas mieux, c'est-à-dire . . .

Sa Comt. Il n'y a qu'à sonner, on vous apportera du papier, de l'encre . . .

Le Chev. Si Monsieur passait dans votre cabinet, il ne serait point distrait.

Le Vic. Oui, je serais beaucoup mieux, c'est-à-dire pourtant, qu'ici . . .

La Comt. C'est que j'aurais voulu le voir travailler.

Le Chev. Non, non ; Monsieur, voulez-vous bien passer. (*Il le conduit.*)

Le Vic. Très-volontiers, très-volontiers. (*Il revient.*) Je ne serai pas long-temps, ne vous impatientez pas ; quand je dis . . .

Le Chev. Eh, vous perdez du temps.

Le Vic. (*allant dans le cabinet.*) Allons, allons ; vous avez raison, quand je dis que vous avez raison, c'est-à-dire . . .

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

Le Chev. Ah ! Madame, je n'ai jamais autant souffert de ma vie !

La Comt. J'ai vu toute votre impatience, et elle m'a fait le plus grand plaisir.

Le Chev. Comment !

La Comt. Elle vous a justifié entièrement vis-à-vis de moi, et si bien que je vous rends votre lettre, que je ne veux pas lire seulement.

Le Chev. Ah ! Madame, quel bonheur de ne plus vous paraître coupable !

La Comt. Me pardonnerez-vous cette petite vengeance dont je viens de jouir ?

Le Chev. Je ne la méritais pas ; puisque je n'ai jamais cessé de vous adorer : et si j'avais à me plaindre, c'est de ce que vous m'en avez pu soupçonner. Mais je crains que le Vicomte ne vienne encore troubler mon bonheur.

La Comt. Eh-bien, passons par le jardin, pour aller chez ma mère. Sonnez.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LE GRIS.

La Comt. Je vais chez ma mère. Vous direz au Vicomte qui est dans mon cabinet, que j'ai été obligée de sortir, que j'en suis bien fâchée, et que je le prie de me revenir voir, et recommandez bien au Suisse de ne le pas laisser entrer.

Le Gris. Oui, Madame.

La Comt. Allons, Chevalier. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LE VICOMTE, LE GRIS.

Le Vic. (*un papier à la main.*) Je n'ai pas été long-temps, comme vous voyez . . . Mais où est-elle donc, la Comtesse ?

Le Gris. Monsieur, elle est très-fâchée d'avoir été obligée de sortir.

Le Vic. Elle est sortie ? quand je dis sortie . . .

Le Gris. Oui, Monsieur le Vicomte.

Le Vic. Pendant que je fais des vers pour elle ? c'est-à-dire . . .

Le Gris. Elle vous en fait mille excuses, et vous prie de revenir bientôt la voir.

Le Vic. Sûrement ; quand je dis sûrement . . .

Le Gris. Vous n'y manquerez pas ?

Le Vic. Je n'ai garde ; c'est une femme charmante. Ah ça, tenez, vous lui donnerez ces vers, que je viens de faire. Si elle n'en est pas contente, je les corrigerai quand je reviendrai ; quand je dis que je les corrigerai, c'est-à-dire . . .

Le Gris. En ce cas-là elle les trouvera bien.

Le Vic. Je suis pressé un peu ; quand je dis que je suis pressé, c'est-à-dire, que j'attendrais, si elle revenait bientôt.

Le Gris. Elle est sortie pour toute la journée.

Le Vic. Je reviendrai demain ou après demain ; c'est-à-dire . . . si je le peux.

Le Gris. Ce sera la même chose ; c'est égal.

Le Vic. Adieu ; n'oubliez pas de lui donner ces vers, toujours ; c'est-à-dire . . .

Le Gris. Oui, oui. (*Ils s'en vont.*)

L'ENRAGÉ.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'ERMONT, Lieutenant-Général.

LE CHEVALIER DE GIRSAC, Lieutenant d'Infanterie.

Mme THOMAS, maîtresse d'Auberge.

M. HACHIS, cuisinier.

La Scène représente une chambre d'auberge de campagne.

L'ENRAGÉ.

PLUS DE PEUR QUE DE MAL.

SCÈNE I.

LE COMTE, Mme THOMAS.

Mme Thom. (*entrant la première, et fermant la fenêtre.*) Monsieur le Comte, voilà votre chambre.

Le Comte. Elle n'est pas trop bonne ; mais une nuit est bientôt passée.

Mme Thom. Monsieur, c'est la meilleure de la maison, et personne n'a encore couché dans ce lit là, depuis que les matelas ont été rebattus.

Le Comte. Voulez-vous bien mettre cela quelque part. (*Il lui donne son chapeau, son épée et sa canne, et il s'assied.*) Ah-ça, Madame Thomas, qu'est-ce que vous me donnerez à souper ?

Mme Thom. Tout ce que vous voudrez, Monsieur le Comte.

Le Comte. Mais encore ?

Mme Thom. Vous n'avez qu'à dire.

Le Comte. Qu'est-ce que vous avez ?

Mme Thom. Je ne sais pas bien ; mais si vous voulez, je m'en vais faire monter Monsieur l'Écuyer.

Le Comte. Ah, oui, je serai fort aise de causer avec Monsieur l'Écuyer.

Mme Thom. (*criant.*) Marianne, dites à Monsieur l'Écuyer de monter.

Le Comte. Avez-vous bien du monde dans ce temps-ci, Madame Thomas ?

Mme Thom. Monsieur, pas beaucoup, depuis qu'on a fait passer la grande route par . . . chose . . .

Le Comte. Je passerai toujours par ici, moi ; je suis bien aise de vous voir, Madame Thomas.

Mme Thom. Ah, Monsieur, je suis bien votre servante, et vous avez bien de la bonté.

Le Comte. Il y a long-temps que nous nous connaissons.

Mme Thom. Monsieur m'a vû bien petite.

Le Comte. Et vous m'avez toujours vû grand, vous. C'est bien différent.

SCÈNE II.

LE COMTE, Mme THOMAS, M. HACHIS.

Mme Thom. Tenez, Monsieur l'Écuyer, parlez à Monsieur le Comte.

Le Comte. Ah, Monsieur l'Écuyer, qu'est-ce que vous me donnerez à manger ?

Hachis. Monsieur, dans ce temps-ci, nous n'avons pas de grandes provisions.

LE COMTE. Mais qu'est-ce qus vous avez ?

HACHIS. Qu'est-ce que Monsieur le Comte aime ?

LE COMTE. Je ne suis pas difficile ; mais je veux bien souper. Voyons.

HACHIS. Si Monsieur le Comte avait aimé le veau.

LE COMTE. Oui, pourquoi pas ?

HACHIS. Ce matin, nous avions une noix de veau excellente.

LE COMTE. Eh-bien, donnez-la moi.

HACHIS. Oui, mais il y a deux Messieurs qui l'ont mangée. Cela ne fait rien, on donnera autre chose à Monsieur le Comte.

LE COMTE. Mais quoi ?

HACHIS. Madame Thomas, si nous avions cette outarde de l'autre jour.

LE COMTE. Est-ce qu'il y en a dans ce pays-ci ?

Mme THOM. Oui, Monsieur, quelquefois.

LE COMTE. Et vous ne pourriez pas en avoir une ?

HACHIS. Oh mon Dieu, non.

LE COMTE. Pourquoi dit-il que vous en aviez une l'autre jour ?

Mme THOM. Ce n'est pas nous ; ce sont des voyageurs qui passent par ici, et qui nous en font voir, quand ils en ont ; et quand il dit l'autre jour, il y a plus de six mois.

HACHIS. Six mois ! il n'y en a pas trois.

Mme THOM. Je dis qu'il y en a six, puisque c'était le jour du mariage de Monsieur le Bailli.

HACHIS. Vous croyez ?

Mme THOM. J'en suis sûre.

LE COMTE. Oui, mais avec tout cela, je meurs de faim, et je ne sais pas encore ce que j'aurai à souper.

Mme Thom. Il n'y a qu'à commencer par faire une fricassée de poulets.

Hachis. Oui, cela se peut faire, et cela n'est pas long.

Le Comte. Eh-bien, allez donc toujours. Nous verrons après.

Hachis. Allons, allons. (*Il s'en va et revient.*) Je songe une chose ; nous n'avons pas de poulets ; nous n'avons que ceux qui sont éclos ce matin, et il sont trop petits.

Mme Thom. Eh-bien, nous donnerons autre chose à Monsieur.

Le Comte. Mais dépêchez-vous.

Mme Thom. Il n'y a qu'à faire une compote de pigeons.

Hachis. Vous savez bien que depuis qu'on a jeté un sort sur le colombier, il n'y en revient plus.

Mme Thom. C'est vrai, je n'y pensais pas.

Le Comte. Mais donnez-moi de la viande de boucherie, et finissons.

Mme Thom. Monsieur l'Écuyer n'est pas long, il est accoutumé à servir promptement.

Le Comte. Donnez-moi des cotelettes.

Hachis. On a mangé les dernières à diner.

Le Comte. N'y a-t'il pas ici un boucher ?

Mme Thom. Oui, Monsieur ; mais c'est aujourd'hui Jeudi ; il ne tuera que demain.

Le Comte. Quoi, je ne pourrai donc rien avoir ?

Hachis. Pardonnez-moi ; mais c'est qu'il faut savoir le goût de Monsieur.

Le Comte. Mais j'aime tout, et vous n'avez rien.

Hachis. Si Monsieur voulait un gigot, par exemple ?

Le Comte. Oui, et vous n'en aurez-pas ?

Hachis. Je vous demande pardon, nous en avons un.

Le Comte. Ah, voilà donc quelque chose ! mais il sera bien dur ?

Hachis. Non, Monsieur, il sera fort tendre, j'en réponds.

Le Comte. Eh-bien, mettez-le à la broche tout de suite.

Hachis. Allons, allons, il sera bientôt cuit.

Le Comte. Vous n'avez pas autre chose ?

Hachis. Non, Monsieur, pour le présent; mais si vous repassiez dans huit jours . . .

Le Comte. Eh, va te promener. Allons, ne perdez pas de temps.

Hachis. J'y vais, j'y vais.

Mme Thom. Et moi, je m'en vais mettre le couvert en attendant.

Le Comte. Allons, dépêchez-vous, tous les deux.

Mme Thom. Vous n'attendrez pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul, prenant du tabac.*

Quelle diable d'Auberge ! (*il se promène.*) On ne m'y rattrapera plus. (*Il regarde à la fenêtre et lit l'enseigne.*) "Ici l'on fait nôces et festins, à pied, à cheval." Ce sont de jolis festins, je crois.

SCÈNE IV.

LE COMTE, Mme THOMAS.

Mme Thom. (*mettant le couvert.*) Le couvert sera bien-tôt mis ; c'est toujours une avance.

Le Comte. Et le gigot, est-il à la broche ?

Mme Thom. Oui, Monsieur, il y a long-temps.

Le Comte. Pourvû qu'il ne soit pas gâté encore.

Mme Thom. Oh, non, Monsieur ; le mouton est tué d'hier.

Le Comte. D'hier ? il sera dur comme un chien.

Mme Thom. Non, non. (*Elle s'en va et revient.*) Quel vin veut Monsieur le Comte ?

Le Comte. Eh, celui que vous aurez.

Mme Thom. Nous avons du vin blanc et du vin rouge.

Le Comte. Donnez-moi du blanc.

Mme Thom. C'est bien choisir ; car c'est le meilleur.

Le Comte. Oui, je crois que ce sera de joli vin.

Mme Thom. Il est excellent, car quand Monseigneur l'Intendant passe par-ici, on en met toujours six bouteilles dans son carrosse.

Le Comte. Pour ses gens apparemment.

Mme Thom. Non ; car c'est lui qui paie tout.

Le Comte. Je le crois bien.

Mme Thom. Vous verrez, vous verrez. (*Elle crie.*) Marianne ? oh. (*Elle sort et prend deux bouteilles, qu'elle met sur la table.*) Tenez, en voilà des deux

façons, vous choisirez. (*Elle s'en va et revient.*) Monsieur, je voulais vous dire une chose.

LE COMTE. Qu'est-ce que c'est ? pourvû qu'il ne soit rien arrivé au gigot.

Mme THOM. Oh, non, Monsieur, tout au contraire.

LE COMTE. Eh-bien, dites donc ?

Mme THOM. Monsieur, c'est que nous avons là-bas un jeune officier, et . . .

LE COMTE. Quoi ?

Mme THOM. Si Monsieur le Comte voulait, il aurait l'honneur de souper avec lui.

LE COMTE. Et le gigot, est-il fort ?

Mme THOM. Oh, oui, Monsieur.

LE COMTE. Sans cela, il ne souperait pas, n'est-ce pas ?

Mme THOM. Mais nous serions bien embarrassés.

LE COMTE. Faites-le monter.

Mme THOM. Je m'en vais lui dire.

LE COMTE. Écoutez, apportez un couvert.

Mme THOM. Oui, oui, Monsieur.

LE COMTE. Attendez donc ; le connaissez-vous, cet officier ?

Mme THOM. Oui, Monsieur, il passe toujours par-ici.

LE COMTE. Vous ne savez pas son nom ?

Mme THOM. Son nom ? ah, c'est Monsieur le Chevalier de Girsac.

LE COMTE. Girsac ?

Mme THOM. Oui, j'en suis bien sûre ; car il a passé par-ici quand il était page, et il a écrit son nom sur la cheminée de sa chambre.

LE COMTE. Allons, faites-le venir.

Mme Thom. J'y vais, j'y vais. Monsieur le Chevalier, Monsieur le Chevelier, par-ici, par-ici. Entrez-là.

SCÈNE V.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

Le Comte. Monsieur le Chevalier, entrez donc. (*Le Chevalier fait de grandes révérences.*) Je serai charmé de faire connaissance avec vous.

Le Chev. Mon Général ; c'est bien de l'honneur pour moi.

Le Comte. Asseyez-vous donc. (*Le Chevalier s'assied.*) Nous ferons mauvaise chère. D'où venez-vous comme cela ?

Le Chev. Du régiment, mon Général, de Dunkerque.

Le Comte. Qu'est-ce qui en est Lieutenant-Colonel, à présent ? est-ce toujours le bonhomme La Garde ?

Le Chev. Non, mon Général, il a eu une Lieutenance de Roi. C'est Monsieur de Gouvière.

Le Comte. Ah, qui était dans Poitou ?

Le Chev. Justement.

Le Comte. Et le Major ?

Le Chev. C'est encore Monsieur de la Verdac.

Le Comte. Un gros garçon, que j'ai vû il y a bien long-temps, Commandant de Bataillon ?

Le Chev. Oui, mon Général.

Le Comte. Et qu'est devenu le petit Guiraudan ? c'était un joli officier.

Le Chev. Il s'est marié d'abord qu'il a eu la Croix, et il a quitté.

Le Comte. Et comment appelez-vous . . . un grand, qui était si fou ? attendez . . .

Le Chev. Du Merlier ?

Le Comte. Oui ; c'est cela, je l'aimais beaucoup.

Le Chev. Il a été tué à Hastembeck.

Le Comte. Ah, le pauvre diable ! Je ne sais pas si on nous fera bientôt souper.

Le Chev. Mon Général, si vous voulez, j'irai voir.

Le Comte. Oui, oui ; vous êtes ici le Junior ; mais voilà Madame Thomas, restez, restez.

SCÈNE VI.

LE COMTE, Mme THOMAS, LE CHEVALIER.

Le Comte. Eh-bien, Madame Thomas, où en sommes-nous ?

Mme Thom. Je viens voir si ces Messieurs veulent être servis ?

Le Comte. Hé, mais sûrement, tout de suite.

Mme Thom. Allons, allons. (*Elle va chercher le souper.*)

Le Comte. Mettons-nous toujours à table. (*Ils s'arrangent tous les deux et déploient leurs serviettes.*)

Mme Thom. (*apportant le gigot.*) Tenez, Mes-

sieurs, voilà un gigot qui a la meilleure mine du monde.

Le Comte. Oui, mais il est bien petit, Madame Thomas.

Mme Thom. Pas trop, Monsieur ; vous en serez bien content.

Le Chev. Si vous voulez, mon Général, je m'en vais le couper.

Le Comte. Non, non, laissez-moi faire. (*Il coupe le gigot.*) Avez-vous faim ?

Le Chev. Oui, vraiment, car je n'ai pas diné.

Le Comte. Tant pis.

Mme Thom. Ah-ça, Messieurs, vous n'avez plus besoin de rien ?

Le Comte. Vous n'avez pas autre chose ?

Mme Mhom. Non, Monsieur, dont je suis bien fâché. Quand vous appelerez, je viendrai tout de suite.

SCÈNE VII.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

Le Comte. Tenez, Monsieur le Chevalier, voilà une bonne tranche. Un peu de jus. Je vous en redonnerai d'autre quand vous aurez mangé cela.

Le Chev. (*dévorant.*) J'aurai bientôt fait.

Le Comte. (*mangeant.*) Vous vous étouffez.

Le Chev. Oh, que non.

Le Comte. Allons, buvez un coup. (*Ils boivent.*)

Le Chev. Mon Général, voulez-vous bien me donner une autre tranche.

LE COMTE. Vous mangez trop vîte.

LE CHEV. Quand j'ai grande faim, je ne perds pas de temps, comme vous voyez.

LE COMTE. Oui, oui. (*Ils mangent vîte tous les deux.*)

LE CHEV. Mon Général, je suis fâché de la peine; mais si vous vouliez me laisser prendre.

LE COMTE. (*coupant.*) Hé, non, non, un moment s'il vous plaît. Tenez, voilà un bon morceau.

LE CHEV. Oh, il sera bientôt expédié. (*Il mange d'une vîtesse incroyable.*)

LE COMTE. (*à part en mangeant.*) Il faut prendre un parti ici.

LE CHEV. Mon Général, voulez-vous bien?

LE COMTE. Buvez en attendant. (*Le Chevalier boit.*) Tenez, cela sera peut-être un peu dur. (*Il lui donne un morceau en faisant une grimace.*) Eh-bien, comment le trouvez-vous? (*Il fait encore une grimace, et le Chevalier le regarde avec étonnement.*)

LE CHEV. Fort bon. (*Il le regarde, et le Comte redouble ses grimaces.*)

LE COMTE. Il y a à tirer. (*Il fait une grimace.*)

LE CHEV. Un peu; mais cela ne fait rien. (*Le Comte fait encore une grimace qui étonne de plus en plus le Chevalier.*

LE COMTE. Qu'est-ce que vous avez donc? (*Il fait une grimace.*)

LE CHEV. C'est que . . . vous . . .

LE COMTE. (*faisant la grimace.*) Quoi?

LE CHEV. Je ne sais pas ce que cela veut dire.

LE COMTE. (*faisant la grimace.*) Ce mouvement-là que je fais?

Le Chev. Oui, mon Général.

Le Comte. (*faisant la grimace.*) Je vous le dirai, si vous voulez ; ce n'est rien.

Le Chev. Vous ne faisiez pas de même avant le souper.

Le Comte. (*faisant la grimace.*) Non, cela vient de me prendre tout-à-l'heure. Depuis quinze jours je suis comme cela souvent. Tenez, mangez ce petit morceau-là (*Il fait la grimace.*)

Le Chev. Et peut-on savoir d'où cela vient ?

Le Comte. (*faisant la grimace.*) Je vous le dirai, si vous voulez. Il y a environ un mois que je fus mordu par un petit chien . . . (*Il fait la grimace.*)

Le Chev. (*avec inquiétude.*) Par un chien ?

Le Comte. (*Il fait la grimace.*) Oui, un petit chien noir. Mangez donc.

Le Chev. Je n'ai plus faim.

Le Comte. (*faisant la grimace.*) Quand je fais ce mouvement-là, je crois toujours le voir, ce chien, comme s'il allait se jetter sur moi. (*Il fait la grimace.*) Mais ce n'est rien.

Le Chev. (*se lève, prend son assiette, en regardant attentivement le Comte.*)

Le Comte. (*faisant la grimace.*) Où allez-vous ?

Le Chev. (*s'en allant.*) Je vais revenir.

Le Comte. Mais restez donc.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *mangeant.*

Si je n'avais pas pris ce parti-là, je me serais couché sans souper. (*Il mange le reste du gigot.*) Ils se disputent là-bas. Dépêchons nous. (*Il boit.*) Il n'est pas mauvais ce petit gigot-là. Quel train! Madame Thomas? Madame Thomas?

SCÈNE IX.

LE COMTE MME THOMAS.

Mme Thom. (*sans paraître*). Monsieur, laissez-moi faire, je m'en vais lui parler.

Le Comte. Eh-bien, venez donc.

Mme Thom. (*à la porte, tenant la clef.*) Comment, Monsieur . . .

Le Comte. Qu'est-ce que vous avez donc? entrez, entrez.

Mme Thom. (*à la porte.*) C'est Monsieur le Chevalier, qui dit comme cela, que c'est fort mal fait à moi de le faire souper avec un enragé.

Le Comte. Il le croit réellement?

Mme Thom. (*à la porte.*) Comment s'il le croit? oui, Monsieur, il le croit, et c'est fort mal fait à vous de venir comme cela, décrier mon auberge.

Le Comte. Mais je ne suis pas enragé.

Mme Thom. (*à la porte.*) Pourquoi donc est-ce qu'il le dit ?

Le Comte. Approchez, approchez. Est-ce que les enragés boivent et mangent ?

Mme Thom. (*approchant.*) Ah ! c'est vrai, il est donc fou.

Le Comte. Apparemment.

Mme Thom. Je ne comprends pas cela.

Le Comte. Faites-le venir.

Mme Thom. (*criant.*) Monsieur le Chevalier, venez, venez.

Le Comte. (*criant.*) Allons, Chevalier, arrivez.

SCÈNE X.

LE COMTE LE CHEVALIER, Mme THOMAS.

Mme Thom. Entrez donc, Monsieur le Comte n'est pas enragé.

Le Chev. Vous n'êtes pas enragé ?

Le Comte. Je vous dis que non.

Le Chev. (*avançant.*) J'ai crû que vous alliez le devenir.

Le Comte. C'est un conte que je vous ai fait.

Mme Thom. Quand je vous l'ai dit, vous n'avez pas voulu me croire.

Le Comte. Je vais boire à votre santé. (*Il boit.*)

Mme Thom. Vous savez bien que les enragés ne boivent, ni ne mangent.

Le Chev. Mais, mon Général, pourquoi faisiez-vous donc toutes ces grimaces ?

Le Comte. Pour vous empêcher de manger autant. Mais nous faisons la même route, et demain je vous promets de vous bien donner à diner.

Le Chev. Ma foi, j'en ai été la dupe tout-à-fait.

Le Comte. (*se levant.*) Voulez-vous que nous allions voir nos chevaux ?

Le Chev. Je ne demande pas mieux.

Mme Thom. Pendant ce temps-là, je m'en vais desservir tout cela, et faire préparer vos lits. (*Elle emporte le plat et les assiettes.*)

Le Comte. Vous ferez bien, Madame Thomas. Allons, venez, Chevalier. (*Ils sortent.*)

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LE SOURD.

PERSONNAGES.

M. DE L'ORME, sourd.

Mlle DE L'ORME, fille de M. de l'Orme.

M. DE MIRVILLE.

M. DUMONT.

HENRIETTE, femme-de-chambre de Mlle de l'Orme.

M. RONSIN, notaire.

La Scène est chez M. de l'Orme.

LE SOURD.

LE PREMIER VENU ENGRÈNE.

SCÈNE I.

M. DE L'ORME, Mlle DE L'ORME.

De l'Or. Ah ça, ma fille, je n'ai point voulu vous parler de mariage jusqu'à présent ; mais vous verrez arriver aujourd'hui le fils de Monsieur Dumont, qui est un garçon sage, aimable, que je vous destine ; il vient ici par le carrosse de Tours ; préparez vous à le bien recevoir.

Mlle De l'Or. Mais mon père, je ne veux point me séparer de vous, et je n'ai point envie de me marier.

De l'Or. Vous serez ravie de vous marier ? je le crois bien. Je voudrais voir le contraire, quand c'est moi qui ai arrangé cette affaire depuis plus de dix ans.

Mlle De l'Or. Je ne dis pas cela, mon père ; je dis que rien ne presse, et que je veux rester avec vous.

De l'Or. Vous marier paraît doux ; parce que c'est ma volonté apparemment ?

Mlle De l'Or. Mais, mon père . . .

De l'Or. Hem ?

Mlle De l'Or. Je ne dis pas cela.

De l'Or. Vous aimez cela ; mais voilà ce qu'une fille ne doit pas dire ; mais aujourd'hui, je vous le passe. Il ne faut pourtant pas que Monsieur Dumont le sache ; mais il faut le bien recevoir.

Mlle De l'Or. Vous ne m'entendez pas.

De l'Or. Que je ne m'y attende pas ?

Mlle De l'Or. Je vous dis, mon père, que je ne veux pas me marier si-tôt.

De l'Or. Il faut vous marier au plutôt ? eh-bien, puisque vous êtes si pressée, je ne veux pas perdre de temps, je suis de votre avis ; je m'en vais chez mon notaire faire dresser les articles, je ne veux pas que cela traîne ; peste ! avec cet empressement-là, on ne sait pas ce qu'il peut arriver.

Mlle De l'Or. Mais, mon père, écoutez donc mes raisons.

De l'Or. Oh, je le crois bien, que vous trouvez que j'ai raison. À la bonne heure ; c'est toujours bien fait de s'expliquer, on ne se querelle jamais que faute de s'entendre. Je n'ai plus que faire de vous recommander de bien recevoir Monsieur Dumont. Adieu, adieu, je reviendrai bien-tôt.

SCÈNE II.

Mlle DE L'ORME, HENRIETTE.

HENR. Eh-bien, Mademoiselle ; avez-vous parlé à Monsieur votre père ? Est-il vrai que son Monsieur Dumont arrive aujourd'hui ?

Mlle De l'Or. Il n'est que trop vrai.

HENR. De quoi êtes-vous convenue avec lui ?

Mlle De l'Or. De rien ; je n'ai jamais pû m'en faire entendre.

HENR. Cela est quelquefois commode d'avoir un père ou un mari sourd ; mais non pas dans ce moment-ci, où il n'y a pas de temps à perdre. Cependant il faut que vous sachiez une chose ; c'est que votre amant du couvent est ici.

Mlle De l'Or. Le Chevalier de Mirville ! et comment cela ?

HENR. Il a appris à Tours, que Monsieur Dumont mariait son fils à Paris, à la fille de Monsieur de l'Orme ; il est parti sur le champ ; il veut vous parler, il croit que vous le trahissez et que vous consentez a ce mariage ; je l'ai vû, il va venir ici dans le moment.

Mlle De l'Or. Ah, qu'il s'en garde bien ! mon père va rentrer. Henriette, va plutôt le trouver, dis-lui bien . . .

HENR. Ma foi, Mademoiselle, dites-lui vous-même ; car le voilà.

SCÈNE III.

Mlle DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, HENRIETTE.

Mirv. Oui, Mademoiselle ; c'est moi qui veux savoir de vous même, si vous m'abandonnez, si vous m'avez assez peu aimé pour consentir aujourd'hui à en épouser un autre ?

Mlle De l'Or. Ah, Chevalier, pouvez-vous avoir cette pensée ? mais si vous m'aimez encore, à quoi m'exposez-vous par cette imprudence ? mon père peut nous surprendre ; fuyez promptement.

Mirv. Ne craignez rien, il ne me connaît pas, et il me sera facile de le tromper ; mais dites-moi donc, quel est votre dessein et comment parer ce mariage odieux ? Il n'y a rien que je ne fasse pour le rompre, si vous y consentez, et si vous m'aimez encore.

Mlle De l'Or. Ah, Chevalier, si je vous aime ! . . . mais comment parvenir seulement à éloigner ce mariage ?

Mirv. En ayant la fermeté de refuser celui qu'on vous propose.

Mlle De l'Or. Mais, si mon père veut absolument me forcer . . .

Mirv. Vous forcer ! le peut-il ? est-il maître de vous faire signer malgré vous ? Il vous mettra dans un couvent ; mais peut-il vous faire religieuse sans votre consentement ? Il est question du bonheur de votre vie, du mien ; vous dites que vous m'aimez, et vous croyez que je souffrirai . . .

Mlle De l'Or. Comment ? . . .

Mirv. Non, ne croyez pas que Dumont vous épouse tant que je vivrai.

Henr. Mais, Mademoiselle, Monsieur le Chevalier a raison ; qui peut engager Monsieur votre père à faire ce mariage ? Connaît-il seulement celui qu'on vous destine ? c'est le fils d'un de ses anciens amis ; mais il ne l'a jamais vû. On marie ses enfans, comme on vend son cheval ; on dit toujours que c'est la meilleure acquisition qu'on puisse proposer, et l'on ne cherche qu'à s'en défaire et à se tromper l'un l'autre.

Mirv. Et l'on désunit deux cœurs, que le Ciel semblait avoir formé pour faire leur bonheur.

Henr. J'entends quelqu'un. Ah, c'est Monsieur votre père, Mademoiselle !

Mirv. Soyez tranquille et laissez-moi faire.

SCÈNE IV.

M. DE L'ORME, MLLE DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, HENRIETTE.

De l'Or. (*embrassant M. de Mirville.*) Hé le voilà, ce cher enfant ! embrasse-moi.

Mirv. Monsieur . . .

Henr. D'où connaît-il donc le Chevalier, Mademoiselle ?

Mlle De l'Or. Je n'en sais rien.

Mirv. Monsieur, j'arrive dans l'instant de Versailles . . .

De l'Or. De Marseille ! mais tu rêves. Ton père m'a écrit que tu n'étais jamais sorti de Tours.

Mirv. Mon père ?

Ce l'Or. Par terre ? ah, c'est que tu as voyagé par la Loire apparemment ; c'est une belle rivière. Eh-bien, dis-moi donc, pourquoi ne vient-il pas aussi, le bonhomme Dumont ? est-ce qu'il est toujours aussi indéterminé que de mon temps ? c'est insupportable !

Henr. (*à M. de Mirville.*) Il vous prend pour son gendre futur ; profitez de la circonstance.

Mirv. Il engage fort à le tromper, toujours.

De l'Or. Tu ne dis rien. Est-ce que tu n'es pas content de ma fille ? quant à moi, je la trouverais bien dégoûtée si elle ne t'aimait pas déjà.

Mirv. Monsieur, elle a trop d'appas . . .

De l'Or. Quand nous ferons le contrat ? ah, voilà un empressement qui me plaît ; mais ce sera tout-à-l'heure ; je viens de chez mon notaire, qui doit se rendre ici ; tout est arrangé.

SCÈNE V.

M. DE L'ORME, Mlle DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, M. RONSIN, HENRIETTE, UN LAQUAIS.

Le Laq. Monsieur Ronsin.

De l'Or. Qu'est-ce que tu dis ? approche ici.

Le Laq. Monsieur Ronsin, Monsieur.

De l'Or. Ah, le voilà, Monsieur Ronsin ! vous ne pouviez pas venir plus à propos. Asseyons-nous. Tenez, voilà mon gendre.

Ronsin. Monsieur, Mademoiselle votre fille doit en être contente.

De l'Or. Combien il a de rente ? voilà bien comme sont les gens d'affaires, ils n'estiment un homme que selon le revenu qu'il a ; pour moi celui-ci me plaît fort.

Henr. (*à M. de Mirville.*) Cet homme-ci est incorruptible ; je vous en avertis, et je ne sais pas comment vous sortirez de ceci.

Mirv. Ma foi, ni moi non plus. Nous verrons.

Ronsin. Monsieur, je n'ai pas mis vos qualités ; parce que je ne les savais pas. Il ne manque que cela au contrat.

Mirv. Je vous les dicterai.

De l'Or. Qu'est-ce qu'il dit ?

Ronsin. Qu'il va me dicter ses qualités.

De l'Or. Que vous êtes entêté ! il vous connait bien.

Ronsin. Allons, Monsieur, quand il vous plaira.

Mirv. Mettez, Germain de Monfort, Chevalier de Mirville.

Ronsin. Mais ce n'est pas ce nom-là que Monsieur de l'Orme m'avait dit.

Mirv. C'est qu'il ne le savait pas.

Mlle De l'Or. Henriette, je tremble.

De l'Or. Qu'est-ce qu'il dit ?

Ronsin. Qu'il s'appelle Monfort de Mirville.

De l'Or. Mirtil, c'est un nom de berger ; tant mieux, ce sera un mari constant, ma fille. Mais pourquoi Mirtil ?

Mirv. C'est un nom de terre.

DE L'OR. C'est le nom de ton père ? je ne savais pas cela, moi ; pourquoi diable a-t'il deux noms ?

RONSIN. Vos qualités ?

MIRV. Capitaine de Grenadiers au Régiment de Forêt.

RONSIN. Fort bien.

DE L'OR. Après ?

RONSIN. Capitaine de Grenadiers au Régiment de Forêt.

DE L'OR. Maître particulier des Eaux et Forêts ; c'est une belle charge ; mais ton père ne m'avait pas mandé un mot de cette charge. A la bonne heure.

RONSIN. Monsieur de l'Orme, je ne comprends rien à cela.

DE L'OR. Vous entendez-bien cela, et moi aussi.

RONSIN. Mais il n'y a pas un mot de tout ce que vous m'avez dit chez-moi.

DE L'OR. Je suis servi sur les deux toîts ? hé, mais je le crois bien, je ne fais que de bonnes affaires, moi ; signons, signons.

RONSIN. Mais auparavant, songez à ce que vous allez faire ; je ne vous conseille pas de signer.

DE L'OR. Si mon gendre voudra signer ?

MIRV. Ah, Monsieur, je ne demande pas mieux, et rien ne peut m'arrêter.

DE L'OR. Oui, oui, vous avez raison, il est vieux et ne fait que radoter ; — signons, signons. (*Ils signent tous.*)

RONSIN. Ma foi, comme vous voudrez, cela ne me fait rien du tout.

MIRV. Monsieur Ronsin, il n'y a pas de votre faute ; laissez les choses comme elles sont.

Ronsin. Moi, Monsieur, quand un acte est passé et signé, je ne peux rien y changer ; si tout cela vous rend heureux, Mademoiselle et vous, j'en serai charmé. Serviteur. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M. DE L'ORME, Mlle DE L'ORME, HENRIETTE, M. DE MIRVILLE.

De l'Or. Qu'est-ce qu'il vous a dit là ? vous l'avez connu d'abord ; il est vrai qu'il est d'un entêtement à impatienter. Ah, il faut que je lui dise un mot. (*Il va pour sortir et revient.*)

Mirv. Croyez-vous à présent que notre bonheur ne soit pas entièrement assuré ?

Mlle De l'Or. Je n'ose encore m'en flatter. Mon père revient.

De l'Or. Oh, je lui parlerai demain. Oui, mes enfans, je ne veux pas vous quitter.

SCÈNE VII.

M. DE L'ORME, Mlle DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, HENRIETTE, M. DUMONT, UN LAQAUIS.

Le Laq. Monsieur Dumont, Monsieur.

De l'Or. Eh-bien le voilà. Pourquoi crier si fort ? il semble qu'il parle à un sourd. (*A. M. Dumont,*) Ah, Monsieur, qu'est-ce que vous voulez ?

Mlle De l'Or. Ah, Chevalier !

Henr. (*à M. Dumont.*) Vous voyez que Monsieur de l'Orme n'aime pas qu'on crie en lui parlant.

De l'Or. Eh-bien, parlez donc.

Dumont. Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; mais vous saurez qui je suis, quand vous aurez lû la lettre de mon père.

De l'Or. Une lettre d'affaire ; nous verrons cela demain. (*Il met la lettre dans sa poche.*)

Dumont. Mais, Monsieur . . .

De l'Or. Vous voulez peut-être une réponse. Allons, allons. Mon gendre, vous voulez bien ?

Dumont. Son gendre !

De l'Or. (*Il lit.*) Hum, hum, hum, . . . ah, le pauvre bon-homme ! hum, hum . . . Fort bien, fort bien. C'est une lettre de votre père ; mais pourquoi ne me l'avez-vous pas remise ? ah, c'est que vous l'aviez oubliée, et vous l'avez envoyé chercher. (*A M. Dumont,*) Allons, c'est bon, laissez-nous.

Dumont. Comment, Monsieur, auriez vous pris mon nom pour ? . . .

Mirv. Non, Monsieur, et vous pouvez voir le contrat qui vient d'être signé ; j'aimais Mademoiselle, et son père vient de me l'accorder.

Dumont. J'entends, Monsieur ; je serais faché de troubler votre bonheur ; mais Monsieur de l'Orme a tort de venir me faire essuyer un affront ; oui, Monsieur de l'Orme.

Mirv. Qu'est ce qu'il a donc ?

Dumont. (*criant.*) Monsieur, je me nomme Dumont ?

De l'Or. Vous?

Dumont. (*criant.*) Oui, Monsieur, et il n'est pas honnête à vous de me faire venir ici pour me manquer de parole.

De l'Or. Comment?

Dumont. (*criant.*) Vous venez d'accorder Mademoiselle votre fille à Monsieur.

De l'Or. Sans doute; est-ce que vous êtes son frère?

Dumont. (*criant.*) Non, Monsieur, mais il ne se nomme pas Dumont.

De l'Or. Je le sais bien.

Dumont. (*criant.*) Et c'est moi qui venais pour l'épouser.

De l'Or. Et pour me quereller. Allons, allons; laissez-nous. Va; j'écrirai à ton père. Ah, parbleu, j'aurais eu là un joli gendre, moi qui aime la paix.

Mlle De l'Or. Monsieur, je ne savais pas que mon père vous choisirait quand j'ai aimé Monsieur le Chevalier, et lui-même n'a rien fait dont vous puissiez vous plaindre.

Dumont. Je le crois, Mademoiselle; j'ai l'honneur de le connaître; et en vous voyant, je sens tout ce que je perds; mais rien ne me fera troubler une si belle union; je suis seulement fâché que vous ayez pû le craindre un instant, et je me retire.

SCÈNE VIII.

M. DE L'ORME, Mlle DE L'ORME, M. DE MIRVILLE, HENRIETTE.

De l'Or. Mais voyez un peu ce petit Monsieur-là qui arrive de Tours pour me quereller. Est-ce ma faute à moi ? que n'arrivait-il plutôt ?

Mlle De l'Or. Ah, mon père !

Mirv. Ah, Monsieur !

De l'Or. Demain nous éclaircirons tout cela.

Mirv. J'espère que vous serez content.

De l'Or. C'est attendre long-temps ? vous êtes impatient ; mais je vous le pardonne, parce que vous m'avez débarassé de ce petit Dumont qui ne me convenait point du tout ; mais laissons tout cela, et allons-nous-en souper.

LA ROSE ROUGE.

PERSONNAGES.

M. BROSSART, maître peintre. *Veste noire, redingote, jarretières noires, col noir, mauvaise perruque, mauvais chapeau, une pipe.*

Mme BROSSART. *En casaquin d'indienne, bonnet rond, avec un tablier à carreux.*

M. VINOT, cabaretier. *Habit, veste brune, à boutons plats, perruque blonde, courte, grand chapeau uni.*

BERTRAND, garçon cabaretier. *Veste grise, bonnet de laine rouge et noir, avec un tablier de grosse toile.*

La Scène est chez M. Brossart, dans la chambre où il travaille.

LA ROSE ROUGE.

QUI DIT CE QU'IL SAIT, QUI DONNE CE QU'IL A, QUI FAIT CE QU'IL PEUT, N'EST PAS OBLIGÉ À DAVANTAGE.

SCÈNE I.

M. BROSSART, Mme BROSSART.

Bros. (*tenant une pipe de tabac.*) Pourquoi ne veux-tu pas mettre des carottes dans notre soupe? Toujours des navets, des navets! Dis-moi donc une raison?

Mme Bros. Parceque la fruitière ne veut pas m'en donner.

Bros. Pourquoi cela?

Mme Bros. Parcequ'elle n'en a pas.

Bros. Elle n'en a pas?

Mme Bros. Non, et elle dit qu'elle ne veut point s'en charger, parceque ses pratiques ne les aiment pas.

Bros. Je les aime, moi. Il faut aller ailleurs.

Mme Bros. Mais, je n'ai pas d'argent, et elle me fait crédit.

Bros. Ah! de l'argent, de l'argent! la voilà, tou-

jours de l'argent ! ce n'est pas de l'argent qu'il faut demander, c'est des carottes.

Mme Bros. Tu ne veux pas me donner de l'argent, parceque tu ne sais pas en gagner.

Bros. Je ne sais pas en gagner ? Je ne suis pas Maître Peintre ? Dis donc le contraire.

Mme Bros. Pardi ! je sais bien que tu l'es, puisque c'est avec ma dot que tu as été reçu. Mais qu'est-ce que tu sais faire ?

Bros. Tout ce qu'on me demande.

Mme Bros. Oui, tu n'as pas toujours des disputes avec les gens pour qui tu travailles ?

Bros. Parcequ'ils changent d'avis ; est-ce ma faute à moi ? Les plus habiles gens sont exposés à cela.

Mme Bros. Mais du moins, ils ont de l'ouvrage, et toi, tu n'en as pas ; je suis bien malheureuse de t'avoir épousé.

Bros. Sais-tu que c'est bien de l'honneur que je t'ai fait ; sans moi, tu n'aurais jamais été la femme d'un homme d'épée.

Mme Bros. Ah ! oui, voilà un bel homme ! où est le profit ?

Bros. Ne t'embarrasse pas ; j'aurai bientôt de l'ouvrage.

Mme Bros. Et comment cela ?

Bros. Tu sais bien ce cabaretier qui vient de s'établir à côté de chez nous ?

Mme Bros. Qui ? Monsieur Vinot ?

Bros. Oui ; il m'a dit ce matin, " Monsieur Brossart, j'irai vous voir tantôt, j'aurai affaire à vous ; " je parie que c'est pour avoir une enseigne.

Mme Bros. Saurais-tu lui en faire une ?

Bros. Si je le saurais ? . . . Assurément, j'y ai déjà pensé, et je veux en faire une belle, qui me donnera bien des pratiques, quand on la verra.

Mme Bros. Je le souhaite ; mais s'il vient, il faut qu'il te trouve à travailler, du moins.

Bros. Oui, tu as raison ; je m'en vais délayer du rouge que j'ai là.

Mme Bros. Et en as-tu une enseigne ?

Bros. Oui, j'ai celle que j'avais faite pour ce limonadier, qui n'en a pas voulu et que j'ai effacée.

Mme Bros. A la bonne heure. Je crois voir M. Vinot qui vient.

Bros. Allons, donne-moi le pot au rouge.

Mme Bros. Tiens, le voilà.

Bros. De l'eau, de l'eau.

Mme Bros. Elle est à côté de toi.

Bros. C'est bon, va-t'en ; il ne faut pas que les femmes soient témoins, quand les hommes parlent d'affaires.

Mme Bros. Je m'en vais au-devant de M. Vinot, pour le faire entrer.

Bros. Oui, dis-lui que je suis très-occupé.

Mme Bros. Ne t'embarrasse pas.

SCÈNE II.

M. BROSSART, *délayant du rouge.*

On ne paie plus les talents à présent ; cependant il ne faut pas avoir l'air chagrin. Chantons un peu pour nous égayer.

Il chante.

" Vaste mer, dont le calme perfide
Séduit les mortels ambitieux,
Crois-tu, sur ta plaine liquide,
Que j'affronte mille périls affreux."

SCÈNE III.

M. BROSSART, M. VINOT.

Vinot. Mon voisin, vous voulez bien que je vienne vous voir ?

Bros. (*chantant.*) " Non, non, non, charmé . . . "

Vinot. Comment ! non, non ; pourquoi donc ?

Bros. Ah ! c'est vous, mon voisin ?

Vinot. Oui, vraiment ; vous disiez non, non.

Bros. C'est que je chantais ; parce que, quand on est appliqué comme cela quelquefois . . . enfin, vous vous portez bien ?

Vinot. A vous servir de tout mon cœur ; et vous ?

Bros. Vous voyez, comme cela, à travailler.

Vinot. On dit que vous êtes fort occupé ; cependant je viens vous demander de me faire un plaisir.

Bros. Vous n'avez qu'à dire, mon voisin ; pour vous, je quitterai tout.

Vinot. C'est bien honnête à vous ; mais c'est que je vous dirai une chose ; je n'ai point encore d'enseigne, et cela est nécessaire ; quoiqu'on dise qu'à bon vin, il ne faut point de bouchon.

Bros. Non ; mais tout le monde ne sait pas cela. Eh-bien ! je vous ferai une enseigne. Voyons un peu ; qu'est-ce que vous voudriez ? Vous n'avez qu'à dire.

Vinot. Je ne sais si vous approuverez mon idée ; mais je voudrais mettre " Au Lion d'Or."

Bros. Si vous me demandez mon avis, franchement, là, je dirai ce que je pense.

Vinot. Eh-bien ! voyons.

Bros. J'aimerais mieux mettre, " A la Rose Rouge."

Vinot. Tout ce que vous voudrez ; mais pour la Rose Rouge, je n'en veux point.

Bros. Que voulez-vous donc ?

Vinot. Je veux absolument un Lion d'Or ; parce qu'on dit, " Où vas-tu ? " " Au Lion d'Or." — " D'où viens-tu ? " " Du Lion d'Or." — " Où irons-nous ? " " Au Lion d'Or." — " Où y a-t-il de bon vin ? " " Au Lion d'Or." — " Où . . . "

Bros. Voilà bien de l'or dans tout cela. Est-ce qu'on ne dirait pas tout de même, " A la Rose Rouge," " De la Rose Rouge " ? . . .

9*

VINOT. Enfin c'est mon idée ; que voulez-vous ?

BROS. C'est juste ; il faut vous contenter. Cela sera plus cher ; mais c'est égal.

VINOT. Plus cher ?

BROS. Sans doute.

VINOT. Mais, combien encore ?

BROS. Un Lion d'Or ? Voyons . . . Cela ne peut pas vous venir à plus ni moins, que dix-huit francs.

VINOT. Dix-huit francs ? c'est bien cher.

BROS. Oui ; voilà pourquoi je vous proposais la Rose Rouge, qui est une affaire de douze francs ; c'est pour votre bien ; car, moi, vous sentez . . .

VINOT. Oui, cela fait une différence de six francs ; est-ce que vous ne pourriez pas faire quelque chose pour moi, là, diminuer un peu ?

BROS. Si vous voulez faire un marché avec moi, par lequel vous me donnerez votre vin à douze sous, pour dix sous, je ne vous ferai payer que quinze francs.

VINOT. Mais mon vin à douze sous est d'une meilleure qualité, que celui à dix ; et celui à dix est très-bon. Je vous en donnerai trente bouteilles excellentes.

BROS. Non, je veux de celui à douze sous.

VINOT. Mais trente bouteilles à douze, cela fera toujours dix-huit francs.

BROS. Cela ne fera que quinze francs, si je ne les prends que pour dix sous la bouteille.

VINOT. Allons, allons, nous nous accommoderons, ne vous embarrassez pas ; puisque vous le voulez, je vous donnerai du vin à douze.

Bros. Je compte bien sur cela ; mais quand aurai-je mon vin ?

Vinot. Tout-à-l'heure, si vous voulez ; mais quand aurai-je mon enseigne ?

Bros. Je vais y travailler dans l'instant ; envoyez-moi le vin ; mais du vin à douze.

Vinot. Vous allez l'avoir. Adieu, mon voisin.

Bros. Adieu, mon voisin. Je ne vous reconduis pas, pour perdre moins de temps.

Vinot. Point de cérémonie entre voisins ; sans cela, je ne viendrais pas vous voir ; et j'aime beaucoup à voir peindre ; ainsi vous voyez bien que . . .

Bros. Allons, allons ; je m'en vais donc travailler.

Vinot. C'est bon ; je m'en vais vous envoyer votre vin. Adieu.

Bros. Adieu, adieu. A douze toujours.

SCÈNE IV.

M. BROSSART, *se mettant à travailler. Il peint une Rose Rouge.*

Quelle diable de fantaisie de vouloir un Lion d'Or ! Ah ! je t'en réponds ; tu auras . . . tu auras . . . un Lion d'Or ! pourvu qu'il m'envoie du vin toujours. Allons, allons ; qu'importe, quand le vin sera une fois ici, je ne le rendrai pas.

SCÈNE V.

M. BROSSART, Mme BROSSART *sans voir ce que peint M. Brossart.*

Mme Bros. Eh-bien ! vas-tu lui faire une enseigne ?

Bros. Oui, j'y travaille.

Mme Bros. Et combien te donnera-t-il ?

Bros. Quinze francs.

Mme Bros. Tant mieux ; car j'attends cet argent-là, pour acheter bien des choses.

Bros. Ah ! tu attendras long-temps.

Mme Bros. Comment ! est-ce qu'il ne te paiera pas tout de suite ?

Bros. Si fait ; mais il nous donnera du vin, au lieu d'argent.

Mme Bros. Du vin, du vin ! tu ne penses qu'à boire.

Bros. Et toi, tu n'aimes que l'argent.

Mme Bros. C'est qu'avec de l'argent on achète ce que l'on veut.

Bros. Oui, mais c'est que j'aurai trente bouteilles de vin à douze sous ; cela fait dix-huit francs, au lieu de quinze.

Mme Bros. J'aimerais mieux de l'argent.

Bros. Il ne nous en aurait pas donné, tout-à-l'heure, peut-être, au lieu que nous serons payés tout de suite ; quitte à revendre du vin.

Mme Bros. Ah ! tu y mettras bon ordre ; tu le boiras ?

Bros. Peut-être. Tiens; il y a là quelqu'un à la porte.

Mme Bros. Qu' est-ce qui est là?

SCÈNE VI.

M. BROSSART, Mme BROSSART, BERTRAND *avec un panier rempli de bouteilles de vin.*

Bertr. N'est-ce pas ici que demeure M. Brossart.

Mme Bros. Oui, mon ami.

Bertr. C'est que voilà vingt bouteilles de vin que M. Vinot lui envoie.

Bros. Ah! c'est bon; mais il en faut trente.

Bertr. Je vais en apporter encore dix.

Bros. Tiens, prends le panier, et porte le vin à la cave.

Mme Bros. Oui, vous n'avez qu'à m'attendre ici, mon garçon; je vais vous rendre le panier.

Bertr. C'est bon, Madame.

SCÈNE VII.

M. BROSSART, BERTRAND *regardant peindre.*

Bros. Est-il bon, ce vin-là?

Bertr. Oui, Monsieur, c'est tout ce que nous avons de meilleur. D'abord, Monsieur, nous ne pourrions

pas vous en donner d'autre, parceque nous n'en avons que d'une sorte.

BROS. Oui, mais il est bien cher?

BERTR. Non, Monsieur, on ne vous le fera pas payer plus cher qu'à un autre.

BROS. Mais, au contraire, je veux bien l'avoir à meilleur marché.

BERTR. Monsieur, tout le monde le paie dix sous.

BROS. Dix sous! . . . et vous n'en avez pas de plus cher?

BERTR. Non, Monsieur; il est tout du même prix.

BROS. Ah! ah! c'est bon à savoir.

SCÈNE VIII.

M. BROSSART, Mme BROSSART, BERTRAND.

Mme BROS. (*rapportant le panier.*) Tenez, garçon, voilà votre panier.

BERTR. C'est bon.

BROS. Vous allez apporter le reste?

BERTR. Oui, Monsieur, tout-à-l'heure.

Mme BROS. Faites bien nos compliments à M. Vinot.

BERTR. Je n'y manquerai pas, Madame.

SCÈNE IX.

M. BROSSART, Mme BROSSART.

Mme Bros. (*regardant peindre.*) Eh-bien ! tu fais encore une Rose Rouge ?

Bros. Oui, je voudrais bien savoir ce que cela te fait.

Mme Bros. Moi, rien ; mais c'est que je ne t'ai jamais vu faire autre chose ; et puis ce sont des disputes, et l'ouvrage te reste.

Bros. Celui-ci ne me restera pas, je t'en réponds.

Mme Bros. Est-ce que M. Vinot t'a demandé une Rose Rouge ?

Bros. Non, il voulait un Lion d'Or.

Mme Cros. Et pourquoi donc faire une Rose Rouge ?

Bros. C'est que je n'ai que du rouge.

Mme Bros. Il fallait lui faire un Lion rouge, du moins.

Bros. Je n'en sais pas faire.

Mme Bros. Ah ! cela est différent. Je crois que tu ne sais faire que des roses. Et comment feras-tu ?

Bros. Je m'en vais écrire en bas, "Au Lion d'Or." (*Il écrit " Au Lion d'Or."*)

Mme Bros. (*levant les épaules.*) C'est bien imaginé !

Bros. Sans doute.

SCÈNE X.

M. BROSSART, Mme BROSSART, M. VINOT *apportant le reste du vin.*

VINOT. Peut-on entrer ?

Mme BROS. Ah ! c'est Monsieur Vinot.

VINOT. Oui, j'apporte le reste de votre vin.

Mme BROS. Quoi ! vous-même ?

VINOT. Parbleu ! me voilà bien malade !

Mme BROS. Donnez-moi, je m'en vais le serrer.

VINOT. Je le porterai avec vous, si vous voulez, ma voisine.

Mme BROS. Non, non ; ne vous donnez pas cette peine-là. Je vais revenir.

SCÈNE XI.

M. BROSSART, M. VINOT.

VINOT. Elle est jolie la voisine.

BROS. Ah ! comme cela. Vous avez bien de la bonté.

VINOT. Et notre ouvrage, cela avance-t-il ?

BROS. Oui, cela ne sera pas long à présent.

VINOT. Ah ! voyons, voyons. (*Il s'avance et regarde.*) Comment ! c'est une Rose Rouge ?

BROS. Oui.

Vinot. Mais nous sommes convenus que vous me feriez un Lion d'Or.

Bros. Oui, vous; aussi ai-je mis au bas "Au Lion d'Or."

Vinot. Mais il y a une Rose Rouge.

Bros. Qu'est-ce que cela fait? on lira toujours "Au Lion d'Or."

Vinot. Et ceux qui ne savent pas lire?

Bros. Tant pis pour eux.

Vinot. Ma foi, je ne prendrai pas cette enseigne-là.

Bros. Vous la prendrez.

Vinot. Vous voyez bien que vous vous condamnez vous-même, en mettant "Au Lion d'Or" au-dessous d'une Rose Rouge.

Bros. Oui, mais, vous voyez, je suis honnête homme du moins; je ne vous fais pas accroire une chose pour une autre, je ne me cache pas moi, et je vous donne deux choses pour une, le Lion et la Rose; je ne suis pas comme vous.

Vinot. Comme moi? Qu'est-ce que vous voulez dire?

Bros. Que vous me donnez du vin à dix, pour du vin à douze.

Vinot. Cela n'est pas vrai.

Bros. C'est très-vrai, mais je ne me fâche pas; parceque vous n'en avez pas d'autre.

Vinot. Je n'en ai pas d'autre?

Bros. Sûrement; car votre garçon me l'a dit.

Vinot. Il vous l'a dit? Il a tort.

Bros. Non; il a dit ce qu'il savait.

VINOT. Eh-bien! si vous n'en voulez pas vous n'avez qu'à le rendre.

BROS. Non, je ne vous fais pas de chicane. Je le prendrai ; si vous en aviez d'autre, cela serait différent.

VINOT. Je garderai mon vin, et vous garderez votre enseigne.

BROS. Au contraire, je prendrai votre vin, et vous prendrez mon enseigne.

VINOT. Cela ne sèra pas.

BROS. Cela sera.

VINOT. Je m'en vais le reprendre.

BROS. Je vous en empêcherai bien.

VINOT. Nous verrons.

BROS. Oui, nous verrons. (*Ils veulent se battré.*)

SCÈNE XII.

M. BROSSART, Mme BROSSART, M. VINOT.

Mme BROS. (*se mettant entre deux.*) Eh-bien! eh-bien! qu'est-ce que vous avez donc?

VINOT. Ah! je m'en rapporte à Madame Brossart.

BROS. Je le veux bien.

Mme BROS. Voyons ; de quoi vous plaignez-vous?

VINOT. Je lui ai demandé un Lion d'Or, et il me fait une Rose au lieu d'un Lion.

Mme BROS. Mais ce n'est pas sa faute.

VINOT. Comment? Il l'a fait exprès ; il pouvait bien faire un Lion.

Mme Bros. Non.

Vinot. Pourquoi ?

Mme Bros. C'est qu'il n'en sait pas faire ; il ne sait faire que des Roses, et il n'avait que du rouge.

Bros. Pourquoi dire cela ?

Mme Bros. C'est que c'est vrai ; ainsi, mon voisin, vous voyez bien qu'il ne pouvait pas mieux faire.

Vinot. En ce cas-là, il faut qu'il me rende mon vin.

Bros. Je suis plus raisonnable que lui, car je veux bien de son vin.

Vinot. Parbleu, je le crois bien.

Bros. Vous le croyez bien ?

Vinot. Sans doute.

Bros. Mais, si je voulais, je vous obligerais à me donner du vin à douze, puisque nous en sommes convenus.

Vinot Convenus ?

Mme Bros. C'est-il vrai ?

Vinot. Mais, comme cela.

Bros. Vous n'en avez qu'à dix, vous ne pouvez pas faire mieux, je m'en contente.

Mme Bros. C'est bien raisonnable ; soyez de même.

Vinot. (*à Mme Brossart.*) Je ne demande pas mieux. Ce sera à cause de vous toujours.

Bros. Comme vous voudrez.

Mme Bros. Mais, mon mari, c'est fort honnête.

Bros. Oui, pour toi.

Vinot. C'est à une condition.

Bros. Voyons.

Vinot. C'est, puisque vous avez fait une Rose, que vous effacerez l'écriture du "Lion d'Or."

Bros. Mais c'est un changement qui me donnera de la peine.

Mme Bros. Ah ! mon ami, il faut faire cela.

Bros. Je le voudrais de tout mon cœur, mais . . .

Mme Bros. Pourquoi ne le feriez-vous pas ?

Bros. C'est qu'il ne me reste pas de couleur du tout ; j'ai employé tout ce que j'avais.

Vinot. Vous n'avez qu'à en acheter.

Bros. Ah ! si vous voulez me donner de l'argent pour cela, à la bonne heure.

Mme Bros. C'est juste.

Vinot. Non parbleu ; c'est bien assez de vous avoir donné mon vin. Je vais emporter mon enseigne, et je la ferai corriger par un autre. (*Il prend l'enseigne.*)

Bros. Comme vous voudrez.

Vinot. Adieu, ma voisine.

Mme Bros. Adieu, mon voisin.

Vinot. Vous êtes une honnête femme vous, mais pour votre mari . . .

Bros. Allons, allons, je crois que nous n'avons rien à nous reprocher, Monsieur Vinot. (*Il's s'en vont.*)

LE SOT

ET

LES FRIPONS.

PERSONNAGES.

MME DE LA TASSE, limonadière. *Robe jaune, bonnet, et coiffe noire.*

MLLE CÉCILE, fille de Mme de la Tasse. *Robe couleur de rose rayée, petit bonnet, tablier vert.*

M. DU PONT, Écrivain, pas encore juré expert. *Habit gris, petit galon d'argent, épée et chapeau.*

M. DU CROC. *En frac rouge à boutons d'or épée, chapeau sur la tête, et col noir.*

M. DU CORNET. *Habit vert, petit galon d'or, épée, et chapeau sur la tête.*

M. DU TROUILLET. *Habit canelle à boutons d'argent, veste bleue, boutons d'or, cheveux en queue, épée et chapeau tous deux mis niaisement.*

LOUIS, garçon cafetier. *Veste brune et tablier.*

La Scène est dans le café de Mme de la Tasse, Porte Saint-Michel à Paris.

LE SOT

ET

LES FRIPONS.

IL NE FAUT PAS SE CONFESSER AU RENARD.

SCÈNE I.

M. DU PONT, LOUIS.

Du Pont. Eh-bien, Louis, Mademoiselle Cécile a-t-elle paru aujourd'hui ?

Louis. Non, Monsieur, pas encore ; vous savez bien qu'elle ne descend jamais que l'après-midi.

Du Pont. Il est vrai ; mais c'est que je suis fort inquiet.

Louis. Pourquoi donc ?

Du Pont. Parcequ'hier au soir il m'a paru, qu'elle avait du chagrin.

Louis. Je ne sais pas pourquoi ; car elle devrait être bien aise, au contraire.

Du Pont. Bien aise ?

Louis. Oui, car je crois que nous irons bientôt à la noce.

Du Pont. A la noce ! et de qui ?

Louis. Eh pardi, d'elle-même.

Du Pont. On la marie ?

Louis. Oui, vraiment ; j'ai entendu parler de cela tout bas ; mais il n'en faut rien dire.

Du Pont. Voilà pourquoi elle était si triste hier. Nous sommes bien malheureux !

Louis. Est-ce que vous l'aimez ?

Du Pont. Ah ! sûrement, je l'aime !

Louis. Et pourquoi ne l'avez-vous pas demandée en mariage ? Je suis bien sûr que Madame de la Tasse, sa mère, vous l'aurait donnée.

Du Pont. Tu le crois, Louis ?

Louis. Pour cela, oui ; elle l'aurait bien donnée à Monsieur Du Croc, s'il ne s'y était pas pris trop tard.

Du Pont. Quoi ! ce fripon qui vient souvent ici avec Du Cornet ?

Louis. Oui. Je ne sais pas si c'est un fripon ; Madame de la Tasse ne le croit pas, toujours.

Du Pont. Tout le monde le connaît pour cela, ainsi que Du Cornet.

Louis. En ce cas-là, je suis bien aise qu'il n'épouse pas Mademoiselle Cécile. Tenez, la voilà, vous pourrez lui parler.

Du Pont. Oui ; mais si sa mère . . .

Louis. Elle ne vient peut-être pas encore. Je vais me tenir auprès de la porte, et je chanterai quand elle paraîtra.

SCÈNE II.

Mlle CÉCILE, M. DU PONT, LOUIS.

Louis. Entrez, entrez, Mademoiselle ; voilà Monsieur Du Pont qui vous attend.

Cécile. (*troublée.*) Monsieur Du Pont ?

Du Pont. Oui, Mademoiselle ; je suis au désespoir de ce que je viens d'apprendre.

Cécile. Ah ! mon Dieu, cela n'est que trop vrai ; je n'ai pu vous rien dire hier à cause de ma chère mère ; mais vous avez dû voir combien j'étais fâchée.

Du Pont. Aussi ai-je été très-inquiet ; mais je ne me croyais pas aussi malheureux que je le suis.

Cécile. Ah ! dites que nous le sommes ! Mais il faut que je m'asseie, car ma chère mère va venir.

Du Pont. Louis nous avertira. Quoi, vous croyez que rien ne pourrait rompre ce mariage ?

Cécile. Il n'y a pas d'apparence, car mon prétendu arrive aujourd'hui.

Du Pont. Et qui est-il ?

Cécile. Il s'appelle Monsieur Du Trouillet, et il est de Poissy, où son père a une charge dans les bœufs, à ce qu'on dit.

Du Pont. Si j'avais pu prévoir qu'on eût dû vous marier sitôt, je me serais proposé à Madame votre mère ; peut-être m'aurait-elle accepté. Quelle différence ! Mais si je lui parlais, à Madame . . .

Cécile. Il n'est plus temps, Monsieur du Pont.

Du Pont. Elle sait mon talent pour les écritures ; je compte me faire recevoir bientôt écrivain juré expert aux vérifications ; tout cela ferait peut-être . . .

Cécile. Elle trouve déjà Monsieur Du Trouillet charmant, et elle ne l'a jamais vu.

Du Pont. Elle sait que j'ai hérité de mon oncle, qui demeurait à la Place de Sorbonne, et qui venait toujours ici, Monsieur de la Forêt.

Cécile. Quoi, c'était votre oncle ?

Du Pont. Oui, vraiment, frère aîné de mon père.

Cécile. Elle l'aimait beaucoup ; je crois qu'il l'appellait sa commère.

Du Pont. Sans doute ; c'est cela même.

Cécile. Eh-bien, vous croyez ? . . .

louis, *chante.*

"La Bourbonnaise a bien des écus."

Du Pont. Ah ! voilà Madame votre mère.

louis, *chante.*

"A bien des écus, la Bourbonnaise,
A bien des écus . . ."

SCÈNE III.

Mme DE LA TASSE, Mlle CÉCILE, M. DU PONT, LOUIS.

La Tasse. Louis ?

Louis. Madame ?

La Tasse. Rangez donc ce tabouret, qui fera casser le col à quelqu'un. Allons, allons.

Louis. Madame, on y va.

Du Pont. Madame de la Tasse, je suis bien votre serviteur.

La Tasse. Ah ! Monsieur, je ne vous voyais pas ; je vous salue. (*A Mlle Cécile.*) Eh-bien, qu'est-ce que vous avez donc, vous ? vous ne savez ce que vous faites.

Cécile. Quoi donc, ma chère mère ?

La Tasse. Vous oubliez tout ; tenez, voilà vos ciseaux, que vous laissez traîner par terre.

Cécile. Je croyais les avoir dans mon sac, ma chère mère.

La Tasse. Allons, laissez votre ouvrage ; il faut que nous allions chez votre grand'mère.

Cécile. Cela sera bientôt fait. (*Elle plie son ouvrage, et regarde M. Du Pont, pendant que Mad. de la Tasse parle à Louis, et Du Pont soupire.*)

Louis. Madame, est-ce que vous allez sortir ?

La Tasse. Oui. Si un Monsieur, qui s'appelle Monsieur Du Trouillet, vient me demander, vous viendrez me chercher chez ma mère.

Louis. Oui, Madame.

La Tasse. Mais tout de suite, entendez-vous, Louis ?

Louis. Oh, que oui ; laissez-moi faire, je sais bien pourquoi.

La Tasse. Eh-bien, venez-vous, Cécile ?

Cécile. Oui, ma chère mère.

La Tasse. Allons, passez.

Cécile. Me voilà. (*Elle passe.*)

La Tasse. Eh-bien, troussez donc votre robe ; elle

ne songe à rien. Allons, quand vous serez mariée, je serai bien débarrassée. (*Elles s'en vont.*)

SCÈNE IV.

M. DUPONT, LOUIS.

LOUIS. (*après avoir regardé aller Mme de la Tasse et Cécile.*) Monsieur Du Pont, voilà Monsieur Du Croc et Monsieur Du Cornet qui viennent.

DU PONT. Ici ?

LOUIS. Oh, sûrement.

DU PONT. Eh-bien, donne-moi la Gazette ; je veux un peu écouter ce qu'ils diront.

LOUIS. Celle d'Utrecht ou d'Amsterdam ?

DU PONT. N'importe, la première venue.

LOUIS. Tenez, voilà celle d'Utrecht.

DU PONT. C'est bon ; ne fais pas semblant de les entendre. (*Il lit.*)

LOUIS. Oh, laissez-moi faire ; je regarderai à la porte.

SCÈNE V.

M. DU PONT, M. DU CROC, M. DU CORNET, LOUIS.

DU CROC. Tiens, asseyons-nous ici. (*MM. Du Croc et Du Cornet s'asseient auprès d'une table.*)

Louis. Ces Messieurs veulent-ils quelque chose ?

Du Croc. Non, laissez-nous en repos. (*Louis va regarder à la porte.*)

Du Corn. Tu crois donc qu'il va arriver.

Du Croc. L'on m'a mandé qu'il arrivait aujourd'-hui ; mais comme je ne sais pas où il demeurera, je crois qu'il faut l'attendre ici.

Du Corn. Comment s'appelle-t-il ?

Du Croc. Du Trouillet.

Du Corn. Je connais ce nom-là.

Du Croc. Il est de Poissy.

Du Corn. C'est cela même ; son père est la plus grande bête qu'il y ait au monde.

Du Croc. Tant mieux ; nous aurons bon marché du fils ; il faut le faire déguerpir de Paris, avant qu'il ait épousé Mademoiselle Cécile.

Du Corn. Sans doute ; parce que tu voudrais bien l'épouser, toi ?

Du Croc. Sa mère ne demandera pas mieux.

Du Corn. Je le crois ; mais qu'est-ce que j'aurai, moi, pour ma peine, et toi-même en cas que ton mariage manque ?

Du Croc. Ce que nous pourrons attraper à Du Trouillet.

Du Corn. Ah ! j'entends ; laisse-moi faire. Tu m'aideras ?

Du Croc. Sans doute, comme à l'ordinaire.

Du Corn. C'est bon. Nous nous conduirons selon que le sujet prêtera

SCÈNE VI.

M. DU PONT, M. DU CROC, M. DU CORNET, M. DU TROUILLET, LOUIS.

DU TROU. (*à la porte à Louis.*) Monsieur, est-ce ici que demeure Madame de la Tasse ?

LOUIS. Oui, Monsieur.

DU TROU. Et Mademoiselle sa fille aussi ?

LOUIS. Oui, Monsieur.

DU TROU. Y sont-elles ?

LOUIS. Non, Monsieur ; mais donnez-vous la peine d'entrer.

DU TROU. Oui, oui ; pour les attendre, n'est-ce pas ? (*Il entre.*)

LOUIS. Oui, Monsieur ; parce que je vais les chercher.

DU TROU. Il ne faut pas les déranger ; je ne suis pas pressé ; je n'ai point d'affaires.

LOUIS. Mais je crois, si je ne me trompe, que Monsieur est le prétendu de Mademoiselle ?

DU TROU. Oui, c'est vrai. Comment voyez-vous cela ?

LOUIS. C'est que Madame m'a dit de l'avertir quand vous arriveriez.

DU TROU. Ah ! ah ! elle le savait donc ?

LOUIS. Apparemment.

DU TROU. Je ne comprends pas cela. Il faut que mon père lui ait mandé ; car pour moi, je ne lui ai jamais écrit.

Louis. Asseyez-vous là, s'il vous plaît.

Du Trou. Où ?

Louis. Où vous voudrez.

Du Trou. Je vais me mettre ici ; serai-je bien ?

Louis. Oui, oui ; je m'en vais chercher Madame et Mademoiselle.

Du Trou. (*arrêtant Louis.*) Attendez donc.

Louis. Comment, est-ce que vous ne serez pas bien aise de voir notre demoiselle ?

Du Trou. Oh que si, sur-tout si elle est jolie ; parceque j'aime les jolies filles, moi.

Louis. Eh-bien, c'est pour cela.

Du Trou. Écoutez donc ; et ne bougez. Je suis malin, moi : je veux la voir sans qu'elle sache qui je suis.

Louis. Ah, j'entends.

Du Trou. Vous voyez bien qu'il ne faut pas lui dire ; ainsi, je vous en prie, restez là ; je vous paierai chopine.

Louis. Ah ! Monsieur, vous êtes bien bon ; il ne faut rien pour cela. Je vous avertirai seulement quand elles reviendront.

Du Trou. Voilà ce que je veux. (*Il s'assied auprès d'une table. Louis regarde à la porte.*)

Du Croc. Il me paraît que nous tirerons parti de ce nigaud-là.

Du Corn. Il faut nous approcher.

Du Croc. Monsieur arrive de Province à ce qu'il me paraît.

Du Trou. Oui, Monsieur, de Poissy, tout-à-l'heure.

Du Corn. Ah ! c'est un beau pays. C'est appa-

remment pour être Mousquetaire que vous venez ici.

Du Trou. Ah ! que nenni ; c'est bien tout au contraire.

Du Croc. Ah ! je vois bien ; c'est que Monsieur veut se faire Abbé.

Du Trou. Bon ; c'est encore bien plus au contraire.

Du Corn. Plus au contraire ?

Du Trou. Oui, vous ne devinez pas ?

Du Corn. Non.

Du Trou. Ah ! je suis bien aise de vous embarrasser l'esprit comme cela ; car on m'avait dit qu'à Paris tout le monde en avait beaucoup plus que moi ; et pourtant . . .

Du Corn. Vous en avez plus que nous ?

Du Trou. Ce n'est pas là ce que je veux dire ; je suis trop bien élevé pour cela.

Du Croc. Et comment êtes-vous venu ?

Du Trou. Dans une voiture de mon père.

Du Croc. Étiez vous seul ?

Du Tron. Bon, seul ! nous étions beaucoup.

Du Corn. Tant mieux ; on ne s'ennuie pas, parce qu'on cause.

Du Trou. Ah, oui, causer ! je ne pouvais pas parler ; parce qu'ils faisaient un tapage terrible.

Du Croc. Vous connaissez ces gens-là ?

Du Trou. Oh ! beaucoup ; parceque je passe ma vie avec eux.

Du Croc. Eh-bien, cela vous fera des connaissances à Paris.

Du Trou. Bon, des connaissances ; ils sont peut-être tous morts à présent. (*Il rit.*)

Du Corn. Comment morts ?

Du Trou. Eh, mais sans doute, ils ne venaient que pour cela à Paris.

Du Croc. Est-ce que c'étaient des criminels ?

Du Trou. Non, vous n'y êtes pas.

Du Corn. Qu'est-ce qu c'était donc que ces gens-là ?

Du Trou. Ces gens-là étaient des veaux. (*Il rit.*)

Du Croc. Ah ! vous êtes venu dans une charrette avec des veaux ?

Du Trou. Oui, vous n'auriez jamais deviné ? (*Il rit.*)

Du Corn. Cela fait une bonne compagnie.

Du Trou. Oh, moi, je les aime fort, parce qu'ils ne mordent jamais ; ils sont doux comme des moutons.

Du Croc. Ah, c'est vrai ; mais si vous aimez aussi les moutons, vous auriez pu venir avec eux.

Du Trou. Oui-dà, ils viennent à pied, eux.

Du Croc. Ah, c'est vrai.

Du Trou. Oh, mon voyage était bien arragé comme cela ; mon père sait bien ce qu'il fait ; c'est un homme d'esprit.

Du Croc. Vous tenez bien de lui.

Du Trou. On dit que je tiens de ma mère ; mais elle ne parle pas si bien que moi, parcequ'elle bégaie.

Du Corn. Vous n'êtes pas comme cela vous ; vous parlez bien.

Du Trou. J'ai été jusqu'à sept ans, que l'on croyait que je serais muet.

Du Croc. Cela aurait été grand dommage.

Du Trou. Sans doute. Eh-bien, j'ai parlé en six mois aussi-bien que je parle à présent.

Du Croc. C'est bien heureux! Est-ce ponr des affaires ou pour votre plaisir que vous êtes venu à Paris?

Du Trou. Pour l'un et pour l'autre.

Du Corn. Ah, ah.

Du Trou. Vous ne devinerez peut-être pas encore?

Du Croc. Cela me paraît bien difficile.

Du Trou. C'est que je me marie; vous voyez bien que tous les deux s'y trouvent.

Du Croc. Oui, vous avez raison; mais cela vous occasionnera bien de la dépense.

Du Trou. Oh, oui; mais aussi mon cher père m'a-t-il donné bien de l'argent.

Du Croc. Si vous n'en aviez pas assez, je vous en prêterais avec grand plaisir.

Du Trou. Monsieur, vous avez bien de la bonté: car vous ne me connaissez pas.

Du Corn. On voit que vous avez la mine d'un honnête homme, et qu'avec vous il n'y a rien à perdre.

Du Trou. C'est bien vrai; et je pense de même de vous, Messieurs; aussi je vous confie que j'ai cinquante bons louis d'or, dans cette poche-là.

Du Croc. Il faut prendre garde de les perdre.

Du Trou. Oh, ils sont bien enveloppés dans du papier.

Du Corn. Le papier quelquefois se déchire; cela n'est pas sûr.

Du Trou. Vous allez voir, vous allez voir.

Du Croc. J'en ai bien vu perdre comme cela, sans qu'il parût rien au papier. T'en souviens-tu, Du Cornet?

Du Corn. Oh, pour cela, oui.

Du Trou. Ma foi, écoutez donc ; je crois que vous avez raison, le papier est déchiré. (*Il tire ses louis, et les compte.*)

Du Croc. (*bas à Du Cornet.*) Prends tes dés ; je reviendrai quand j'entendrai du bruit.

Du Corn. Oui, oui.

Du Croc. Monsieur, je suis très-fâché d'être obligé de vous quitter. Je reviendrai dans l'instant.

Du Trou. Monsieur, il ne faut pas vous gêner ; et puis vous voyez bien que je compte mes louis, et que je les renveloppe.

Du Corn. Oui, oui ; je tiendrai compagnie à Monsieur.

Du Croc. Je ne serai pas long-temps. (*Il s'en va.*)

Du Pont. (*à Louis, qui s'approche de lui.*) Ne dis rien ; je vais faire semblant de dormir. (*Il ronfle.*)

SCÈNE VII.

M. DU TROUILLET, M. DU CORNET, M. DU PONT *faisant semblant de dormir*, LOUIS *à la porte.*

Du Trou. (*comptant ses louis.*) Il me faudra d'autre papier.

Du Corn. On va vous en donner. Garçon ?

Louis. Monsieur.

Du Corn. Donnez donc du papier à Monsieur.

Louis. En voilà, en voilà. Faut-il qu'il soit blanc ?

Du Trou. Non, non ; bleu, rouge, c'est égal.

LOUIS. Tenez, en voilà d'écrit.

DU TROU. C'est bon.

LOUIS. Il ne vous faût plus rien ?

DU TROU. Non, non. Il m'a fait oublier mon compte.

DU CORN. Il n'y a qu'a recommencer.

DU TROU. Vous avez raison. (*Il recompte.*)

DU CORN. Cela sera plus sûr. (*Il tire des dés de sa poche, et arrange une rafle de six.*)

DU TROU. Quarante-huit, quarante-neuf ; il m'en mqnaue un.

DU CORN. Voyez dans votre poche.

DU TROU. Ah, vous avez raison ; le voilà.

DU CORN. Cela fait-il bien cinquante ?

DU TROU. Oui.

DU CORN. Eh-bien, c'est bon ; vous avez perdu.

DU TROU. Comment perdu ! je vous dis que je l'ai retrouvé.

DU CORN. Oui ; mais c'est vos cinquante louis qui sont perdus.

DU TROU. (*riant.*) Eh non. Les voilà tous.

DU CORN. Oui ; mais je les ai gagnés.

DU TROU. Allons donc, vous badinez.

DU CORN. Non, je ne badine pas ; ils sont à moi.

DU TROU. Comment à vous ?

DU CORN. Oui ; vous voyez bien que j'ai rafle de six.

DU TROU. Qu'est-ce que cela me fait ?

DU CORN. Cela vous fait, que vous ne pouvez pas en faire davantage, vous auriez beau jouer jusqu'à demain.

Du Trou. Mais je ne veux pas jouer.

Du Corn. Parce que vous ne pouvez pas gagner; ainsi donnez-moi vos cinquante louis.

Du Trou. Non, Monsieur, ils ne sont pas à vous.

Du Corn. Je vous réponds que je les aurai.

Du Trou. Mais, Monsieur, je n'ai pas joué.

Du Corn. Comment, Monsieur, vous me donnez un démenti ?

Du Trou. Mais vous le savez bien.

Du Corn. (*se levant.*) Pour qui me prenez-vous? Allons, Monsieur, donnez-moi mon argent, et sortez.

SCÈNE VIII.

M. DU TROUILLET, M. DU CORNET, M. DU PONT, M. DU CROC, LOUIS.

Du Croc. Comment donc, qu'est-ce que c'est que cela? Te voilà bien en colère.

Du Corn. Et j'ai raison; Monsieur m'insulte. Il me donne un démenti.

Du Trou. Mais, Monsieur . . .

Du Corn. Allons, Monsieur, vous me paierez mes cinquante louis, et vous vous battrez.

Du Trou. Moi, Monsieur ?

Du Corn. Oui, vous m'avez insulté, et vous me ferez raison.

Du Trou. En vérité, Monsieur, je vous assure . . .

Du Croc. Ne vous fâchez pas tous les deux, et dites-moi ce qui est arrivé.

Du Trou. Monsieur, je vais vous le dire.

Du Corn. Laissez-moi parler, Monsieur ; c'est à moi à me plaindre.

Du Croc. Voyons.

Du Corn. Nous jouons cinquante louis ; j'amène rafle de six, que voilà, et Monsieur ne veut pas me payer.

Du Croc. Vous avez tort, Monsieur Du Trouillet.

Du Trou. Comment tort ?

Du Croc. Assurément.

Du Corn. Il fait plus ; il m'insulte. Allons, Monsieur, puisque vous dites que vous n'avez pas joué, l'épée à la main.

Du Trou. L'épée à la main ?

Du Corn. Oui, Monsieur.

Du Croc. Allons, c'est juste.

Du Trou. Mais, Monsieur, cette épée-là n'est pas à moi.

Du Corn. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Du Trou. Que je l'ai empruntée pour faire le voyage ; je n'en porte jamais à Poissy ; c'est vrai comme je suis ici.

Du Corn. (*se promenant.*) Cela ne fait rien.

Du Croc. C'est pourtant une raison, Du Cornet.

Du Trou. (*à M. Du Croc.*) Ah ! je vous en prie, parlez pour moi.

Du Corn. Je veux qu'il se batte.

Du Croc. (*à M. Du Trouillet.*) Il vous tuera.

Du Trou. Voilà ce que je crains. Ah ! mon Dieu, comment faire ?

Du Croc. Commencez par lui donner vos ciquante louis.

Du Trou. Il le faut bien. J'aime mieux cela que d'être tué.

Du Croc. Nous verrons après. Du Cornet, Monsieur du Trouillet est bien fâché de t'avoir offensé; il convient qu'il a perdu.

Du Corn. Eh-bien, qu'il me paye.

Du Trou. Monsieur, si vous vouliez bien vous souvenir que je n'ai pas . . .

Du Corn. Vous avez perdu ; je veux de l'argent.

Du Trou. (*tremblant.*) Allons, Monsieur, le voilà.

Du Corn. N'avez-vous rien ôté? (*Il prend l'argent.*)

Du Trou. Non, Monsieur; voilà comme je l'ai compté devant vous.

Du Corn. Voyons; dix, vingt, trente, quarante et cinquante ; c'est bon.

Du Trou. Vous voudrez bien que je ne me batte pas?

Du Corn. (*se promenant.*) Nous verrons.

Du Trou. Il ne promet rien, Monsieur.

Du Croc. Il faut le laisser calmer; je tâcherai de vous raccommoder.

Du Trou. Ah! je vous en prie.

Du Croc. Comptez sur moi.

Du Trou. J'y compte aussi; je suis bienheureux de vous avoir trouvé.

Du Croc. Je suis bien-aise de vous être utile.

Du Trou. On m'avait bien dit qu'à Paris tout était rempli de fripons.

Du Croc. Prenez garde à ce que vous dites; si Du Cornet vous entendait . . .

Du Trou. Ce n'est pas de lui que je parle.

Du Croc. Et avez-vous encore d'autre argent ?

Du Trou. Non, vraiment ; mais comme je vais épouser Mademoiselle de la Tasse, sa mère m'en donnera.

Du Croc. Ah ! sûrement.

Du Trou. Et puis j'ai une bague.

Du Croc. Vous la jouerez encore.

Du Trou. Oh, que non ; et puis, en vérité, je n'ai pas joué.

Du Corn. Qu'est-ce qu'il dit ?

Du Croc. Rien, rien. Est-elle jolie, votre bague ?

Du Trou. Mais oui ; la voilà ; ma chère mère m'a dit qu'elle valait vingt-cinq louis.

Du Croc. Voyons. (*Il prend la bague.*) Oui, vous en aurez cela ou rien ; mais cachez-la, car Du Cornet aime le jeu, et il vous ferait peut-être encore jouer, s'il la voyait.

Du Trou. J'ai envie de la mettre dans ma bouche.

Du Croc. C'est fort bien imaginé.

Du Trou. Tenez, comme cela ; la voit-on ?

Du Croc. Non, pas beaucoup.

Du Trou. Et puis je dirai que j'ai une fluxion.

Du Croc. Vous avez bien de l'esprit au moins. Ah ça, il faut que je vous raccommode avec Du Cornet.

Du Trou. Ah ! je vous en serai très-obligé ; car sans cela, je n'oserais jamais sortir d'ici.

Du Croc. Bon, c'est le meilleur homme du monde ; quand il est en colère, cela ne dure qu'un moment ; mais il est terrible.

Du Trou. Je suis aussi comme cela, moi.

Du Croc. Je le crois bien ; chacun a son défaut. Vous allez voir. Du Cornet, es-tu encore fâché contre Monsieur Du Trouillet ?

Du Corn. Moi, point du tout ; c'est fini, je n'y pense plus.

Du Croc. Allons, touchez-vous dans la main tous les deux.

Du Corn. Je le veux bien. (*Il tend la main à M. du Trouillet.*)

Du Trou. Monsieur, vous me faites bien de l'honneur.

Du Corn. Restes-tu ici, Du Croc ?

Du Croc. Non, vraiment. A propos . . .

Du Corn. Où vas-tu donc ?

Du Croc. Chez mon joaillier ; il y a une pierre à ma bague, qui va tomber.

Du Corn. Quelle idée ! viens à la Comédie Française.

Du Croc. Ce n'est pas le quartier.

Du Corn. Mais puisque cette pierre à tenu jusqu'à présent, elle tiendra bien encore ; tu iras demain.

Du Croc. Non, je ne veux pas la perdre.

Du Corn. Voyons donc ?

Du Croc. (*regardant à son doigt.*) Ah, ah, je n'ai pas ma bague ; je l'ai pourtant prise avant de partir ; je l'avais tout-à-l'heure.

Du Corn. Il faut chercher.

Du Croc. Je n'ai pas remué de ma place ; c'est singulier !

Du Corn. Mais, Monsieur du Trouillet ne l'a-t-il pas vu ?

Du Trou. Non, Monsieur.

Du Corn. Je ne crois pas cela ; un homme qui est capable de ne pas vouloir payer ce qu'il a perdu, est capable de voler une bague.

Du Trou. (*pleurant.*) Pour cela, je suis bien malheureux d'être venu ici !

Du Corn. Qu'est-ce que vous dites ? Allons, vous êtes un fripon ; rendez-la tout-à-l'heure.

Du Trou. Mais, Monsieur, je vous jure que je ne l'ai pas.

Du Corn. Du Croc ?

Du Croc. Mais je ne saurais croire qu'il l'ait.

Du Corn. Je te dis que si. Allons, finissez, que je ne vous le dise pas deux fois.

SCÈNE IX.

Mme DE LA TASSE, Mlle CÉCILE, M. DU TROUILLET, M. DU CROC, M. DU CORNET, M. DU PONT, LOUIS.

La Tasse. Comment donc, Messieurs ! qu'est-ce que c'est que ce bruit-là ?

Du Corn. Madame, vous arrivez à propos pour faire rendre à Du Croc une bague que cet homme-là lui a volé.

La Tasse. Quoi, Monsieur ! chez moi ?

Du Trou. Madame, vous ne me connaissez pas ;

je viens pour être votre gendre ; je m'appelle Du Trouillet.

Du Corn. Je vous dis, Madame, que c'est un voleur.

La Tasse. Comment ?

Du Corn. Oui, Madame, il ne voulait pas me payer cinquante louis que je lui ai gagné.

La Tasse. Quand cela ?

Du Corn. Ici, tout-à-l'heure.

La Tasse. Quoi, Monsieur ! vous êtes joueur, et vous jouez si gros jeu encore ?

Du Trou. Non. Madame, ne croyez pas . . .

Du Corn. Comment, vous osez soutenir . . .

La Tasse. Un moment, Messieurs ; il peut être joueur ; mais je ne crois pas qu'il soit un voleur. Comment est faite votre bague, Monsieur Du Croc ?

Du Croc. C'est une pierre jaune, entourée.

La Tasse. Eh-bien, Monsieur Du Trouillet n'a qu'à se fouiller.

Du Trou. (*désespéré.*) Ah ! il est bien traître celui-là !

La Tasse. Comment, vous ne le voulez pas ?

Du Trou. Pardonnez-moi, Madame.

Du Croc. Cela n'est pas nécessaire ; je la lui ai vu mettre dans sa bouche ; il n'a qu'à l'ouvrir.

Du Trou. Mais . . .

La Tasse. Allons, Monsieur, ouvrez la bouche.

Du Trou. Eh-bien, oui, Madame, j'ai une bague ; mais c'est la mienne ; la voilà. (*Il tire la bague de sa bouche.*) Monsieur le sait bien.

La Tasse. C'est celle de Monsieur Du Croc. (*Elle

la donne à M. Du Croc.) Monsieur, je vous prie de ne le pas faire arrêter; son père est un très-honnête homme, qui ne mérite pas d'avoir pour fils un coquin.

Du Croc. Madame, c'est à votre considération que je ne lui ferai rien.

Du Trou. Mais, Madame, pouvez-vous croire que votre gendre . . .

La Tasse. Mon gendre! un voleur, mon gendre! non, misérable, tu ne le seras jamais.

Du Trou. Si vous vouliez m'entendre . . .

Du Croc. Madame, puisque Monsieur n'épouse pas Mademoiselle Cécile, vous savez les propositions que je vous ai faites.

La Tasse. Oui, Monsieur, je les accepte de tout mon cœur.

Du Pont. (*se levant.*) Ah! Madame, arrêtez.

La Tasse. Quoi donc?

Du Croc. Que voulez-vous dire, Monsieur?

Du Pont. Que je vais tout découvrir; oui, Messieurs, vous êtes deux fripons.

Du Croc. Monsieur!

Du Pont. Je ne crains pas de le dire, et Louis est témoin; vous avez cru qu'il ne vous entendait pas, et que je dormais; vous avez forcé Monsieur Du Trouillet de vous donner cinquante louis, qu'il n'avait pas joué; et la bague que vous venez de lui prendre est la sienne, qu'il avait dit à Monsieur Du Croc, qu'il cachait dans sa bouche, de peur que Monsieur Du Cornet ne la lui fît perdre en jouant.

Du Croc. Cela n'est pas vrai.

Du Pont. Vous avez eu affaire à un nigaud, et vous l'attendiez pour cela.

Du Trou. Monsieur, je vous suis bien obligé de prendre mon parti.

Du Corn. Monsieur, savez-vous que vous risquez beaucoup ?

Du Pont. Messieurs, je vous connais, et vous risquez plus que moi ; car si vous ne rendez pas les cinquante louis et la bague, nous allons envoyer chercher un commissaire.

Du Croc. Monsieur, Monsieur, il ne faut pas faire tant de bruit ; tout ceci n'était qu'un jeu ; nous n'avions pas envie de rien garder, et vous allez le voir.

Du Pont. A la bonne heure.

Du Trou. Quoi, on me rendra tout ?

Du Croc. Sans doute. Voilà votre bague.

Du Corn. Et voilà vos cinquante louis.

Du Trou. Ah ! Messieurs, que je vous ai d'obligation !

Du Croc. Madame, nous ne reviendrons plus ici puis-qu'on n'y entend pas mieux la plaisanterie qu cela.

La Tasse. Tant mieux, Messieurs, tant mieux.

SCÈNE X.

Mme DE LA TASSE, Mlle CÉCILE, M. DU TROUILLET, M. DE PONT, LOUIS.

Louis. (*regardant à la porte.*) Ah ! pardi, ils s'en vont grand train ; ils ne demandent pas leur reste.

Du Trou. Monsieur, je vous remercie bien. Vous voyez, Madame, que je ne suis ni un joueur, ni un fripon.

La Tasse. Non ; mais vous êtes un grand nigaud.

Du Trou. J'aurais été bien fâché de ne pas épouser Mademoiselle votre fille ; car je la trouve bien jolie, et je l'aimerai bien.

La Tasse. Oui ; mais elle n'est pas pour vous ; je ne veux pas que ma fille soit la femme d'un sot ; vous pouvez vous en retourner à Poissy, dire cela à Monsieur votre père, et lui faire bien mes compliments.

Du Trou. Pardi, j'ai fait là un beau voyage !

La Tasse. Vous le méritez.

Du Trou. Oui ; mais comment ferai-je pour m'en aller ? La charrette aux veaux sera peut-être partie à présent. Adieu donc, Madame ; adieu, Mademoiselle ; adieu, Monsieur.

La Tasse. Adieu, adieu.

SCÈNE XI.

Mme DE LA TASSE, Mlle CÉCILE, M. DU PONT, LOUIS.

La Tasse. Pour cela, Monsieur, je vous remercie bien. Vous m'avez empêché de donner ma fille à un fripon et à un sot ; je n'oublierai jamais cela.

Du Pont. Madame, si vous vouliez . . .

La Tasse. Quoi ?

Du Pont. Vous feriez mon bonheur en me l'accordant ; nous nous aimons depuis long-temps.

La Tasse. Il fallait donc le dire plutôt, et tout cela ne serait peut-être pas arrivé. Voilà donc pourquoi vous étiez si triste, Cécile ?

Cécile. Oui, ma chère mère.

La Tasse. Ah ça, je ne demande pas mieux ; mais il faut savoir qui vous êtes, Monsieur.

Du Pont. Madame, je m'appelle Du Pont, et je suis le neveu de Monsieur de la Forêt, que vous connaissiez.

La Tasse. Comment, que je connaissais ? il était mon compère. Je vous connais aussi ; je vous ai vu tout petit, et vous étiez bien gentil. Allons, allons, mes enfans, entrons là-dedans, et nous arrangerons tout cela ; je serai fort aise que vous soyez mon gendre.

Du Pont. Eh-bien, Mademoiselle ?

Cécile. Ah ! Monsieur Du Pont, que je suis contente !

Du Pont. Je me flatte que vous le serez toujours ; du moins je ferai tout ce que je pourrai pour cela.

LA SONNETTE.

PERSONNAGES.

M. VICTORIN, Commissaire des Guerres. *En petit uniforme, sans chapeau ni épée.*

Mme VICTORIN. *En robe de taffetas, petit manteau de gaze blanche à fleurs.*

LE CHEVALIER DU PARC.

M. DE SAINT-VIGNARD.

M. DE LA VIROUX.

La Scène est dans une ville de garnison, à la porte de M. Victorin, la nuit.

LA SONNETTE.

PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE.

SCÈNE I.

Mme VICTORIN, M. VICTORIN.

M. Vict. Quelle fantaisie de vouloir vous promener à l'heure qu'il est! il ne fait point chaud du tout; en vérité les femmes sont bien extraordinaires!

Mme Vict. Et les maris ne sont guères complaisants. Cependant vous dites que vous m'aimez.

M. Vict. Sûrement, je vous aime.

Mme Vict. Vous allez peut-être croire que je ne vous aime pas, moi.

M. Vict. Je ne dis pas cela.

Mme Vict. Pourquoi donc me trouver ridicule?

M. Vict. Eh-bien, je vous demande pardon.

Mme Vict. Vous ne m'auriez pas dit cela avant d'être mon mari; convenez qu'il y a deux ans . . .

M. Vict. Je vous dis que j'ai tort.

Mme Vict. Hélas! pourquoi ne peut-on pas rester amants après le mariage?

M. Vict. Croyez-vous que je ne le suis plus ?

Mme Vict. Mais pourquoi ce ton brusque, indifférent et froid, que vous avez toujours ? Est-ce qu'il y a une espèce de honte à traiter aussi-bien sa femme que celle d'un autre ?

M. Vict. Vous traité-je moins bien pour cela ?

Mme Vict. Je ne vous reproche que le ton ; pourquoi faut-il avoir toujours l'air excédé de ce que l'on aime ? prendre un ton ironique, qui en vérité, ne saurait plaire ?

M. Vict. Le préjugé peut en être cause ; et les exemples des nouveaux mariés, qui dans les premiers momens sont bien ennuyeux, font craindre sans doute de leur ressembler.

Mme Vict. Toutes ces raisons sont peu satisfaisantes. Quant à la promenade que vous croyez que je veux vous faire faire, vous vous trompez.

M. Vict. Pourquoi donc sortir ?

Mme Vict. Nous n'irons pas plus loin.

M. Vict. Vous conviendrez que vous avez des idées bien extraordinaires, et qu'il n'est pas étonnant que . . .

Mme Vict. Point du tout.

M. Vict. Point du tout est fort bon. Et le chien de basse-cour, que vous avez emprunté à votre frère, par exemple, pour une nuit, qu'en voulez-vous faire ?

Mme Vict. C'est ce que je veux vous expliquer.

M. Vict. Et il faut que ce soit ici ?

Mme Vict. Oui.

M. Vict. A la bonne heure ; puisque vous le voulez, il faut bien que cela soit.

Mme Vict. Écoutez-moi.

M. Vict. Voyons.

Mme Vict. Vous connaissez le ton avantageux du Chevalier Du Parc ? c'est un de ces enfans gâtés de Paris . . .

M. Vict. A peuprès, qui ne servent que pour pouvoir porter une plume à leur chapeau.

Mme Vict. Vous savez que plusieurs officiers du même régiment m'ont rendu des soins assez publiquement et inutilement ; ils en sont convaincus ; ils l'ont même dit au Chevalier Du Parc. Le Chevalier Du Parc venait d'arriver ; il ne les entretenait que des femmes de Paris, des rigueurs qu'elles avaient essuyées de sa part, parce qu'il ne pouvait pas y suffire, lorsqu'il m'apperçut à l'assemblée. Il se récria, fit l'étonné de trouver en Province quelqu'une d'aussi-bien ; il le dit à tout le monde, et se fit détester des autres femmes.

M. Vict. C'est débuter à merveilles.

Mme Vict. On lui dit que je vengerais les femmes de Paris de ses rigueurs.

M. Vict. Vous ?

Mme Vict. Oui. Il répondit que sûrement je ne lui résisterais pas, et il eut l'impertinence de le parier le même soir avec ses camarades, en soupant à l'auberge ; cela me revint.

M. Vict. Il commence à faire froid, vous me conterez tout cela dans la maison tout aussi-bien.

Mme Vict. Un moment ; vous allez savoir pourquoi je vous ai amené ici. Le Chevalier Du Parc entreprit de gagner son pari ; je le reçus très-bien ; il

me donna de mauvais vers, de plattes chansons ; je trouvai tout cela charmant ; on me rendait compte des progrès qu'il disait avoir fait. Il eut la hardiesse de me demander un rendez-vous la nuit ; je lui répondis que j'y songerais, et hier je lui ai envoyé la clef de la porte, en lui mandant qu'il pourrait venir ce soir, de bonne-heure même ; parceque vous iriez à la campagne.

M. Vict. Etes-vous folle donc ?

Mme Vict. Non, non. Il est vrai qu'il y aura peut-être de quoi rire.

M. Vict. C'est donc pour cela que vous m'avez tant pressé aujourd'hui d'aller à Morinval ? Vous croyiez que j'y coucherais.

Mme Vict. Justement ; c'est à cause de cela que je vous ai prié de revenir. Voyez comme cela est conséquent ; et puis je vous aurais dit tout ce que je viens de vous dire, et ce que vous allez savoir.

M. Vict. Mais pourquoi lui donner la clef de la porte ? Je parie qu'il l'a montrée déjà à tous les officiers de son régiment.

Mme Vict. Tant mieux ; c'est ce que je veux.

M. Vict. Je ne sais pas à quoi vous en voulez venir ; mais en garnison, il faut toujours qu'une femme évite les histoires où elle peut avoir part.

Mme Vict. Je vous réponds que celle-ci ne me fera point de tort. Je lui ai recommandé sur-tout de ne point faire de bruit en entrant, de peur de réveiller les domestiques, que j'enverrai coucher de bonne-heure.

M. Vict. Voyons comment vous sortirez de là.

Mme Vict. Il faut que vous m'aidiez.

M. Vict. Moi?

Mme Vict. Oui, je n'ai voulu me confier qu'à vous.

M. Vict. Que faut-il que je fasse?

Mme Vict. Que vous attachiez la corde de la sonnette qui est auprès de la porte, de manière qu'on ne puisse pas l'ouvrir sans qu'elle sonne.

M. Vict. Cela est bien aisé.

Mme Vict. Elle fera du bruit qui éveillera le chien. Il sera lâché, et viendra auprès de la porte; je ne crois pas pour lors que le Chevalier Du Parc ose entrer. Il passera peut-être la nuit comme cela, et tout le monde se moquera de lui.

M. Vict. Vous êtes bien folle! Allons, je m'en vais attacher la sonnette. Il était bien nécessaire d'être dans la rue pour me conter tout cela. Je n'ai jamais vu de nuit d'été aussi froide. Allons, allons, passez. (*Ils rentrent trous les deux.*)

SCÈNE II.

M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LA VIROUX, *avec des fusils*

St. Vign. (*appelant bas.*) La Viroux!

La Vir. Me voilà.

St. Vign. Il vient d'entrer quelqu'un chez Madame Victorin; si c'était le Chevalier?

La Vir. Comment veux-tu que ce soit lui, puisque nous l'avons laissé à table?

St. Vign. Il pourrait avoir couru.

La Vir. Et par où? nous l'aurions rencontré; il n'aurait pas pris le plus long, apparemment.

St. Vign. N'aurait-il pas pu passer à droite, au lieu de passer à gauche?

La Vir. Bon, bon; plaçons-nous, j'entends quelqu'un.

St Vign. Restes-tu là?

La Vir. Oui.

St. Vign. Je m'en vais de l'autre côté.

La Vir. Ne parle donc pas.

St. Vign. Non, non.

La Vir. (*revenant.*) Je me suis trompé; il ne vient personne.

St. Vign. Tu crois donc que Madame Victorin veut se moquer de Du Parc?

La Vir. J'en suis persuadé.

St. Vign. Et moi aussi; mais ce que nous faisons ici en ce cas-là ne servira à rien pour notre pari!

La Vir. Pour le pari, non; mais nous nous amuserons toujours à l'impatienter.

St. Vign. Je ne saurais croire que ce soit réellement la clef de la porte, qu'il nous a montrée.

La Vir. Nous verrons. Allons, je crois que le voilà. Je l'entends chanter.

St. Vign. (*allant se replacer.*) Cela est bon.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER DU PARC, M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LA VIROUX.

La Vir. Qui va là ?

Le Chev. Officier.

La Vir. On ne passe pas.

Le Chev. Pourquoi cela ?

La Vir. C'est la consigne.

Le Chev. Que diable est-ce que cela veut dire ! N'est-ce pas ici la rue de la Place au Charbon ?

La Vir. Oui, mon officier.

Le Chev. Il ne doit pas y avoir de sentinelle.

La Vir. Pardonnez-moi, toujours.

Le Chev. Ah, je m'en vais par l'autre côté. (*Il s'en va et reparaît.*)

La Vir. Songe à toi.

St. Vign. Ne t'embarrasse pas.

Le Chev. Je passerai sûrement par ici.

St. Vign. Qui va là ?

Le Chev. Officier.

St. Vign. Où est votre feu ?

Le Chev. Je n'ai point de feu.

St. Vign. On ne passe pas.

Le Chev. C'est un tour qu'on me joue. Sentinelle ?

St. Vign. Mon officier.

Le Chev. De quelle compagnie êtes-vous ?

St. Vign. De la compagnie de La Viroux.

Le Chev. Je veux voir un peu.

St. Vign. Ne m'approchez pas.

Le Chev. Bon! c'est Saint-Vignard! Je savais bien qu'il n'y avait pas de sentinelle ici. Qui est l'autre là-bas?

St. Vign. C'est La Viroux.

Le Chev. Vous vouliez donc me faire perdre le pari, tous les deux.

St. Vign. Tu le perdras bien sans cela.

Le Chev. La Viroux?

La Vir. Eh-bien?

Le Chev. Allons: allez-vous-en tous les deux.

La Vir. Non, nous voulons voir si tu entreras dans la maison de Madame Victorin.

Le Chev. Je te dis que j'ai la clef.

St. Vign. Mais l'on a peut-être changé la serrure.

Le Chev. Ne faites pas de bruit, et venez tous deux auprès de la porte; car on m'a recommandé d'entrer bien doucement, de peur d'éveiller les domestiques.

La Vir. Ne crains rien.

Le Chev. (*mettant la clef dans la serrure.*) Tiens, vois si la porte ne s'ouvrira pas. (*Elle s'ouvre; mais lorsqu'il la pousse, la sonnette sonne, et un gros chien vient en-dedans contre la porte et aboie. Ils s'éloignent bien vîte tous les trois, MM. De Saint-Vignard et De La Viroux en riant.*) Mais voulez-vous bien ne pas faire tant de bruit.

St. Vign., La Vir. (*riant.*) Ah, ah, ah, ah, ah.

Le Chev. Paix donc.

La Vir. Il n'y a jamais eu de sonnette à la porte de Madame Victorin.

St. Vign. Ni de chien dans sa maison, à ce qu'il me semble.

La Vir. De chien ? mais cela me rappelle qu'hier elle demanda à son frère de lui prêter celui-là.

St. Vign. C'était pour recevoir Du Parc.

Le Chev. J'espère, qu'ayant entendu ce bruit-là, elle aura fait attacher le chien, et qu'elle aura ôté la sonnette, pour l'empêcher d'aboyer.

La Vir. Ma foi, je le crois aussi ; elle est peut-être à présent dans la crainte que tu ne reviennes pas.

St. Vign. Je la plains bien sincèrement ; il n'y a pas deux hommes comme Du Parc dans le monde ; et quand une femme a eu le bonheur de lui plaire, elle ne doit plus être malheureuse.

Le Chev. Messieurs, vous plaisantez.

St. Vign. Non, vraiment.

Le Chev. Vous voudriez bien être à ma place.

La Vir. Ah, pas encore.

Le Chev. Il me semble que je n'entends rien.

St. Vign. Non ; allons.

Le Chev. Que diable, restez-là.

St. Vign. Ah, comme tu voudras.

La Vir. Oui ; mais il ne faut pas qu'il fasse semblant d'entrer, et qu'il s'en aille.

St. Vign. Oui, oui ; approchons-nous.

Le Chev. Ne faites donc pas de bruit.

La Vir. Non, non. (*Ils approchent tous les trois. Le Chevalier Du Parc ouvre, le bruit de la sonnette recommence, et le chien aboie encore plus fort. MM. De Saint-Vignard et De La Viroux rient encore en s'éloignant de la porte.*)

Le Chev. En vérité, je ne sais pas ce qu'il y a de si plaisant à cela.

St. Vign. Comment, d'avoir la clef, et de ne pas entrer !

La Vir. C'est une bien bonne clef que celle-là !

St. Vign. Il n'a pas d'attention non plus ; on lui recommande de ne pas faire de bruit, et il fait un tintamarre de tous les diables.

La Vir. Ah, oui ; cela n'est pas honnête.

St. Vign. Sans doute ; quand on a le bonheur d'être aimé d'une femme, il faut la ménager.

La Vir. Cependant c'est sa faute à elle ; que n'empêche-t-elle la sonnette ?

St. Vign. Cela est vrai ; à sa place, j'entrerais toujours.

La Vir. Oui, mais il y a le chien.

St. Vign. Est-ce que tu craindrais le chien ?

Le Chev. Le chien ? mais . . .

La Vir. Je le connais, moi ; il est bien fort.

Le Chev. Mais, Messieurs si vous étiez à ma place, qu'est-ce que vous feriez ?

St. Vign. Moi, j'entrerais sûrement.

La Vir. Et moi aussi ; je n'en voudrais pas avoir le démenti.

St. Vign. Oui ; mais nous perdrons le pari, en le conseillant comme cela.

La Vir. Il faudra bien, tôt ou tard, qu'il y renonce.

St. Vign. Non pas, si le chien s'endort.

Le Chev. Messieurs, vous êtes de mauvais plaisants. Allons, laissez-moi, par grace.

La Vir. Cela ne se peut pas, tu le sais bien. (*Le*

Chevalier Du Parc va encore pour entrer ; même bruit de la sonnette et du chien.)

Le Chev. Le diable emporte et la sonnette et le chien !

St. Vign. Ce que je trouve d'étonnant, c'est que personne ne remue dans la maison.

La Vir. Ne parle donc pas si haut, j'entends quelqu'un.

St. Vign. On ouvre une fenêtre, je crois.

La Vir. Oui ; paix, paix.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER DU PARC, M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LA VIROUX, M. VICTORIN.

M. Vict. (*à la fenêtre.*) Monsieur le Chevalier Du Parc ?

Le Chev. Réponds pour moi, Saint-Vignard.

St. Vign. Ah, ah, vous n'êtes pas encore couché, Monsieur le Commissaire ?

M. Vict. C'est vous, Monsieur De Saint-Vignard ?

St. Vign. Oui, vraiment, je passe par ici.

M. Vict. Oui ; mais vous avez avec vous Monsieur le Chevalier Du Parc ; n'est-ce pas ?

St. Vign. Pourquoi me demandez-vous cela ?

M. Vict. Je ne vous le demande pas, car j'en suis sûr. Madame Victorin vient de me dire qu'il avait parié qu'il enterait chez elle la nuit.

La Vir. (*au Chevalier Du Parc.*) On se moque de toi.

St. Vign. Paix donc.

M. Vict. Elle le prie de renoncer à ce projet; parce qu'elle a grande envie de dormir.

Le Chev. (*bas.*) Dis qu'elle m'a donné la clef; pour la confondre vis-à-vis de son mari.

St. Vign. Mais . . .

La Vir. Dis, dis; nous saurons plus complètement comme elle le joue.

St. Vign. On dit qu'il n'a pas tort; puisque Madame Victorin lui avait donné une clef pour entrer.

M. Vict. Cela est vrai, elle lui a donné une clef; mais elle le prie d'être persuadé qu'avec cette clef on reste à la porte.

La Vir. Fort bien.

M. Vict. Qu'en Province, celui qui fait le plus de bruit, ne réussit pas toujours auprès des femmes; et qu'on ne fait souvent qu'éveiller les voisins, sans alarmer personne.

St. Vign. Cela arrive quelquefois, Monsieur le Commissaire.

M. Vict. Vous chargez-vous de dire tout cela à Monsieur le Chevalier Du Parc?

St. Vign. Ne vous inquiétez pas; il le sait déjà.

M. Vict. Ah, je vous entends. En ce cas-là, je vous souhaite à tous le bon soir.

St. Vign. Et la clef, ne la voulez-vous pas?

M. Vict. Non, non; laissez-la dans la serrure, cela est égal. (*Il se retire.*)

SCÈNE V.

M. DE SAINT-VIGNARD, LE CHEVALIER DU PARC. M. DE LA VIROUX.

LE CHEV. (*jettant la clef avec dépit.*) Tiens, la voilà, ta chienne de clef.

LA VIR. Ah ! tu devais la garder pour une autre fois.

LE CHEV. Allons, allons nous coucher.

ST. VIGN. Tu conviendras bien, avant, que tu as perdu le pari.

LA VIR. Et que tu as été berné en plein.

ST. VIGN. Dis que les femmes de ce pays-ci ne se connaissent pas en vrai mérite.

LA VIR. (*suivant le Chevalier Du Parc.*) Où vas-tu donc ? Tu es bien pressé.

ST. VIGN. Attends, attends-nous. (*Ils s'en vont.*)

LE SOT AMI.

14

PERSONNAGES.

M. DE COURVILLERS. *Habit vert galonné, veste brodée en or, perruque ronde sans chapeau.*

MME DE COURVILLERS.

MLLE DE COURVILLERS.

M. DE SAINT-CLET. *Joli habit de campagne, sans épée.*

M. DE LA SAUSSAYE, provincial. *Habit brun passé, à brandebourgs d'argent, vieille veste d'or, perruque à la Brigadière, bas roulés, gris, avec des jarretières noires, épée.*

La Scène est en Province, dans le Château de Courville, dans un salon.

LE SOT AMI.

MIEUX VAUT UN ENNEMI, QU'UN SOT AMI.

SCÈNE I.

M. DE COURVILLERS, Mme DE COURVILLERS.

De Courv. Asseyons-nous ici. Vous croyez peut-être que je ne viens dans cette terre que pour y passer quelques jours ?

Mme De Courv. Je ne sais pas quel est votre dessein.

De Courv. Eh-bien, je vais vous en instruire. Je vous ai caché le danger où j'ai été, pendant quelque temps, de perdre toute ma fortune.

Mme De Courv. Comment ? . . .

De Courv. Oui ; mais heureusement, j'ai recouvré tous mes fonds, ils sont en sûreté, et nous aurons un revenu considérable.

Mme De Courv. Que d'inquiétudes vous m'avez épargnées !

De Courv. Je ne me mêlerai plus d'affaires, ainsi je peux me tenir éloigné de Paris autant que je le voudrai. Il faut que vous me disiez si cela vous conviendra.

Mme De Courv. Autrefois, j'aurais pu être effrayée de cette proposition ; parceque je ne voyais que Paris dans le monde.

De Courv. J'ai pensé long-temps comme vous ; mais échappé à la tempête, je regarde ceci comme un port assuré, où les inquiétudes seront entièrement bannies.

Mme De Courv. Où nous pourrons penser librement, être ensemble, nous connaître, nous être nécessaires et nous mieux aimer.

De Courv. Il est vrai, qu'il est souvent en nous une source de bonheur, que le tourbillon du monde nous empêche d'appercevoir. Que je suis charmé de vous découvrir une façon de penser si solide !

Mme De Courv. Vous avez peut-être cru jusqu'à présent que je n'avais jamais réfléchi ?

De Courv. Si je vous disais que oui, cela vous fâcherait-il ?

Mme De Courv. Non, parce que c'est pour vous une découverte qui vous fera peut-être trouver ce jour-ci plus agréable.

De Courv. Il est inconcevable qu'à Paris on ne connaisse pas les gens avec qui on vit le plus, et sa femme encore moins que les autres !

Mme De Courv. Vous croyez plaisanter ; mais cela arrive très-souvent.

De Courv. Combien j'ai été trompé en ayant recours à des gens puissants, à des gens riches, qui m'avaient montré de l'amitié, qui me devaient de la reconnaissance, et pour qui j'aurais fait tout au monde !

Mme De Courv. Vous croyiez apparemment que les hommes seraient faits pour vous, autrement qu'ils ne sont pour les autres.

De Courv. Des gens obscurs m'ont mieux servi; je leur dois toute mon existence.

Mme De Courv. L'arbre le plus élevé, qui ombrage le plus ce qui l'environne, de quel secours est-il à l'homme, quand une petite plante, qu'on foule aux pieds, peut seule quelquefois lui sauver la vie ?

De Courv. Nous n'éprouverons ici, ni l'orgueil, ni l'importance, ni les dédains de ces gens si contraires au bonheur de ceux qui les connaissent, et nous y jouirons de la douceur qu'on trouve avec les ames sensibles.

Mme De Courv. Je me rappelle à présent cette pitié insultante de ces femmes de qualité ; votre malheur que j'ignorais, rendait leurs visites froides, rares et courtes; je n'en connaissais pas le principe. Elles imaginaient, sans doute, que dénuée de richesses, ma maison ne serait plus digne d'elles, et qu'elles n'y pourraient plus venir souper avec leur société. Si c'est là ce que vous et moi, nous perdons, en cessant de vivre à Paris, jugez quels doivent être nos regrets.

De Courv. Profitons du coup de lumière que l'apparence du malheur a porté dans notre ame. Nous sommes assez heureux pour avoir une fille digne de tous nos soins ; établissons-la de manière à ne nous en séparer jamais ; elle n'a pas besoin de fortune, la sienne sera assez considérable.

Mme De Courv. Choisissons un homme sensé, qui ait l'ame noble et délicate, qui ne s'occupera que du

bonheur de sa femme, et qui croira nous devoir sans cesse le bien dont il jouira.

De Courv. Ce choix ne me paraît pas difficile à faire.

Mme De Courv. Il est peut-être déja fait ?

De Courv. Il est vrai ; mais il faut qu'il vous convienne.

Mme De Courv. Vous m'avez prévenu, et je vous aurais dit la même chose.

De Courv. Quoi, vous avez des projets sur quelqu'un.

Mme De Courv. Oui ; je voudrais que nous eussions le même homme en vue.

De Courv. C'est Saint-Clet, que je veux vous proposer.

Mme De Courv. J'en suis enchantée ! Tout ce qu'on m'en a dit est précisément ce que nous desirons de trouver.

De Courv. Un homme de mes amis m'en a fait le plus grand éloge ; il ne regrettait en lui que ce qu'il n'était pas assez riche pour sa fille.

Mme De Courv. Et c'est cette médiocrité de fortune que nous désirons. On m'en avait parlé comme à vous à Paris, et j'avais eu les mêmes regrets que votre ami.

De Courv. Nous le verrons ; il est ici près, chez sa tante.

Mme De Courv. Ainsi, je ne vois rien qui puisse contrarier notre projet.

De Courv. Non.

Mme De Courv. Il faut que je sonde cependant ma

fille, car elle me paraît triste depuis qu'elle est sortie du couvent ; je crains que les religieuses ne lui aient donné des idées, qui dérangeraient fort les nôtres.

DE COURV. Quand il serait vrai, cela ne durerait pas.

Mme DE COURV. Je veux toujours lui parler.

DE COURV. Comme vous le voudrez ; mais venez ensuite me trouver dans mon cabinet ; je vous ferai voir mon plan de vie, pour notre séjour ici.

Mme DE COURV. Je suis sûre qu'il sera fort bien.

DE COURV. Vous le corrigerez, et nous y travaillerons de concert.

Mme DE COURV. A propos, Monsieur de la Saussaye a envoyé savoir de nos nouvelles.

DE COURV. Tant mieux ; c'est un galant homme, que vous trouverez un peu Provincial.

Mme DE COURV. Pourquoi cela ? vous oubliez . . .

DE COURV. Ah, j'ai tort.

Mme DE COURV. D'ailleurs, je l'ai déja vu.

DE COURV. Il parle un peu trop, il se croit philosophe. A la campagne, il ne faut pas être si difficile.

Mme DE COURV. Sur tout, s'il est capable d'amitié.

DE COURV. Mais, je le crois ; nous verrons. (*Il s'en va.*)

Mme DE COURV. Monsieur, dites, je vous prie, qu'on m'envoie ma fille.

SCÈNE II.

Mme DE COURVILLERS, Mlle DE COURVILLERS.

Mlle De Courv. (*avant de paraître.*) Me voilà, maman.

Mme De Courv. Venez ici ma fille. (*Mademoiselle de Courvillers baise la main de sa mère.*) Asseyez-vous là. Vous ne retournerez plus au couvent, et vous allez vivre à present avec nous.

Mlle De Courv. C'est tout ce que je désire.

Mme De Courv. Je craignais que vous ne regrettassiez le couvent, et j'en aurais été fâchée ; parce que vous êtes destinée à vivre dans le monde.

Mlle De Courv. Pourvu que je reste toujours avec vous, ma chère maman, je serai contente.

Mme De Courv. Oui, mais il faut vous former un établissement, et c'est à quoi nous pensons.

Mlle De Courv. Il me semble que je suis encore bien jeune.

Mme De Courv. Sûrement vous êtes jeune ; mais on ne peut pas toujours rester fille ; les gens du monde sont faits pour vivre en société, il en faut une sûre ; c'est ce qu'on peut espérer dans un mariage convenable, et c'est le choix que nous avons fait qui nous décide aussi promptement.

Mlle De Courv. Quoi, maman ? . . .

Mme De Courv. Oui, dans peu, vous nous remercierez de vous avoir donné le mari que nous vous destinons.

Mlle De Courv. Ne me suffirait-il pas pour être heureuse de passer ma vie avec vous. Ah, ma chère maman ! . . .

Mme De Courv. Allons, vous êtes un enfant. Ayez confiance en nous, et croyez que c'est l'espoir de faire votre bonheur qui nous fait agir. Il n'y a point de quoi s'affliger, ma chère fille ; si nous voulions vous éloigner de nous, vous pourriez en être effrayée ; mais songez donc que le mariage va vous rendre ma compagne, que l'autorité de mère disparaîtra entièrement, pour ne vous laisser voir que l'amitié la plus tendre. Croyez-vous que vous y perdrez ?

Mlle De Courv. Non, ma chère maman, mais . . .

Mme De Courv. Quand vous aurez un peu réfléchi à ce que je viens de vous dire, vous verrez que vous ne devez pas vous plaindre de nous ; pensez à tout cela. Je vais retrouver votre père, et je compte que quand je vous reverrai, vous aurez calmé toutes vos inquiétudes. Adieu, ma fille. (*Elle l'embrasse.*)

SCÈNE III.

Mlle DE COURVILLERS, *se laissant aller douloureusement dans un fauteuil.*

J'aurai calmé mes inquiétudes ? . . . Non, non, jamais ! . . . Ah, malheureux Saint-Clet ! . . . Qu'allez vous devenir ?

SCÈNE IV.

Mlle DE COURVILLERS, M. DE SAINT-CLET.

St. Clet. Ah, Mademoiselle, on vient de me dire que Madame votre mère vous avait laissé seule ici ; je suis trop heureux de pouvoir un moment vous parler . . .

Mlle De Courv. Que dites-vous ?

St. Clet. Comment ?

Mlle De Courv. Vous ne savez pas ce qui doit nous arriver ; on va nous séparer, on me marie.

St. Clet. O ciel !

Mlle De Courv. Et ce ne peut être avec vous ; votre fortune n'est pas assez considérable, pour que nous puissions nous en flatter.

St. Clet. Vous me faites sentir un malheur auquel je n'avais pas encore pensé, celui de n'être pas riche.

Mlle De Courv. Que je hais ce bien que tant de gens desirent ! Et que celui que j'aurai, va me rendre malheureuse !

St. Clet. Que savons-nous, si le temps . . .

Mlle De Courv. Le temps ? Eh, c'est dans peu qu'on veut me marier. Je vais demander à retourner au couvent : oui, je me ferai religieuse, plutôt que de consentir à en épouser jamais un autre que vous.

St. Clet. Quoi, vous ne cesserez point de m'aimer ?

Mlle De Courv. Non, je vous le jure.

St. Clet. Ah, je suis trop heureux ! (*Il lui baise la main.*)

SCÈNE V

Mlle DE COURVILLERS, M. DE SAINT-CLET, M. DE LA SAUSSAYE.

La Saus. Eh-bien, voilà tout ce que j'aime, moi.

Mlle De Courv. O ciel ! C'est Monsieur de la Saussaye.

La Saus. Comment, est-ce que je vous fais peur ?

St. Clet. Ah, Monsieur, je vous en conjure . . .

La Saus. Pourquoi donc vous épouvantez-vous ? Vous ne me connaissez pas. Est-ce que je ne sais pas qu'à votre âge il faut aimer. Parbleu, allez, je regrette bien ce temps-là !

St. Clet. Vous me rassurez ; vous êtes ami du père de Mademoiselle et je craignais . . .

La Saus. Vous craignez ! Vous avez tort ; je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous servir tous les deux.

Mlle De Courv. Eh, Monsieur, que pourrez-vous faire ?

La Saus. Je n'en sais rien, parce qu'il faut penser avant de savoir ce qu'on fera. Allons, asseyez-vous et comptez-moi vos affaires ; nous verrons.

St. Clet. Que d'obligations ne vous aurons-nous pas !

La Saus. Bon, des obligations ! Je suis un peu

philosophe, et je ne compte point sur tout cela; d'ailleurs je n'en ai que faire; la reconnaissance embarrasse souvent, et si je peux vous obliger, ce ne sera pas pour vous aller fatiguer d'un poids comme celui-là. On a beau dire, la nature ne nous a pas fait reconnaissants; eh-bien, qu'est-ce que cela me fait à moi? Ne croyez pas que je vais m'en chagriner; je cultive mes terres, elles me rendent ou elles ne me rendent pas, on recueil toujours plus qu'on ne peut manger.

St. Clet. Oui, quand on est bien riche.

La Saus. Bon, sans être riche, tout cela ne fait rien.

Mlle De Courv. Eh, Monsieur, c'est ce qui fait notre malheur, pourtant.

La Saus. Mais, vous serez bien riche, vous, Mademoiselle?

Mlle De Courv. Oui, mais Monsieur de Saint-Clet?

La Saus. Eh-bien, combien a-t-il? Huit, dix mille livres de rente?

St. Clet. Six ou sept, tout au plus.

La Saus. Il y a là de quoi vivre.

St. Clet. Oui, mais, sans Mademoiselle, ce sera la plus malheureuse vie! . . .

La Saus. Ah, oui, parce que vous aimez. Vous voyez bien que j'avais deviné d'abord.

St. Clet. J'ai vû Mademoiselle au couvent, où elle était avec ma sœur; il m'a été impossible de résister à tant de charmes.

La Saus. Ah, oui, on devient toujours amoureux dans les couvents, on lit cela dans les romans; il faut faire comme les autres. Eh-bien?

St. Clet. On veut marier Mademoiselle.

La Saus. Et ce n'est pas à vous ?

St. Clet. Je ne saurais m'en flatter.

La Saus. Parceque vous n'êtes pas aussi riche qu'elle ?

St. Clet. Eh non, malheureusement !

La Saus. Mais vous pourrez le devenir.

St. Clet. Comment.

La Saus. Il y a tant de moyens à présent ; laissez-moi faire. Si vous voulez vous épouser, chargez-moi de cette négociation-là ; je vous réponds que je réussirai.

St. Clet. Il serait possible ! . . .

La Saus. Sûrement ; pardi, je ne vous promettrais pas une chose que . . . Il faut d'abord que Mademoiselle s'en aille chez elle.

Mlle De Courv. Ah, Monsieur ! . . .

La Saus. Bon, bon, des remerciments ! Je n'ai que faire de tout cela, moi. Sonnez, vous, Monsieur.

St. Clet. Voilà quelqu'un.

La Saus. Allez-vous-en donc, Mademoiselle. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

M. DE LA SAUSSAYE, M. DE SAINT-CLET, UN LAQUAIS.

La Saus. (*au laquais.*) Dites à Monsieur de Courvillers, que je l'attends ici.

LAQ. J'y vais, Monsieur. (*Il sort.*)

LA SAUS. Vous, il faut que vous entriez dans ce cabinet ; voyez si la porte peut s'ouvrir.

ST. CLET. Oui, la voilà ouverte.

LA SAUS. Fort bien. Je vais parler ici à Monsieur de Courvillers ; ne vous embarrassez pas, je ferai votre affaire tout de suite ; ayez soin seulement d'écouter quand je me moucherai, et vous entrerez pour faire vos remerciments. J'entends quelqu'un, entrez dans le cabinet. Allons donc. (*Monsieur de Saint-Clet entre dans le cabinet, et Monsieur de la Saussaye va fermer la porte.*)

SCÈNE VII.

M. DE COURVILLERS, M. DE LA SAUSSAYE.

DE COURV. Bon jour, mon voisin.

LA SAUS. Je ne sais que d'hier que vous êtes ici, Monsieur ; voilà pourquoi je ne suis pas venu plutôt vous voir, et puis je fais pêcher mon étang, et curer ma rivière ; car à la campagne on ne peut pas être toujours le nez sur ses livres ; mais enfin, je me suis hâté de venir ici, parceque vous ne faites jamais qu'y passer.

DE COURV. J'y resterai beaucoup cette année.

LA SAUS. Oui, vous dites cela ; mais vous autres gens de la Ville ou de la Cour, car je crois que cela est égal, vous ne pouvez jamais tenir en place.

DE COURV. Vous le verrez.

La Saus. Je le voudrais de tout mon cœur ; nous causerions ensemble quelquefois ; je n'ai rien vu, mais j'ai beaucoup lu ; ainsi on imagine facilement tout ce qui doit arriver.

De Courv. Quand on sait réfléchir un peu . . .

La Saus. Ah, réfléchir, je ne m'amuse pas à tout cela ; à quoi bon se casser la tête ? Ce que je sais, je le sais, et puis je parle selon la circonstance ; voilà comme je me gouverne. Je crois qu'avec cela vous n'êtes pas étonné qu'on me trouve dans la province un homme de beaucoup d'esprit ; mais ce qui m'étonne, moi, c'est que l'esprit coûte si peu à acquérir.

De Courv. Vous avez donc fait beaucoup travailler, depuis que je ne vous ai vu ?

La Saus. Comme cela, tantôt un peu, tantôt point ; je vous ferai voir. J'ai fait faire une nouvelle cour à fumier, parce que j'étudie un peu la maison rustique, comme vous entendez bien ; mais ce n'est pas de cela que j'ai à vous parler ; je veux vous faire un plaisir. J'ai vu Mademoiselle votre fille ; elle est bien grandie depuis dix ans.

De Courv. C'était l'âge de croître.

La Saus. Et à présent c'est l'âge de la marier, et voilà ce que je veux vous dire.

De Courv. Aussi j'y pense.

La Saus. Oui, mais vous ne pensez sûrement pas à l'homme que j'ai à vous proposer.

De Courv. Je crois avoir fait un bon choix.

La Saus. Tenez, vous n'en pouvez pas en faire un meilleur que le mien ; je sais qu'il faut à des gens riches quelqu'un qui le soit ; il faut assûrer toujours

une fortune qui ne puisse qu'augmenter en etablissant ses enfans, parceque sans cela le bien se divise en plusieurs branches, et puis tous vos héritiers ne sont plus que des gueux.

De Courv. Il est vrai que cela arrive quelquefois.

La Saus. Bon, toujours. Nous autres La Saussaye, nous avions ici beaucoup de bien autrefois ; eh-bien, tout cela a été divisé, mangé ; cela est incompréhensible !

De Courv. Le gendre que vous voulez m'offrir est donc fort riche ?

La Saus. Non, point du tout.

De Courv. Accordez-vous donc.

La Saus. C'est que vous ne m'entendez pas ; c'est un homme qui a six ou sept mille livres de rente ; mais qui en aura tant que vous voudrez.

De Courv. Comment cela ?

La Saus. Vous n'avez qu'à le mettre à même ; ah, c'est un homme qui a vu Paris, qui n'a point de scrupules du tout, que rien n'arrêtera pour avoir du bien ; mais beaucoup, beaucoup ; aussi vous voyez bien que c'est comme s'il était fort riche.

De Courv. Mais, vous me faites là le portrait d'un coquin.

La Saus. Précisément. Mais je ne disais pas le mot, parceque je sais que la richesse attire trop de considération, pour qu'on donne ce nom-là à ceux qui savent faire fortune ; c'est un talent, chacun a le sien, et par exemple, vous qui êtes devenu si riche, vous ne serez pas fâché qu'on vous dise en face une pareille chose ; aussi je suis persuadé qu'en suivant cette

route, vous n'avez jamais trouvé personne qui ne vous respectât beaucoup.

De Courv. (*fâché.*) Monsieur de la Saussaye . . .

La Saus. Qu'est ce que vous avez donc ? Écoutez, écoutez-moi.

De Courv. Non, Monsieur . . .

La Saus. Je vous dis que cet homme-là vous convient, on ne peut pas davantage ; ce n'est pas vous qu'il ruinera, parceque vous en savez trop long pour cela.

De Courv. Je vous prie, Monsieur, de . . .

La Saus. D'ailleurs, vous le connaissez ; c'est Monsieur de Saint-Clet.

De Courv. Monsieur de Saint-Clet ?

La Saus. Oui, lui-même.

De Courv. Il penserait comme cela ! et vous, que je croyais mon ami, vous avez une pareille idée de moi, et vous croyez qu'un mal-honnête homme me conviendrait ?

La Saus. Eh, je ne vous parle point d'un mal-honnête homme ; est-ce que je vous dis qu'il le sera ? Est-ce que je vous dis que vous l'êtes ? Que diable, vous ne me connaissez pas ; parce qu'on pense comme cela, est-on un mal-honnête homme ? Vous dites, " C'est donc un coquin ? " je vous dis que non ; ainsi vous voyez bien que c'est vous qui avez tort de vous fâcher.

De Courv. Allons, Monsieur, c'est moi qui ai tort de vous écouter. (*Il se mouche.*) Mais je vous prierai après tout ce que vous venez de me dire de ne

jamais me parler de cet homme-là, ni de jamais remettre le pied ici.

La Saus. Voilà comme vous allez . . .

SCÈNE VIII.

M. DE COURVILLERS, M. DE SAINT-CLET, M. DE LA SAUSSAYE.

St. Clet. Ah, Monsieur ! que je vous ai d'obligations !

De Courv. Vous, Monsieur ? vous ne m'en aurez jamais ; on vient de me faire connaître ce que vous êtes, vous étiez là à écouter, vous approuvez la façon de penser de Monsieur, vous la partagez . . .

St. Clet. Je ne sais ce que vous voulez dire ; je n'ai rien entendu.

De Courv. Je vous connais, Monsieur ; quand on a une ame comme la vôtre, on est indigne seulement d'approcher des honnêtes gens. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

M. DE LA SAUSSAYE, M. DE SAINT-CLET.

St. Clet. Qu'est-ce que c'est donc que ces propos-là, Monsieur ? Il me méprise, m'injurie . . .

La Saus. Bon, vous ne le connaissez pas.

St. Clet. Est-ce que vous lui auriez dir du mal de moi ?

La Saus. Tout au contraire, il n'a jamais voulu m'entendre ; mais laissez-moi faire.

St. Clet. Il faut que quelqu'un m'ait desservi auprès de lui.

La Saus. Allons, vous allez vous allarmer, où il n'y a pas de quoi ; laissez-moi agir, et je vous réponds de tout.

St. Clet. Mais pourquoi m'a-t-il dit des choses aussi dures ?

La Saus. Bon il m'en a dit bien d'autres ; est-ce qu'il faut prendre garde à cela avec les gens à qui l'on a affaire ? Tenez, écoutez-moi.

St. Clet. S'il n'avait pas été le père de Mademoiselle de Courvillers . . .

La Saus. Eh-bien, l'auriez-vous tué, comme le Cid qui tue le père de sa maîtresse ? Voyez après l'embarras où il a été pour l'épouser, encore n'a-t-il eu qu'une promesse. Tenez, quand on a un ami qui se mêle de ses affaires, il faut avoir confiance en lui.

St. Clet. Ah, Monsieur, sans doute, je voudrais pouvoir espérer . . .

La Saus. Laissez-moi donc vous dire. Allez-vous-en chez Mademoiselle de Courvillers attendre . . .

St. Clet. Mais, Monsieur, elle ne voudra point me recevoir seul chez elle.

La Saus. Oui, si vous ne deviez pas l'épouser, sans doute elle aurait tort ; mais ceci est bien différent. Que diable ! faites donc ce que je vous dis, ou bien . . .

St. Clet. Allons, ne vous fâchez pas.

La Saus. Je vais parler à Madame de Courvillers, elle entendra bien raison, elle, parce que les femmes . . . en un mot, je sais l'art de les persuader. Sûrement, après tout ce que je lui dirai, elle enverra chercher sa fille, et vous reviendrez avec elle.

St. Clet. Vous croyez . . .

La Saus. Sûrement.

St. Clet. Allons, je vous obéis.

La Saus. Et vous faites bien.

SCÈNE X.

M. DE LA SAUSSAYE.

Ah ça, par où va-t-on chez Madame de Courvillers ? Il faut que je sonne. (*Il sonne.*) Ce sont de drôles de gens que ces gens de Paris ! Voyez si on viendra. (*Il sonna.*) Je n'entends rien. Jusqu'à leurs sonnettes qui ne sonnent pas ; cela fait mourir de rire. Voici pourtant quelqu'un.

SCÈNE XI.

Mme DE DE COURVILLERS, M. DE LA SAUSSAYE.

Mme De Courv. Quoi, vous êtes ici tout seul, Monsieur de la Saussaye ? Où est donc Monsieur de Courvillers ?

La Saus Bon, il m'a laissé au milieu d'une conversation, après m'avoir bien grondé encore.

Mme De Courv. Comment, je ne le reconnais pas là!

La Saus. Je venais pour lui proposer un gendre qui est un garçon très-aimable, ce qu'il vous faut enfin pour Mademoiselle votre fille, et il s'est fâché tout de bon . . .

Mme De Courv. Mais pourquoi?

La Saus. Je vous dis, je n'y ai rien compris, et encore il a bien grondé ce jeune homme.

Mme De Courv. Quoi, il l'a vu?

La Saus. Sûrement, puisqu'il l'a grondé, et tout cela, faut de s'expliquer. Je vais vous dire si ce n'est pas un très-bon parti, quoiqu'il ne soit pas riche.

Mme De Courv. Il n'est pas riche?

La Saus. Non.

Mme De Courv. Cela ne fait rien.

La Saus. Non, parce qu'il le deviendra. Mademoiselle votre fille est fort jolie, elle sera une femme charmante; c'est par les femmes que l'on fait fortune; tous les gens de la Cour viendront chez eux; Saint-Clet ne sera pas jaloux, il sait comme il faut se conduire avec ces gens-là, et que les femmes à Paris ont toute liberté.

Mme De Courv. Quoi, c'est Saint-Clet? . . .

La Saus. Oui, il adore Mademoiselle votre fille.

Mme De Courv. Il adore ma fille, et il pense comme cela?

La Saus. Oui, parce qu'il veut la rendre heureuse: oh, il connaît le monde.

Mme De Courv. Voilà une façon de penser bien délicate.

La Saus. Il suit la mode, il faut aimer les femmes commes elles sont.

Mme De Courv. Quoi, il n'en a pas meilleure opinion, ni vous non plus ?

La Saus. Oh, moi, je devine tout cela ; car ici je ne vois rien et je trouve tout bien. D'ailleurs, qu'est-ce qui fait que je me mêle de leurs affaires ? C'est que ces pauvres enfants-là me font pitié, ils s'aiment à la folie . . .

Mme De Courv. Comment !

La Saus. Oui, et voilà pourquoi je me suis chargé de vous parler pour eux.

Mme De Courv. Ma fille aime Saint-Clet ?

La Saus. Oui, et tenez, actuellement ils attendent ce que vous allez décider.

Mme De Courv. O ciel ! (*Elle sonne.*)

La Saus. Qu'est-ce que vous avez donc ?

SCÈNE XII.

Mme DE COURVILLERS, M. DE LA SAUSSAYE, UN LAQUAIS.

Mme De Courv. (*au laquais.*) Dites à ma fille de venir tout de suite.

La Saus. Vous allez voir si tout ce que je viens de vous dire n'est pas vrai.

Mme De Courv. J'avais meilleure opinion de Mon-

sieur de Saint-Clet ; on ne peut donc jamais bien juger des hommes !

La Saus. Mais écoutez donc ; tout ce que je vous dis là n'est pas pour diminuer la bonne opinion que vous en avez ; au contraire.

Mme De Courv. Comment, un homme qui pense aussi mal, qui a aussi peu d'honneur . . .

La Saus. Oh, je n'attaque point son honneur, je vous prie de le croire : je ne veux que vous prouver qu'il est capable de faire la plus grande fortune.

Mme De Courv. Et à quel prix ?

SCÈNE XIII.

Mme DE COURVILLERS, Mlle DE COURVILLERS, M. DE LA SAUSSAYE, M DE SAINT-CLET.

Mme De Courv. Quoi, Mademoiselle, vous recevez Monsieur sans ma permission. Vous ne le connaissez pas ; sous les plus belles apparences, il cache une ame sans délicatesse, une ame affreuse ! et vous croyez qu'il vous aime ? Vous seriez bien à plaindre si nous favorisions l'amour que vous avez pour lui.

St. Clet. Ah, Madame ! qui peut vous avoir inspiré un mépris aussi cruel ? Monsieur, vous m'aviez promis de vous intéresser en ma faveur . . .

La Saus. Attendez, attendez.

Mme De Courv. Non, Monsieur, il ne doit rien attendre ; un homme qui a aussi mauvaise opinion des femmes, ne sera jamais mon gendre.

SCÈNE XIV.

M. DE COURVILLERS, Mme DE COURVILLERS, Mlle DE COURVILLERS, M. DE SAINT-CLET, M. DE LA SAUSSAYE.

De Courv. Qu'est-ce que vous avez donc Madame ? Quoi, Messieurs, vous êtes encore ici ?

Mme De Courv. Monsieur de la Saussaye vient me proposer Monsieur pour gendre, avec les inclinations qu'il a.

St. Clet. Madame, je vous en supplie, écoutez-moi.

Mme De Courv. Non, Monsieur, non.

St. Clet. Je ne sais ce qu'a pu vous dire, à tous les deux, Monsieur de la Saussaye . . .

La Saus. J'ai dit tout ce qu'il fallait pour faire réussir le mariage d'un homme qui n'est pas riche.

De Courv. Et il n'y a pas de moyen qu'il ne soit capable d'employer pour le devenir.

Mme De Courv. Jusqu'à sacrifier son honneur.

St. Clet. Vous avez pu dire cela, Monsieur ?

La Saus. Pas tout-à-fait ; mais j'ai dit que vous feriez tout ce que l'on dit qu'on fait à présent pour cela, et Monsieur et Madame se fâchent, je ne sais pas pourquoi ?

St. Clet. Et qui vous a prié de me déshonorer, Monsieur ?

La Saus. Comment de vous déshonoror ? Est-ce que je vous déshonore, en disant que vous serez

comme tous les gens qui font fortune ; je vois au contraire qu'ils s'attirent la considération de tout le monde.

St. Clet. Ah, Monsieur, vous m'avez perdu ! quelle affreuse opinion vous avez donnée de moi !

La Saus. Mais, je ne comprends rien à tout cela, je fais pour le mieux ; ma foi, accommodez-vous, et prenez que je n'ai rien dit. Voilà les hommes ; j'invente des moyens qui seuls pourraient réussir pour vous faire accepter, et tout le monde me querelle. Est-ce ma faute à moi ? Que n'êtes-vous plus riche ?

St. Clet. Comment, vous avez inventé ? . . .

La Saus. Oui, je sais bien que vous êtes un honnête homme ; si j'avais eu une fille je vous l'aurais donnée tout de suite, parceque nous autres à la campagne nous aimons la vertu avant tout ; mais les gens du monde préfèrent les richesses, à ce qu'on dit, et voilà pourquoi j'ai cru réussir en disant que vous n'auriez aucun scrupule pour en acquérir.

St. Clet. O Ciel ! . . .

La Saus. Je vous dis que je sais bien que cela n'est pas vrai ; je ne peux pas faire autre chose.

St. Clet. Ah, Monsieur, Madame ! Éprouvez-moi, informez-vous ; mes parents vous sont connus ; mes principes d'honneur sont inaltérables ; je ne connais point de bonheur sans droiture, sans probité ; je serais indigne de celui où j'aspire, si j'avais pu penser un instant comme on a voulu vous le persuader, et je renonce à tout si je n'ai pas au moins votre estime. (*A Monsieur de la Saussaye.*) Monsieur, vous m'en répondrez.

La Saus. Mais encore une fois, soyez donc sûr . . .

De Courv. Monsieur de Saint-Clet . . .

St. Clet. Ah, Monsieur, j'en mourrai de douleur !

De Courv. Écoutez-moi. Je vois que Monsieur de la Saussaye a cru qu'on ne pouvait pas être riche et avoir l'ame honnête.

La Saus. Oui, c'est cela ; voilà ce que je croyais.

De Courv. C'est un ami imprudent, pour ne pas dire autre chose.

La Saus. Cela peut être ; mais je n'ai pas de mauvaises intentions du moins.

De Courv. (*à M. de Saint-Clet.*) L'honnêteté de vos mœurs, la douceur de votre caractère, tout ce que vous pouvez faire penser d'avantageux, nous avaient déterminé à vous choisir pour gendre, et votre fortune nous suffisait.

St. Clet. O Ciel !

De Courv. Les propos de Monsieur . . .

St. Clet. M'ont perdu dans votre esprit ?

De Courv. Non, Monsieur, je pense toujours de même ; je vous crois toujours le meilleur parti qu'on puisse offrir à ma fille.

St. Clet. Ah, Monsieur ! Ah, Mademoiselle ! . . .

De Courv. Comment ! se connaissent-ils ?

Mme De Courv. Ils font plus, ils s'aiment.

La Saus. C'est pourtant moi qui ai appris cela à Madame.

De Courv. Ah, mes enfants, je suis charmé de faire votre bonheur.

La Saus. Je savais bien que je ferais réussir ce mariage-là.

St. Clet. (*en souriant.*) Je vous crois bon ami, Monsieur; mais je vous prierai, de ne vous jamais mêler de mes affaires.

La Saus. Comme vous voudrez; car cela ne donne que de l'embarras.

De Courv. Passons dans mon cabinet, pour tout régler et hâter le jour qui doit vous rendre heureux.

LA RECOMMANDATION.

PERSONNAGES.

M. DE LA BRUYÈRE, Conseiller-d'État. *Habit noir, perruque de Conseiller-d'Etat.*

Mme DE LA BRUYÈRE. *Coiffée en cheveux, et point habillée.*

LA COMTESSE DE SAINT-LÉGER. *Bien mise, avec un collet monté.*

M. DUMONT. *Habit, et veste grise, boutons d'or, chapeau et épée.*

LE GRAND, valet-de-chambre de Madame De la Bruyère. *Habit rouge complet, à boutons d'or.*

La Scène est chez Madame De la Bruyère, dans son boudoir.

LA RECOMMANDATION.

AVEC LES HONNÊTES GENS, IL N'Y À RIEN A PERDRE.

SCÈNE I.

Mme DE LA BRUYÈRE, M. DE LA BRUYÈRE.

Mme De la Bru. (*lisant, un mouchoir à la main.*) Qui est là ? . . . Ah, c'est vous, Monsieur.

De la Bru. Dans quel état vous voilà ?

Mme De la Bru. Vous me voyez dans le plus grand attendrissement.

De la Bru. Quoi, toujours avec vos romans ?

Mme De la Bru. Oui, celui-ci est charmant.

De la Bru. Bon ; c'est toujours la même chose.

Mme De la Bru. Vous le croyez, et vous n'en avez peut-être jamais lûs.

De la Bru. Pardonnez-moi, autrefois au collége ; mais c'est du temps perdu.

Mme De la Bru. Je ne trouve pas cela. Quand des gens vraiment vertueux éprouvent des malheurs qu'ils pourraient faire cesser, s'ils étaient capables de renoncer à l'honneur, à la vertu, ces situations sont si

intéressantes, si touchantes, que je voudrais connaître ces malheureux, pour pourvoir les consoler, adoucir leurs maux, les partager ; ce désir est une jouissance délicieuse !

De la Bru. Vous n'avez pas besoin de ces livres-là, pour jouir de toute la délicatesse, de toute la sensibilité de votre ame.

Mme De la Bru. A quoi bon me flatter ? Je suis bien-aise que vous ayez bonne opinion de moi, certainement ; mais convenez que vous seriez fâché de me voir de l'orgueil ?

De la Bru. Je ne vous en crois pas capable.

Mme De la Bru. Et moi, je craindrais d'être toute prête à en avoir, étant louée par vous.

De la Bru. Pourquoi ne pas louer ce qu'on aime ? pourquoi ne pas lui rendre justice ?

Mme De la Bru. Ah, parceque lorsque l'on aime, on peut s'aveugler sur l'objet de son amour, et en lui supposant une perfection aussi grande, on peut l'empêcher d'acquérir la véritable. Quand on est bien content de soi, on est bien près de mériter de ne plus l'être.

De la Bru. Pourquoi cela ?

Mme De la Bru. Mon Dieu, l'on est si récompensé de faire le bien, on goûte une si grande satisfaction, qu'il n'y a pas un grand mérite à s'en occuper.

De la Bru. C'est pousser trop loin le scrupule ; lorsque les autres en jouissent, c'est toujours bien fait, n'importe quel en est le principe.

Mme De la Bru. Vous parlez en homme d'état ; ainsi chacun de nous fait son métier.

De la Bru. Vous faites bien celui d'une femme qui mérite l'estime et l'amour de son mari.

Mme De la Bru. Comment ne serais-je pas occupée de plaire à l'homme que j'aime et que j'estime le plus ? Notre bonheur commun dépend de nous ; vous pensez assez solidement pour fuir les gens frivoles, légers ou perfides ; comment ne les haïrais-je pas, et comment pourrais-je les craindre ? L'amour ne se trouve pas toujours avec l'estime ; mais quand ils sont réunis, rien ne peut détruire un attachment de cette espèce.

De la Bru. Je suis bien aise de vous voir cette façon de penser.

Mme De la Bru. Ayez de la confiance en moi, et nous nous aimerons toujours.

De la Bru. Dites une estime réciproque, une amitié durable nous reunira sans cesse ; le passage de l'amour à l'amitié sera insensible, et l'habitude du bonheur l'établira si vivement en nous, que rien ne pourra le détruire.

Mme De la Bru. Vous me charmez chaque jour de plus en plus ; oui . . .

SCÈNE II.

Mme DE LA BRUYÈRE, M. DE LA BRUYÈRE, LA COMTESSE, LE GRAND.

LE GRAND. Madame la Comtesse de St. Léger.

DE LA BRU. Que veut cette femme ?

Mme DE LA BRU. Elle aurait été bien surprise, si elle nous avait entendus.

LA COMT. Madame, je suis désespérée de ne m'être pas trouvée chez moi, lorsque vous m'avez fait l'honneur d'y venir.

Mme DE LA BRU. Il est vrai, Madame, qu'on ne vous trouve guère.

LA COMT. Oui, je sors beaucoup ; pour Monsieur De la Bruyère on ne le voit nulle part, et depuis Fontainebleau, je ne l'ai pas rencontré une seule fois.

DE LA BRU. Cependant la semaine dernière à Versailles . . .

LA COMT. Vous avez raison ; à propos, je ne sais ce que je dis. Madame, comment vous trouvez-vous de ce temps-là ?

Mme DE LA BRU. Mais, Madame, assez bien.

LA COMT. Vous êtes bienheureuse ; pour moi il y a des jours où je suis anéantie, et, si cela dure . . . à propos, Madame, aimez-vous toujours les tragédies ?

DE LA BRU. Oui, Madame, et beaucoup.

LA COMT. Vous en allez avoir une nouvelle, à ce qu'on m'a dit, qui sera admirable ; j'ai fait louer une loge, parceque je n'en ai pas à ce spectacle-là, je ne

le puis souffrir ; je ne vais que à l'Opéra et aux Italiens ; mais pour cette pièce-là, je veux absolument la voir ; si vous n'aviez pas de loge, et que vous voulussiez . . .

Mme De la Bru. Ma belle-sœur aura la sienne, Madame ; mais je ne vous en suis pas moins obligée de votre offre.

La Comt. C'est qu'on entend parler pendant huit jours d'une pièce nouvelle, et quand on n'est pas au fait, cela ennuie à mourir. Les livres nouveaux, par la même raison, me mettent au désespoir ; c'est la même chose.

De la Bru. Quoi, Madame, vous n'aimez pas la lecture ?

La Comt. Pardonnez-moi, assez ; quand je travaille surtout, cela me distrait ; mais autrement cela fait perdre trop de temps ; j'ai toujours du monde, je sors beaucoup, et on ne peut pas suffire à tout ce que l'on a à faire. D'un autre côté mes voyages de Versailles . . .

De la Bru. Mais là, Madame, n'auriez-vous pas le temps de lire pendant vos semaines ?

La Comt. Non, vraiment ; j'écris que c'est affreux ! et puis j'ai commencé un ouvrage charmant, je ne saurais le quitter ; j'ai déjà fini un fauteuil . . . Madame, il faut que je vous dise comment il est.

Mme De la Bru. Voyons Madame, parceque je veux faire un meuble.

La Comt. Oh, il faut que vous fassiez le mien. Imaginez, Madame, un fond . . . je ne peux pas vous bien dire . . . ce n'est pas jaune, ce n'est pas blanc ;

c'est soufre pâle, ou paille ; oui c'est paille ; un ruban couleur de noisette et bleu, qui entoure un faisceau de roses, qui fait la bordure ; le milieu, des pavots et des lis, avec des grenades et des instruments de musique.

Mme De la Bru. Cela doit être superbe !

La Comt. Vous imaginez bien ?

De la Bru. Et vous vous assiérez sur des instruments de musique ?

La Comt. Oui, vraiment. Mais à propos, vous avez raison, cela est absurde ! allons, me voilà dégoutée de mon meuble, je ne l'acheverai pas. Ah ça, je m'en vais voir Madame votre sœur.

Mme De la Bru. Eh-bien, passez par ici.

La Comt. Voulez-vous bien, Madame ?

Mme De la Bru. Sans doute, c'est plus court.

La Comt. Ah, mon Dieu ! j'oubliais ; j'ai une affaire à vous, Monsieur De la Bruyère ; c'est même ce qui m'a fait sortir de bonne-heure ; parceque plus tard je craignais de ne pas vous trouver.

De la Bru. Voulez-vous bien me dire ce que c'est ?

La Comt. C'est une persécution ; mais vous n'en ferez que ce que vous voudrez.

De la Bru. Pourquoi ? Si cela vous intéresse, je serai charmé . . .

La Comt. Vraiment cela m'intéresse beaucoup ; c'est-à-dire, comme cela ; c'est mon oncle qui me tourmente pour faire placer le fils de son receveur, un joli sujet ; il est là dans votre antichambre.

De la Bru. Voulez-vous que je le fasse entrer ?

La Comt. Fi donc ! mon oncle prétend que vous avez des bureaux ; j'ai son mémoire quelque part, voyons dans mon sac ; bon ! je l'ai laissé chez moi. Enfin je lui dirai que je vous en ai parlé ; m'en voilà quitte.

De la Bru. Mais si je pouvais . . .

La Comt. Non, je ne veux pas vous tourmenter davantage là-dessus ; Madame, vous voulez donc bien que je passe par là ?

Mme De la Bru. Pour cela, sûrement.

La Comt. Je reviendrai par ici, ainsi je vous verrai en sortant.

Mme De la Bru. Je l'espère bien.

La Comt. Où voulez-vous donc aller, Monsieur De la Bruyère ? Ah ça, je dirai à mon oncle que cela ne se peut pas ; me voilà débarassée. Restez donc là, je vous prie.

De la Bru. Puisque vous le voulez . . .

La Comt. Sans doute, sans doute.

SCÈNE III.

M. DE LA BRUYÈRE, Mme DE LA BRUYÈRE.

Mme De la Bru. Voilà un homme bien recommandé.

De la Bru. Comment voulez-vous que cela soit autrement, avec une femme comme celle-là ?

Mme De la Bru. C'est inconcevable tout ce qu'elle

dit. Mais cet homme-là la croit fort occupée de son affaire.

De la Bru. Sûrement.

Mme De la Bru. Tenez, cela me fait de la peine ; c'est peut-être quelque malheureux qui n'a aucune ressource.

De la Bru. Cela ne serait pas étonnant, il y a tant de gens qui meurent de faim.

Mme De la Bru. Monsieur, si vous pouviez faire quelque chose pour lui.

De la Bru. Mais je ne le connais pas.

Mme De la Bru. C'est peut-être réellement un bon sujet, voyez-le.

De la Bru. Il peut être bon sujet ; mais il faut qu'il sache travailler.

Mme De la Bru. Avez-vous une place à donner ?

De la Bru. Oui, j'en ai une.

Mme De la Bru. Eh-bien, parlez-lui ; vous jugerez facilement de quoi il est capable. S'il n'avait pas compté sur Madame de St. Léger, il aurait trouvé quelqu'un qui l'aurait mieux protégé ; ne m'ôtez pas cette satisfaction.

De la Bru. De tout mon cœur.

Mme De la Bru. Je voudrais que vous pussiez faire quelque chose pour lui ; quand ce ne serait que pour faire sentir à la Comtesse, que quand on ne fait pas mieux les affaires dont on se charge, on ne devrait pas s'en mêler ; et qu'on y fait plus de tort que de bien.

De la Bru. Je m'en vais le faire entrer. (*Il sonne.*)

SCÈNE IV.

Mme DE LA BRUYÈRE, M. DE LA BRUYÈRE, LE GRAND.

De la Bru. N'y a-t-il pas quelqu'un là-dedans qui attend Madame de St. Léger ?

Le Grand. Oui, Monsieur.

De la Bru. Faites-le entrer.

Le Grand. Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

SCÈNE V.

Mme DE LA BRUYÈRE, M. DE LA BRUYÈRE, M. DUMONT.

De la Bru. C'est de vous, Monsieur, que Madame de St. Léger m'a parlé ?

Dumont. Oui, Monsieur.

Mme De la Bru. (*à M. De la Bruyère.*) Il a l'air d'un honnête homme.

De la Bru. Oui. Mais, Monsieur, qu'est-ce que vous voudriez avoir ?

Dumont. Est-ce que Madame la Comtesse de St. Léger, Monsieur, ne vous a pas donné mon mémoire ?

De la Bru. Non vraiment ; elle l'avait oublié.

Mme De la Bru. Si vous en avez un, Monsieur, donnez-le, ou dites vous-même votre affaire.

Dumont. Si Monsieur veut se donner la peine de lire, voilà la copie du mémoire que j'avaise fait.

De la Bru. Voyons. (*Il lit.*) Quoi, c'est vous qui travaillez dans les domaines ?

Dumont. Oui Monsieur.

De la Bru. On vous avait desservi ?

Dumont. Monsieur . . .

Mme De la Bru. Dites naturellement ; il est tout simple de se plaindre ; c'est une consolation qu'on ne doit pas se refuser.

Dumont. Si on le, pouvait, sans faire tort à ceux dont on a à se plaindre, je crois que cela pourrait être permis.

Mme De la Bru. Voilà une façon de penser très-honnête.

De la Bru. Tenez, Monsieur Dumont ; vous aviez une si bonne réputation, que je vous ai fait chercher partout ; je vous ai demandé à Monsieur De la Bonde, il m'a dit qu'il ne savait ce que vous étiez devenu.

Dumont. Je le crois bien, Monsieur ; c'est lui qui m'a perdu.

Mme De la Bru. Et comment cela ?

Dumont. J'avais eu le bonheur de plaire à M. De la Rondière, chez qui se tient le bureau . . .

De la Bru. Il m'a beaucoup parlé de vous, Monsieur de la Rondière ; c'était ce qui m'avait donné envie de vous avoir.

Mme De la Bru. Laissez-le donc achever, Monsieur.

DUMONT. Eh-bien, Monsieur De la Bonde a profité de trois jours, que je n'ai pas pu quitter ma mère, qui était à toute extrémité, pour me faire ôter mon emploi.

Mme DE LA BRU. C'est affreux ! est-elle un peu à son aise, Madame votre mère ?

DUMONT. Ah, Madame ; c'est là ce qui cause mon désespoir ! Avec mon emploi je l'aidais à vivre, et je comptais en augmentant d'appointements pouvoir mieux la soulager encore, et l'on m'a ôté toutes mes ressources !

Mme DE LA BRU. (*à M. De la Bruyère.*) Monsieur, est-ce que cela ne vous touche pas ? (*A. M. Dumont.*) Et est-elle guérie du moins ?

DUMONT. Non, Madame ; de cette maladie elle est devenue aveugle, et mon malheur l'a accablée de chagrin. Je vous demande bien pardon de vous exposer tout cela ; mais je ne l'aurais jamais fait, si votre bonté ne m'avait rassuré, sans m'humilier.

Mme DE LA BRU. J'aime beaucoup votre façon de sentir, et de penser, Monsieur Dumont.

DE LA BRU. Et moi aussi, et je vais vous le prouver.

Mme DE LA BRU. (*à M. De la Bruyère.*) Ah, Monsieur, que je vous en aurai d'obligation !

DE LA BRU. Vous êtes folle. Je suis trop heureux de pouvoir avoir Monsieur Dumont, s'il le veut bien.

DUMONT. Monsieur, je suis pénétré de reconnaissance . . .

Mme DE LA BRU. Vous lui donnez donc la place que vous avez ?

De la Bru. Non.

Mme De la Bru. Ah, pourquoi ?

De la Bru. Parce qu'elle n'est pas assez bonne ; mais comme mon secrétaire est vieux et qu'il a besoin de se reposer, voilà la place que je lui offre ; il me faut quelqu'un de confiance, et je crois que je ne peux pas mieux choisir.

Mme De la Bru. Ah, Monsieur, vous me faites un plaisir ! . . .

De la Bru. Et je pense même, que pour qu'il puisse continuer de rendre à sa mère tous ses soins, sans se détourner, nous pourrions lui donner ici un logement.

Mme De la Bru. Assurément, j'allais vous le proposer ; vous m'avez prévenue.

De la Bru. Je suis charmé que nous ayons eu la même idée.

Mme De la Bru. (*à M. Dumont qui s'appuie sur une chaise.*) Monsieur Dumont, qu'avez-vous ?

Dumont. Madame, je suis si saisi d'étonnement, d'admiration, que tout mon regret est de ne pouvoir pas vous témoigner ma reconnaissance, comme je le désire . . .

SCÈNE VI.

Mme DE LA BRUYÈRE, M. DE LA BRUYÈRE, LA COMTESSE, M. DUMONT.

DUMONT. (*allant à la Comtesse.*) Ah, Madame la Comtesse ! . . .

LA COMT. (*sèchement à M. Dumont.*) Eh-bien, pourquoi donc êtes-vous entré ici ?

DUMONT. Ah Madame ! . . . je ne puis pas parler . . .

LA COMT. Mais, Monsieur, ce n'est pas ma faute si vous n'avez pas réussi ; vous demandez une chose impossible, Monsieur De la Bruyère doit vous l'avoir dit, je lui ai donné votre mémoire.

DUMONT. (*étonné.*) Mais . . .

LA COMT. Je vous dis que j'ai fait l'impossible ; vous direz à mon oncle, que ce n'est pas ma faute.

DUMONT. Je n'y comprends rien ; quoi, ce n'est pas à vous, Madame, que je dois le bonheur qui m'arrive ?

LA COMT. Quel bonheur donc ? je crains que la tête ne lui ait tourné ; il faut le renvoyer. Allons, en voilà assez.

Mme DE LA BRU. Non, Madame, la tête ne lui a pas tourné ; mais il faut vous avouer ce qui est arrivé.

LA COMT. Quoi, réellement lui auriez-vous donné l'emploi que je demandais pour lui ? j'en serais charmée ; c'est un très-honnête garçon à qui je m'intéresse vivement, et vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir.

Mme De la Bru. La manière dont vous vous y intéressez, Madame, m'a fait faire quelques refléxions, et c'est moi qui ai engagé M. De la Bruyère à le voir.

La Comt. Madame, je vous en fais tous mes remerciments.

Mme De la Bru. Madame, vous ne nous en devez aucun, et c'est son mérite qui a déterminé M. De la Bruyère en sa faveur.

La Comt. (*à M. De la Bruyère.*) Si je n'avais pas su ce qu'il valait, je ne vous en aurais pas parlé non plus. Mon oncle viendra sûrement vous remercier. A propos, M. De la Bruyère, j'ai à vous solliciter pour moi-même.

De la Bru. Si vous sollicitez aussi bien que pour les autres, vous devez être sûre de réussir.

La Comt. Vous plaisantez toujours ; mais je vous en prie, écoutez moi. J'ai un échange à proposer au Roi, d'une partie de terre qui pourrait lui convenir en me cédant une autre portion des domaines, qui m'agrandirait et rendrait ma terre bien plus agréable. Me ferez-vous ce plaisir-là ?

De la Bru. C'est une chose à examiner.

La Comt. Eh-bien, je vous apporterai tous mes papiers un de ces jours.

De la Bru. Ne vous donnez pas cette peine-là. Envoyez-les à Monsieur Dumont ; c'est lui qui a cette partie-là actuellement, et si ce que vous demandez est juste, je ne doute pas qu'il ne fasse valoir vos intérêts.

La Comt. Monsieur Dumont ? je ne le connais pas.

Mme De la Bru. Il est pourtant devant vous, Madame ; mon mari le prend pour secrétaire.

La Comt. (*surprise*). Quoi, Monsieur ? Ah ! mais j'en suis ravie ! Monsieur Dumont, je vous recommande mon affaire au moins ; j'espère qu' à la considération de mon oncle, vous voudrez bien la rapporter favorablement.

Dumont. Madame, je serai trop heureux de pouvoir vous prouver combien je suis reconnaissant de toutes vos bontés.

La Comt. Ne parlons pas de cela. Madame, vous ne voulez donc pas de ma loge pour la pièce nouvelle ?

Mme De la Bru. Madame, sans mes engagements, j'en profiterais avec grand plaisir.

La Comt. Je m'enfuis, j'ai tout plein de visites à faire ; je suis charmée d'avoir eu l'honneur de vous trouver. Où allez-vous donc ? je vous en prie.

Mme De la Bru. Puisque vous me le défendez absolument . . .

La Comt. Vous vous moquez de moi. Allons, Monsieur De la Bruyère, n'allez-vous pas encore vouloir me conduire aussi ?

De la Bru. Mais . . .

La Comt. Non, je veux que vous restiez. Monsieur Dumont, je me recommande à vous. J'espère que vous viendrez nous voir ?

Dumont. Madame, j'aurai l'honneur de vous aller remercier.

SCÈNE VII.

MME DE LA BRUYÈRE, M. DE BRUYÈRE, M. DUMONT.

DE LA BRU. Vous étiez là en bonnes mains, Monsieur Dumont.

DUMONT. Quoi, Monsieur, est-ce que Madame la Comtesse ne vous avait pas parlé en ma faveur ?

Mme DE LA BRU. Ah, d'une jolie manière ! Elle vous avait bien recommandé.

DUMONT. Je sens bien plus obligations . . .

DE LA BRU. Vous n'en avez qu'à votre mérite. Ne parlons plus de cela. Demain matin, je vous verrai ?

DUMONT. Oui, Monsieur, j'aurai cet honneur-là. Mais j'ai un scrupule, je crains d'ôter une place à quelqu'un qui vaut sûrement mieux que moi.

DE LA BRU. Tranquillisez-vous ; ce quelqu'un ne sera pas à plaindre ; il vous connaît de réputation, et il sera sûrement votre ami.

Mme DE LA BRU. Nous vous montrerons aussi demain l'établissement de Madame votre mère.

DUMONT. Je ne sais si je veille, tant je suis étonné de tout ce qui m'arrive ; mais je suis bien sûr du plaisir que je vais faire à ma mère et de tous les efforts que je ferai pour mériter toute ma vie autant de bontés. (*Il se retire.*)

SCÈNE VIII.

Mme DE LA BRUYÈRE, M. DE LA BRUYÈRE.

Mme De la Bru. Je me suis un peu réjouie de l'embarras de la Comtesse.

De la Bru. Je n'ai pas pû m'empêcher de la renvoyer pour son affaire à Monsieur Dumont.

Mme De la Bru. Oui, dont elle ne savait seulement pas le nom.

De la Bru. Cela m'a diverti, je l'avoue.

Mme De la Bru. Ce qu'il y a de sûr, c'est que voilà une bien bonne journée pour moi.

De la Bru. Je vous réponds que c'est un très-bon sujet que cet homme-là.

Mme De la Bru. Je l'aurais juré en le voyant.

De la Bru. Où soupez-vous ce soir ?

Mme De la Bru. Chez ma mère. Y viendrez-vous ?

De la Bru. Un peu tard ; et je vous ramènerai.

Mme De la Bru. En ce cas-là je renverrai mes chevaux. A ce soir. Je vais m'habiller. Adieu, Monsieur.

De la Bru. (*en s'en allant.*) Vous êtes bien contente.

Mme De la Bru. Oh pour cela, oui !

L'HISTOIRE.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE.
LA COMTESSE.
LE VICOMTE.
LE BARON.
L'ABBÉ DE FOND-GRAS.
LE COMMANDEUR DE CANTAC.
DUVAL, *valet-de-chambre de la Comtesse.*

La Scène est chez la Comtesse.

L'HISTOIRE.

PROMETTRE ET TENIR SONT DEUX.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE BARON, LE VICOMTE.

La Comt. Passez donc là, Madame la Marquise.

La Marq. Je suis ici à merveilles. (*S'asseyant.*)

La Comt. Messieurs, vous avez là des siéges. (*A la Marquise.*) C'est bien à vous, de venir de bonne heure comme cela.

La Marq. Mais vraiment, j'avais bien peur de ne pouvoir pas sortir ; ma mère ne veut jamais fermer sa porte ; vous savez comme elle est ; heureusement, il n'est venu que des hommes ; j'ai dit avant qu'il arrive quelqu'un, je m'en vais m'échapper ; et je suis venue.

Le Vic. Je vous avertis, Mesdames, que si vous attendez la Vicomtesse, vous ne l'aurez pas si-tôt.

La Comt. Pourquoi donc ?

Le Vic. Parcequ'elle ne finit jamais rien ; et puis

le mariage de sa belle-sœur l'occupe ; elle ne sait plus ce qu'elle fait.

Le Baron. Je ne savais pas qu'elle se mariât ; qui épouse-t-elle ?

Le Vic. Le Comte de Florensac.

Le Baron. Florensac ? Qu'est-ce que c'est que ce Florensac-là ?

Le Vic. Ma foi, c'est bien difficile à expliquer.

La Marq. Je m'en vais lui faire entendre en deux mots. Vous avez connu la grande Comtesse de Brindière, qui avait marié sa fille au Comte d'Hennevaux, qu'on appellait *Casse tête*, parceque c'était un braillard insupportable ?

Le Baron. Oui, qui avait perdu un œil à Philisbourg.

La Marq. C'est cela même. Eh-bien, Casse-tête avait une sœur qui était Chanoinesse, et qui eut tout d'un coup trente mille livres de rente de sa tante Lamotte Bouroncourt.

Le Baron. Oui, je sais bien tout cela.

La Marq. Le Florensac qui épouse la belle-sœur de la Vicomtesse, est fils de la Chanoinesse d'Hennevaux, mariée à Florensac, qui était, je crois, dans la marine.

Le Baron. Non, dans la maison du Roi.

La Marq. Il me semble que c'est dans la marine.

Le Vic. Vous avez raison tous les deux. Il était dans la marine ; mais par nn mécontentement, il a quitté ; et il est entré dans la maison . . .

La Comt. Est-il-riche, Vicomte ?

Le Vic. Non pas à présent ; mais d'un moment à

l'autre, il peut avoir quarante à cinquante mille livres de rente.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE VICOMTE, LE BARON, L'ABBÉ, DUVAL.

DUVAL, (*annonçant.*) Monsieur l'Abbé de Fondgras.

LA COMT. Ah, l'Abbé ! C'est délicieux ! Il ne se fait jamais attendre.

L'ABBÉ. Il m'en coûte assez pour cela, Mesdames ; je suis bien aise de vous le dire.

LA MARQ. Comment donc, l'Abbé ?

L'ABBÉ. Je viens de perdre quinze louis au wisk ; et je n'ai pas voulu de revanche à cause de vous. Mais, qu'est-ce que vous attendez pour partir ?

LA COMT. La Vicomtesse.

L'ABBÉ. Vous ne pourrez jamais vous promener ; les jours sont diminués ; et vous avez quatre lieues à faire, et la montagne encore.

LE BARON. Il n'y a que trois lieues, Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ. Comme vous voudrez ; mais comme on est toujours deux heures à les faire, j'appelle cela quatre lieues, et bonnes.

LA COMT. Ah, Messieurs, ne disputons pas, je vous en prie. Dites-nous plutôt s'il y a quelque chose de nouveau, l'Abbé ?

L'Abbé. Il y a . . . les mariages.

La Marq. Nous les savons.

L'Abbé. Et puis l'histoire de Versailles.

La Marq. Qu'est-ce que c'est ?

La Comt. Dites-donc.

L'Abbé. Elle est très-singulière ; comment, est-ce que vous n'en avez pas entendu parler ?

La Marq. Non, vraiment.

La Comt. Vous nous faites languir, l'Abbé ; vous êtes odieux.

L'Abbé. Mais c'est que je ne sais pas si je pourrai bien vous la conter.

La Marq. Oh, que oui.

L'Abbé. C'est qu'il y a des choses . . . Il faudrait . . . Le Commandeur y était.

Le Vic. Il doit venir ici, le Commandeur.

L'Abbé. Oh, bien, il vous la contera mieux que moi.

Le Vic. J'entends quelqu'un ; je parie que c'est lui.

La Marq. Et s'il ne vient pas, nous ne saurons pas l'histoire ?

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE BARON, L'ABBÉ, LE COMMANDEUR, DUVAL.

DUVAL, (*annonçant.*) Monsieur le Commandeur de Cantac.

LA MARQ. Ah, Commandeur, arrivez donc.

LA COMT. Nous vous attendons avec la plus grande impatience.

LE COM. (*saluant.*) Mesdames . . .

L'ABBÉ. Asseyez-vous ; ces dames voudraient savoir l'histoire de Versailles.

LE COM. C'est-à-dire du chemin de Versailles.

L'ABBÉ. Est-ce du chemin ?

LE COM. Oui, j'y étais, j'ai tout vu ; ainsi personne ne peut, je crois, vous en mieux rendre compte que moi.

LA COMT. C'est agréable de savoir comme cela de la première main.

LE COM. Je vous dis, j'ai tout vu.

LA MARQ. Eh-bien, commencez donc.

LE COM. Vous pourrez conter cela d'après moi, comme si vous y aviez été.

LA COMT. Oui, oui.

LE COM. Madame, c'était sur les une heure ; non, non, j'avais dîné à Versailles et je revenais . . . Attendez, je me trompe ; c'était en allant . . . Quelle heure était-il ?

LA MARQ. Que fait l'heure ?

Le Com. Cela est essentiel.

La Comt. Dites seulement si c'était le matin où l'après-dînée.

Le Com. C'était de jour; mais pour l'heure . . . cela ne fait rien.

La Marq. (*à part.*) Il me fait mourir.

Le Com. Après avoir passé le pont de Sèvre . . .

La Marq. De Sèvre, allons.

Le Com. De Sèvre? Oui, oui, vous suivez le chemin. Il y a un endroit, où il y a un . . .

L'Abbé. Un fond?

Le Com. Non, non.

Le Vic. Une hauteur?

Le Com. Non, non, un . . .

Le Baron. Un village?

Le Com. Non pas un village, un . . . Comment diable est-ce que je vous dirai bien? un . . . Cela ne fait rien; c'est sur le chemin toujours.

La Comt. Eh-bien?

Le Com. Ne vous inquiétez pas; vous ne perdrez pas un mot de l'histoire. Je vis arriver à droite une voiture; c'était une chaise de poste; une chaise de poste? attendez, non; car il y avait quatre personnes dedans.

L'Abbé. C'était donc une berline?

Le Com. Ah, oui, une berline. Il y avait dedans Madame de . . . Comment appelez-vous une intendante . . .

La Marq. Ah, Madame de Bérouville?

Le Com. Non, non, ce n'est pas Madame de Bérouville; c'est une grande femme.

La Marq. Madame de Roumont ?

Le Com. Non, non, Madame de De . . . Cela ne fait rien. Avec elle était son frère, un maître des requêtes, Monsieur de . . . un gros homme.

La Comt. Ah, Desgraviers ?

Le Com. Non, ce n'est pas cela ; c'est de Du . . .

L'Abbé. Du Grandbac ?

Le Com. Non, ce nom-là ne me revient jaimais. Du . . . du . . . des . . . des . . . cela ne fait rien L'Abbé de chose était à côté de Madame de . . . l'Abbé, c'est celui que nous connaissons tous, qui soupa l'autre jour chez Madame de . . . Hé l'Abbé . . .

Le Vic. De la Veinière ?

Le Com. Non, l'Abbé, l'Abbé . . . Un gros visage.

Le Baron. L'Abbé Despins ?

Le Com. Non, l'Abbé . . . cela ne fait rien. Vis-à-vis de lui était le Marquis de . . . eh, vous savez bien qui je veux dire, qui a eu un régiment il y a trois ans.

Le Vic. Un régiment d'infanterie ?

Le Com. Non, de cavalerie ; le régiment . . . un régiment bleu.

Le Baron. Mais ils le sont presque tous à présent.

Le Com. Oui ; mais c'est le régiment de . . .

Le Vic. Il n'y a qu'à prendre l'État Militaire.

Le Com. Non, non, je vous le dirai ; le régiment . . . cela ne fait rien. Vous connaissez à présent les quatre personnes de la voiture ; comme ils allaient tourner pour aller du côté de . . .

La Marq. De Versailles ?

Le Com. Non, non.

La Comt. C'est donc du côté de Paris.

Le Com. Non, non, pour suivre le grand chemin. Il est arrivé tout d'un coup une chaise de poste qui . . . je ne me trompe pas, c'est une chaise, oui. La chaise s'est arrêtée ; il en est sorti . . . ils étaient deux ; c'était une diligence.

La Marq. Dites-donc ce qui en est sorti ?

Le Com. Monsieur de la . . . de la . . . un conseiller ; non, un président, Monsieur de la . . .

L'Abbé. Monsieur de la Ferville ?

Le Com. Non pas, non ; Monsieur de la . . .

La Comt. Le Président de Grandecour ?

Le Com. Non, ce n'est pas Grandecour. Le Président . . . cela ne fait rien. Le Président s'est jeté . . . Attendez, je crois que son nom me revient.

La Marq. Dites, dites, où s'est-il jeté ?

Le Com. Tout-à-l'heure. (*Il tire sa montre.*) Comment diable ! Il est cinq heures et demie ; et l'Opéra nouveau que je veux voir. (*Il s'en va.*)

La Marq. Mais, Commandeur . . .

Le Com. (*revenant.*) Ah-ça, ne me citez pas, parce qu'on n'est pas bien-aise dans ces cas-là . . . (*Il s'en va.*)

La Comt. Nous voilà bien instruits.

L'Abbé. Je vous conterai ce que je sais en chemin.

Le Vic. Oui, oui, partons. La Vicomtesse viendra comme elle voudra ; peut-être point.

La Comt. Sonnez un peu, l'Abbé. (*Il sonne.*)

Duval. Madame, que veut-elle ?

LA COMT. Les chevaux.

DUVAL. Ils sont tout prêts il y a une heure.

LA COMT. Allons-nous-en, Marquise. (*Ils sortent tous.*)

LE PERSIFLEUR.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE SÉVANNE.
LA BARONNE DE RIANVILLE.
LE COMTE DE MOQUART.
LE COMMANDEUR DE ST. GATIEN.

La Scène est à la campagne, chez la Marquise de Sévanne.

LE PERSIFLEUR.

IL NE FAUT PAS MESURER TOUT LE MONDE À SON AUNE.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR.

LA MARQ. Qu'avez-vous fait du Comte, Commandeur ?

LE COM. Je crois qu'il se promène.

LA MARQ. Ah ! j'en suis bien aise ; parce qu'il me dira comment il aura trouvé tout ce que j'ai fait dans mes jardins et mon parc.

LE COM. Vous croyez qu'il vous le dira ?

LA MARQ. Sûrement. Pourquoi pas ?

LE COM. Mais saurez-vous au vrai ce qu'il pensera ?

LA MARQ. Je n'en doute pas. Je sais bien que vous croyez qu'il persifle toujours.

LE COM. Je ne l'ai jamais entendu parler autrement.

LA MARQ. C'est que vous ne l'avez pas vu avec moi.

Le Com. Non, encore hier à souper.

La Marq. Il ne parlait pas sérieusement ; et puis les gens que nous avions étaient excellents, ils voulaient être loués, il les a servis selon leur goût.

Le Com. C'est-à-dire, qu'il s'est bien amusé à leurs dépens.

La Marq. Allons, vous lui en voulez.

Le Com. Moi ? je vous jure que non, au contraire ; mais j'ai été plus de trois ans à me faire à son ton, et quelquefois même encore il m'embarrasse ; mais comme il m'a donné des preuves très-fortes de son amitié, elles m'ont rassuré.

La Marq. Vous l'aimez donc ?

Le Com. Beaucoup. Et je lui ai fait souvent des reproches de cette mauvaise habitude, qui empêche de savoir réellement ce qu'il pense.

La Marq. C'est votre défiance ordinaire qui fait que vous lui trouvez ce défaut.

Le Com. Voilà bien les femmes ; quand on n'est pas de leur avis sur les hommes qu'elles protégent, elles vous trouvent des torts.

La Marq. Torts ou non, si vous aimez le Comte, vous devez approuver mon projet.

Le Com. Quel est-il ?

La Marq. De le marier.

Le Com. A propos de quoi ?

La Marq. Parce que je sais qu'il s'ennuie d'être garçon.

Le Com. Il vous l'a dit ?

La Marq. Oui, très-souvent.

Le Com. Et vous le croyez ?

La Marq. Sûrement. En vérité, Commandeur, vous m'impatientez.

Le Com. Ce n'est pas mon dessein. Poursuivez; à qui le destinez-vous?

La Marq. A la Baronne de Rianville.

Le Com. Elle ne plaira pas au Comte.

La Marq. Pourquoi cela? c'est une femme très-aimable.

Le Com. Si vous voulez. Vous la trouvez aimable, parce qu'elle rit toujours; et moi je vous réponds qu'elle ne rit que par décontenancement.

La Marq. Cela ne fait rien; elle est gaie au moins.

Le Com. Voilà encore ce que je ne vous accorde pas.

La Marq. Vous êtes bien contrariant aujourd'hui!

Le Com. Eh-bien, vous verrez s'il ne faudra pas que je me mêle de ce mariage-là pour qu'il réussisse; je ne vous en dis pas davantage, parceque vous diriez encore que j'en veux à la Baronne.

La Marq. J'entends le Comte; vous allez voir s'il me persiflera.

Le Com. Ah que non, il n'osera jamais.

La Marq. Je me garderai bien de lui dire tout ce que vous pensez de la Baronne.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

La Marq. Eh-bien, Comte, vous venez de vous promener ; vous allez me dire comment vous trouvez mon parc.

Le Comte. Je le trouve admirable !

La Marq. Connaissiez-vous les jardins à l'Anglaise ?

Le Comte. J'en avais entendu parler ; et je crois que les jardins à l'Anglaise de France sont beaucoup plus beaux que ceux d'Angleterre.

La Marq. Tout cela d'après ce que vous venez de voir ?

Le Comte. Sûrement.

La Marq. Pour moi, je suis persuadée que le centre du goût est en Angleterre.

Le Comte. Voilà ce que j'avais toujours pensé.

La Marq. Réellement ? je suis bien aise de me rencontrer ainsi avec vous. Voyons ce qui vous a le plus frappé dans mon parc ?

Le Comte. Tout.

La Marq. Comment tout ?

Le Comte. Votre gazon, qui contient tout le parc.

La Marq. Oui, oui, vous avez raison ; je ne veux marcher que sur de la verdure.

Le Comte. On ne saurait mieux penser ; rien n'égale les gazons pour donner de l'ombre.

La Marq. Rien n'est plus frais.

Le Comte. C'est ce que je vous dis. Vous aviez de grands arbres touffus qui couvraient tout ; on ne savait où se mettre à l'abri.

La Marq. Oh ! j'ai fait couper tout cela, j'ai tout rajeuni.

Le Comte. Oui, ces arbres sans tête, qui courent les uns après les autres sur vos gazons, sont charmants !

La Marq. Délicieux ! vous verrez, quand ils seront venus.

Le Comte. Ces tombes de fleurs que l'on rencontre par-ci, par-là sur vos gazons, m'ont fait un plaisir à quoi l'on n'est pas accoutumé.

La Marq. Et mes montagnes ?

Le Comte. Charmantes ! la vue passe par-dessus, rien n'est plus commode ! Voilà ce que j'ai trouvé de mieux imaginé dans ces sortes de jardins-là.

La Marq. Vous ne me parlez pas de mes arbres étrangers, de mes arbres verts.

Le Comte. Il n'y a rien comme cela !

La Marq. Je suis bien aise que vous en soyez content.

Le Comte. Comment ne le serais-je pas ? cela vous agrandit, vous élève au-dessus de tout le monde !

La Marq. Comment cela, Comte ? Je ne comprends pas bien.

Le Comte. Vous savez que les pins, les sapins, tous ces arbres-là, dans leur pays, touchent les cieux, qu'à peine les regards peuvent atteindre à leurs cîmes ? . . .

La Marq. Rien n'est plus vrai.

Le Comte. Et ici on y touche avec la main.

La Marq. Vous avez raison ; on se croit des géants ou des Dieux. A propos de cela, vous avez vu mon cèdre du Liban ?

Le Comte. Ah ! je vous en réponds ; le Vicomte me l'a montré.

La Marq. C'est lui qui me l'a donné.

Le Comte. Il m'a fait faire bien du chemin pour le trouver.

La Marq. C'est qu'il a la vue basse, il fallait l'aider.

Le Comte. Je ne demandais pas mieux ; et pour cela je regardais parmi les arbres les plus grands celui qui dominerait, quand le Vicomte, qui était resté derrière moi, s'est écrié : "Comte, le voilà, le voilà." Je me suis retourné, et j'ai vu le Vicomte qui était à quatre pattes à terre, et dont le nez me cachait votre cèdre du Liban.

La Marq. Eh-bien, vous l'avez vu enfin ; convenez que cela fera un bien bel arbre un jour.

Le Com. Oui, dans trois mille ans. Ma foi, vous êtes excellents tous les deux ! (*Il rit en s'en allant.*)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE COMTE.

Le Comte. A qui en a donc le Commandeur ? je ne l'ai jamais vu rire autant.

La Marq. Je sais bien pourquoi.

LE COMTE. Vous me le direz ?

LA MARQ. Il croit que vous me persiflez.

LE COMTE. Je le reconnais bien là ; il est toujours défiant.

LA MARQ. C'est son défaut ; je lui ai dit mille fois.

LE COMTE. Et vous avez bien fait ; mais vous ne le corrigerez jamais.

LA MARQ. C'est ce que je pense, et je crains extrêmement que sa défiance ne me gagne.

LE COMTE. Vous n'y avez nul penchant.

LA MARQ. Il est vrai ; mais venons à ce que j'ai à vous dire. Vous savez toute l'amitié que j'ai pour vous ?

LE COMTE. J'espère que vous n'ignorez pas combien elle m'est chère, et que vous me rendez justice.

LA MARQ. Je veux du moins vous le prouver. Je sais que vous n'êtes pas riche, et j'ai envie de vous marier.

LE COMTE. Comment ?

LA MARQ. J'ai à vous proposer une veuve de qualité, jeune, jolie, très-aimable, jouissant de quarante mille livres de rente, avec les espérances d'en avoir encore autant.

LE COMTE. Cela me conviendrait très-fort.

LA MARQ. Pour cela, je l'ai engagé à venir ici passer quelques jours ; mais je veux que cela soit fait tout de suite.

LE COMTE. La connais-je ?

LA MARQ. Vous pouvez connaître son nom ; mais je ne crois pas que vous l'ayez jamais vue ; c'est la Baronne de Rianville.

Le Comte. Je ne la connais pas.

La Marq. Elle va arriver dans le moment.

Le Comte. Mais ce mariage-là m'arrangerait on ne peut pas davantage.

La Marq. Je vous réponds de le faire réussir.

Le Comte. Je vous en aurai la plus grande obligation.

La Marq. Je vois, je crois, une voiture qui arrive ; c'est peut-être elle. Il faut que je le sache. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE.

Quarante mille livres de rente, ce serait une excellente affaire ! Il faut convenir que la Marquise est une bien bonne femme. Ne négligeons pas ceci, et finissons promptement, puisqu'elle croit que cela est aisé.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LE COMTE.

La Marq. C'est elle-même ; je suis sûre que vous en serez enchanté.

Le Comte. Je le suis déjà.

La Marq. Non, je vous dis vous en serez content ; mais avant de la voir, laissez-moi la prévenir, et vous viendrez quand vous jugerez que nous aurous un peu causé.

Le Comte. Songez que je vous laisse entièrement la maîtresse de tout.

La Marq. Laissez-moi faire. J'entends du bruit ; allez-vous-en.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LA MARQUISE.

La Marq. Eh, la voilà donc, enfin, cette charmante Baronne ! (*Elles s'embrassent.*)

La Bar. Oui, me voilà. (*Riant.*) Mais savez-vous que j'ai cru que je n'arriverais jamais ; j'ai éprouvé toutes sortes de malheurs. (*Elle rit.*)

La Marq. Comment donc !

La Bar. J'ai voulu faire la première poste avec mes chevaux ; j'ai rencontré des charretiers qui m'ont barré le chemin. Mes gens se sont battus ; c'était quelque chose d'affreux. (*Elle rit.*)

La Marq. Mais vous avez dû avoir grande peur ?

La Bar. Oh ! j'ai été dans un état ! Est-ce que Julie ne s'est pas trouvée mal ! (*Elle rit.*)

La Marq. Vous l'avez amenée pourtant ?

La Bar. Sûrement, je l'ai amenée. Je lui ai dit, en arrivant, d'aller se coucher. C'est incroyable tout ce qui m'arrive ! (*Elle rit.*)

La Marq. Enfin, vous voilà.

La Bar. Et mon beau-père, qui est à la mort. (*Elle rit.*)

La Marq. Réellement ?

La Bar. Oui, il est abandonné des médecins. Vous savez combien il m'a tourmentée ; cependant je le regrette fort. (*Elle rit.*)

La Marq. Je le crois. Mais votre mari lui ressemblait.

La Bar. Ah ! malgré cela, je le pleurerai toute ma vie. (*Elle rit.*)

La Marq. Il faut mettre un terme à votre douleur.

La Bar. Voilà ce que je ne saurais gagner sur moi ; j'en rêve toutes les nuits ; il me fait des peurs affreuses ! (*Elle rit.*)

La Marq. Pour chasser ces idées-là, il faut vous remarier. Est-ce que vous ne vous ennuyez pas d'être veuve ?

La Bar. Si je m'ennuie ? je m'ennuie à la mort ; cela peut-il être autrement ? (*Elle rit.*)

La Marq. L'on a beau dire ; notre existence, à nous autres femmes, est celle qu'un mari nous donne ; nous tenons de lui toute notre considération. J'ai un homme à vous proposer, qui est non-seulement un homme de mérite, mais qui est fort aimable.

La Bar. Ah le Baron était très-aimable, et je ne retrouverai jamais un mari comme lui. (*Elle rit.*)

La Marq. Mais vous ne connaissez pas le Comte de Moquart ?

La Bar. J'en ai entendu parler, et l'on m'a fait craindre horriblement de le rencontrer. (*Elle rit.*)

La Marq. Pourquoi donc ? Quelle enfance !

La Bar. C'est qu'il a la réputation de persifler tout le monde, et que je crains toujours qu'on ne se moque de moi ; cela me désole, (*Elle rit.*) parceque je ne saurais m'en appercevoir.

La Marq. Le Comte a le desir de vous plaire ; ainsi cela doit vous rassurer. Le voici ; c'est son cœur qui le conduit vers vous.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LE COMTE.

La Marq. Venez, venez, Comte. Tenez, voilà cette chère Baronne, dont je vous ai tant parlé.

Le Comte. Tout ce que vous m'en avez dit, Madame, est fort au-dessous de ce que je vois ; et vous peignez faiblement vos amis.

La Marq. Vous la trouverez encore mieux quand vous la connaîtrez davantage. Ah ça, Comte, voulez-vous bien lui tenir compagnie pendant que je vais achever une lettre qu'il faut que je fasse partir dans l'instant ?

La Bar. Mais, Madame . . . (*Elle rit.*)

La Marq. Je ne serai pas long-temps.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LE COMTE.

La Bar. (*riant.*) La Marquise est folle, je crois, de me laisser comme cela en tête à tête avec quelqu'un que je vois pour la première fois.

Le Comte. Si c'était une plaisanterie, elle retomberait entièrement sur moi, et mon amour-propre ne serait pas flatté qu'on me crût aussi peu redoutable; mais elle connaît le respect dont je suis capable, et celui que vous inspirez.

La Bar. Vous me trouvez un air redoutable, apparemment? (*Elle rit.*)

Le Comte. Écoutez donc, Madame; il faut être prodigieusement en garde pour ne pas se livrer entièrement au sentiment que vous faites naître; et si le désir de vous plaire n'était pas retenu par la crainte de n'y pas réussir . . .

La Bar. Oui, je vois que votre modestie vous empêche de vous en trouver digne. C'est le défaut ordinaire des hommes; cependant cela n'empêche pas qu'on ne les craigne; mais je dis beaucoup. (*Elle rit.*)

Le Comte. Ne plaisantez pas, Madame, je vous en supplie; je vais vous parler absolument du fond de mon cœur. Ce que je viens de vous dire n'a rien qui doive vous surprendre; et ce doit être le langage de tous ceux qui vous connaissent; mais si je pouvais l'emporter sur eux par une préférence qui me lierait à

vous pour toute ma vie, je ne conçois pas qu'il puisse y avoir jamais de bonheur plus grand !

La Bar. Voilà qui est divin ! Un pouvoir si subit de mes charmes aurait de quoi me tourner la tête, surtout étant senti par un homme aussi supérieur que vous, Monsieur. (*Elle rit.*)

Le Comte. Peut-être vous paraît-il ridicule que j'ose vous l'avouer si promptement ; mais si vous me connaissiez davantage, peut-être vous détermineriez-vous moins difficilement ; et ma supériorité, pour parler selon vous, s'éclipserait bientôt ; voilà ce qui m'engage à faire en sorte d'arracher un consentement qui ne devrait être que le prix d'un temps considérable d'assiduités et de soins.

La Bar. Ce que j'admire, c'est l'excès de votre modestie. (*Elle rit.*)

Le Comte. C'est que je ne crois pas que dans une affaire si sérieuse, il faille se donner pour plus que l'on ne vaut.

La Bar. Mais je trouve que vous valez beaucoup ; et j'ai mes craintes aussi, c'est que vous ne vous abusiez excessivement sur tout ce que je vous paraîs mériter. (*Elle rit.*)

Le Comte. Parlez-moi donc sérieusement, Madame, et tirez-moi de l'inquiétude où vous me mettez ; répondez-moi, je vous prie, d'une manière à me donner l'espérance la plus flatteuse que je puisse concevoir.

La Bar. Oh ! je vous crois très-sincèrement, et rien ne peut m'engager plus facilement à me décider que le ton que vous venez d'employer. (*Elle rit, et sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, *la regardant aller.*

Ce qui m'arrive est unique ! Je me suis moqué de vingt femmes, qui en ont toutes été la dupe ; et celle-ci, à qui je parle très-sérieusement, se rit de moi ! Je m'y perds. Sans doute elle aime ailleurs. La Marquise n'en est pas instruite, apparemment. Je suis désespéré d'avoir vu la Baronne !

SCÈNE X.

LE COMMANDEUR, LE COMTE.

Le Com. Où sont donc ces dames ? réponds-moi ; que fais-tu là à rêver, toi ?

Le Comte. C'est une aventure incroyable !

Le Com. Quoi donc ?

Le Comte. Cette Baronne de Rianville vient de se moquer de moi en plein.

Le Com. Comment ?

Le Comte. La Marquise est une tête aussi comme il n'y en a point. Elle avait imaginé que je pourrais épouser la Baronne ; je crois qu'elle l'a prévenu de ce projet ; j'arrive ; elle me laisse avec elle ; sa fortune m'avait tenté, et sa figure me décide dès le premier moment ; jamais aucune femme n'a su me plaire davantage.

Le Com. Eh-bien, tout a été conclu, arrangé dans l'instant, sans doute ?

Le Comte. Eh ! point du tout. J'ai tout employé pour lui faire connaître l'ascendant que ses charmes ont acquis tout-à-coup sur mon cœur, en la voyant pour la première fois, et je lui ai montré le désir le plus vif de l'épouser.

Le Com. Ce n'est pas perdre de temps.

Le Comte. Mais je la croyais prévenue par la Marquise, et je ne voulais pas d'ailleurs qu'elle crût que je pusse former sur elle d'autres desseins.

Le Com. Cela est délicat.

Le Comte. Tu m'impatientes avec tes réflexions.

Le Com. Finis.

Le Comte. La Marquise n'a fait que me rire au nez, et je n'ai pu lui rien persuader.

Le Com. Tu le crois ?

Le Comte. J'en suis sûr.

Le Com. Celui-là est délicieux !

Le Comte. Cette exclamation-là prouve tout-à-fait l'intérêt que tu prends à ma situation.

Le Com. Ta situation ! voilà un grand mot. Voyons, expliquons-nous ; tu en es donc réelement amoureux ?

Le Comte. Je te dis à en perdre l'esprit

Le Com. Ah çà, en honneur, tu ne me persifles pas, tu n'as pas réussi ?

Le Comte. Je te dis que je suis désespéré.

Le Com. Je n'avais pas prévu cela.

Le Comte. Pourquoi donc ?

Le Com. Je te le dirai. Voici ces dames ; je vais

tâcher de pénétrer les raisons de la Baronne. Ne t'éloigne pas.

Le Comte. Je remets mes intérêts entre tes mains.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LE COMMANDEUR,

Le Com. (*à part.*) Elles ne me voient pas ; écoutons.

La Marq. Mais, en vérité, Madame, je ne saurais croire cela.

La Bar. Je vous dis que je le connaissais de réputation, et l'on ne m'a pas trompée. (*Elle rit.*)

La Marq. Mais que vous a-t-il dit enfin ?

La Bar. Oh ! que sais-je, moi ? que je pouvais seule faire son bonheur, comme s'il me connaissait depuis long-temps ; enfin, il ne m'a pas dit un mot sans me persifler. (*Elle rit.*)

La Marq. Et que lui avez-vous répondu ?

La Bar. Que j'étais enchantée de sa modestie. (*Elle rit.*)

La Marq. Et tout cela en riant ?

La Bar. Mais jugez, j'étais d'un embarras extrême. (*Elle rit.*)

La Marq. Il est donc persuadé qu'il vous convient ?

La Bar. Je crains qu'il n'imagine que j'aie été la dupe de tout ce qu'il m'a dit. (*Elle rit.*)

Le Com. Eh-bien, Madame, vous pouvez cesser d'être inquiete.

LA MARQ. Quoi, vous avez entendu ce que la Baronne vient de dire ?

LE COM. Oui, vraiment, et tout ceci est fort plaisant !

LA MARQ. Comment donc ?

LE COM. C'est que le Comte est réellement persuadé que Madame la Baronne s'est moquée de ses prétentions sur elle.

LA MARQ. Ah ! celui-là est charmant !

LA BAR. Madame, Monsieur le Commandeur me persifle aussi, et je vous avoue que j'en suis furieuse. (*Elle rit.*)

LA MARQ. Non, je vous réponds du Commandeur.

LE COM. Et moi du Comte ; mais je vois que vous serez difficiles à persuader l'un et l'autre. Je vous ai bien dit, Madame la Marquise, que ce mariage-là ne réussirait pas, si je ne m'en mêlais point.

LA MARQ. Et que comptez-vous faire pour cela ?

LE COM. Le voici. Il faut que Madame la Baronne m'honore assez de sa confiance, pour me dire tout naturellement si le Comte lui convient.

LA BAR. J'ai déjà dit à Madame, qu'un homme, qui la première fois qu'il m'a persiflée, ne saurait me convenir. (*Elle rit.*)

LE COM. Mais, supposé qu'il ne vous ai pas persiflée ?

LA BAR. Eh-bien, un autre homme qui lui ressemblerait, et qui n'aurait pas le défaut qu'il a, ne me déplaîrait pas. (*Elle rit.*)

LE COM. Je vais le faire venir. (*Il va chercher le Comte.*)

La Bar. Ah ! gardez-vous-en bien, il me fait une frayeur mortelle. (*Elle rit.*)

La Marq. Et que risquez-vous de l'entendre encore une fois ?

La Bar. Mais tout. S'il allait vouloir m'épouser malgré moi, (*elle rit.*) je serais très-malheureuse.

La Marq. Quelle folie !

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

Le Com. Madame, voici le Comte, qui est désespéré de n'avoir pu vous persuader de la vérité de tout ce qu'il vous a dit.

Le Comte. Il est très-vrai, Madame, que la malheureuse prévention où vous êtes contre moi, fera le malheur de ma vie, et que je ne sais comment m'exprimer, pour vous convaincre de la vérité de mes sentiments.

La Bar. Je sais à merveille qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous croire, et que même vous en seriez fort aise. (*Elle rit.*)

Le Comte. Ah ! Madame, je serais au comble du bonheur !

La Bar. Voilà ce que je dis, et ce qui n'arrivera pas. (*Elle rit.*)

Le Comte. Mais pourquoi ?

Le Com. C'est que tu ne pourras jamais persuader à Madame tout ce que tu sens pour elle.

La Marq. Oui, elle est très-piquée de ce que vous l'avez persiflée ; elle prétend que vous avez cette réputation, et que vous vous êtes laissé entraîner par ce penchant, dès le premier moment que vous l'avez vue.

Le Comte. Moi ! il serait possible ? . . .

La Marq. Je l'ai fort assuré que non.

Le Com. Et moi aussi. Tout ce que j'ai gagné, c'est qu'elle a trouvé que je la persiflais. Voilà le fruit de ta malheureuse habitude, de ne plus rien pouvoir persuader.

Le Comte. A quelles épreuves faut il que je me soumette, Madame ? je voue en supplie, ordonnez, exigez ; je suis prêt à tout.

La Bar. Je n'en veux point d'autres ; il m'est doux de m'être trompée, et je vous prie de le croire. (*Elle rit.*)

Le Com. Tu dois être content.

Le Comte. Oui, Madame ne se moque-t-elle pas encore de moi ?

La Bar. Je vous réponds que ce n'est pas mon défaut. (*Elle rit.*)

Le Comte. Allons, je dois aller cacher ma honte.

Le Com. Écoute-moi.

Le Comte. Que pourras-tu me dire ?

Le Com. Que ceux qui passent leur vie à plaisanter, ne supportent pas quelquefois la plaisanterie des autres ; qu'ils craignent autant le ridicule, qu'ils sont charmés de le faire naître, et de sacrifier tout ce qui se trouve sous leur main pour le seul plaisir d'amuser.

Le Comte. Je ne vois pas à quoi tu en veux venir, si ce n'est encore à me rendre plus odieux aux yeux de Madame.

Le Com. Voilà ce qui n'arrivera pas, si tu ne veux plus avoir de défiance. Madame est vraie, et elle suit les mouvemens de son cœur en consentant à t'épouser.

Le Comte. Serait-il bien possible ?

La Marq. Madame, rassurez-le donc ; allons, ma chère Baronne.

La Bar. Monsieur le Commandeur vient d'exprimer si bien tout ce que je pense, que je n'ai rien à y ajouter. (*Elle rit.*)

Le Comte. Eh-bien, tu vois comme elle se moque de moi.

La Bar. Vous m'offenserez très-vivement, Monsieur, si vous continuez d'avoir cette pensée ; lorsque j'ai bien voulu revenir de la prévention où j'étais contre vous, sur la parole de Madame la Marquise et celle de Monsieur le Commandeur. Je vous le dis très-sérieusement. (*Elle rit.*)

Le Comte, (*à part.*) Je n'y comprends plus rien.

La Bar. Vous hésitez encore à me croire ; prenez-y garde ; je penserai que vous voulez jouer la modestie. (*Elle rit.*)

Le Comte. Et je ne vous paraîtrai donc jamais vrai ?

La Bar. Sera-ce ma faute ? n'ai-je pas fait tout ce qu'il fallait pour me persuader moi-même ? (*Elle rit.*)

La Marq. Tenez, convenez de vos faits, et ne vous expliquez pas davantage.

La Bar. Pour moi, j'y consens de tout mon cœur. (*Elle lui donne sa main en riant.*)

Le Comte, (*lui baisant la main.*) Ah ! mon bonheur n'est donc plus douteux !

Le Com. Je vais dévoiler à présent tout le mystère. La gaieté de Madame la Baronne t'a embarrassé !

Le Comte. Il est vrai.

Le Com. J'ai voulu que tu sentisses une fois bien véritablement par toi-même, combien, avec l'habitude de persifler, on ôte la confiance à ceux avec qui on est exposé à vivre tous les jours.

La Bar. L'avis est bon, Monsieur le Comte. (*Elle rit.*)

Le Comte. Et je vous jure d'en profiter.

Le Com. Allons, ne nous occupons plus que du soin d'assurer votre bonheur.

LE COMÉDIEN

BOURGEOIS.

PERSONNAGES.

M. ROBINEAU, procureur. *En robe-de-chambre, avec un bonnet de velours noir, et après, en habit noir.*

M. ROBINEAU, son fils. *En habit de matin, avec une canne, et point d'épée ; cheveux noués.*

ÉTIENNE, laquais de Messieurs Robineau. *Vieux, en veste ; tablier blanc à bavette pointue, vieille perruque.*

La Scène est dans la chambre de M. Robineau, fils.

LE COMÉDIEN BOURGEOIS.

A BEAU PRÊCHER, QUI N'A CŒUR DE BIEN FAIRE.

SCÈNE I.

ÉTIENNE, *rangeant dans la chambre.*

Voyez s'il reviendra! J'ai toujours bien fait d'accommoder la perruque de son père; sans cela j'aurais couru risque d'être bien grondé. Car le père et le fils, c'est un train! l'un veut une chose, l'autre veut le contraire; les pères et les enfants ne s'accordent jamais; ah, que j'ai bien fait de rester garçon!

SCÈNE II.

M. ROBINEAU, ÉTIENNE.

M. Rob. (*sans paraître.*) Étienne!

Étienne. Bon, voilà le père qui crie après moi, à présent.

M. Rob. Étienne ! Étienne !

Étienne. On y va.

M. Rob. (*en robe-de-chambre.*) Eh-bien, qu'est-ce que tu fais ici ?

Étienne. J'attends Monsieur votre fils.

M. Rob. Comment mon fils, où est-il allé ?

Étienne. Je ne sais pas, Monsieur ; je crois que c'est chez un Monsieur de la Comédie Française.

M. Rob. Pourquoi faire ?

Étienne. Pour apprendre son rôle.

M. Rob. Comment son rôle ! Est-ce qu'il joue la comédie ?

Etienne. Oh, mon Dieu, oui, que trop souvent.

M. Rob. Trop souvent ?

Étienne. Pour cela oui ; car il faut lui porter des habits de toutes les couleurs, et tout cela m'ennuie, me fait lever matin et coucher tard.

M. Rob. Voilà donc pourquoi son agrégé dit qu'il ne le voit point.

Étienne. Cela peut bien être.

M. Rob. Il fallait me le dire.

Étienne. Je croyais que vous le saviez.

M. Rob. Et que je l'approuvais, n'est-ce pas ?

Étienne. Moi, ce n'est pas mon affaire de savoir si vous l'approuvez ou non.

M. Rob. Eh-bien, tu le verras ; et s'il la joue encore et que tu ne m'en avertisses pas, je te chasserai.

Étienne. Mais il me fera peut-être chasser aussi lui, si je vous rends compte de ce qu'il fait.

M. Rob. Je ne serai pas le maître, n'est-ce pas ? Songe à ce que je te dis.

Étienne. Mais Monsieur . . .

M. Rob. Allons, tais-toi. Je crois que je l'entends ; tu vas voir comme je vais lui laver la tête.

Étienne. Ne dites pas que je vous ai dit . . .

SCÈNE III.

M. ROBINEAU, M. ROBINEAU, *fils*, ÉTIENNE.

M. Rob. Eh-bien, Monsieur, d'où venez-vous comme cela ?

M. Rob., (*fils.*) Mon père, je viens . . .

M. Rob. Je le sais.

M. Rob., (*fils.*) En ce cas-là . . .

M. Rob. Croyez-vous que je veuille avoir un comédien dans ma famille ?

M. Rob., (*fils.*) Mais, mon père, qui vous a dit que je veux me faire comédien ?

M. Rob. Vous ne vous occupez pas d'autre chose.

M. Rob., (*fils.*) Mais, je croyais qu'à mon âge, on pouvait quelquefois s'amuser jouer la comédie.

M. Rob. Tout cela fait perdre du temps ; vous étudiez des rôles, au lieu de faire votre droit.

M. Rob., (*fils.*) Mais, mon père, vous voulez me faire avocat.

M. Rob. Sans doute ; par conséquent il faut savoir son droit, étudier les coutumes, les loix.

M. Rob., (*fils.*) Oui, mais il faut savoir bien parler en public.

M. Rob. Et pour cela faut-il être comédien !

M. Rob., (*fils.*) Je ne dis pas cela.

M. Rob. Voilà pourtant ce que vous deviendriez, si je vous laissais faire.

M. Rob., (*fils.*) Je vous assûre, mon père . . .

M. Rob. Je vous assûre, mon fils, que vous ne jouerez plus la comédie.

M. Rob., (*fils.*) Quoi, je ne pourrai pas quelquefois la jouer avec mes amis ?

M. Rob. Non, Monsieur ; je ne veux pas laisser fortifier en vous ce goût-là ; en un mot, je ne veux pas avoir un comédien dans ma famille, encore une fois.

M. Rob., (*fils.*) Mais, mon père . . .

M. Rob. Mais, c'est un parti pris, et je charge Étienne de me dire, si vous vous avisez de jouer davantage.

M. Rob., (*fils.*) Puisque vous ne le voulez pas . . .

M. Rob. Prenez-y garde ; je le saurai, et je vous mettrai sur-le-champ à Saint-Lazare.

M. Rob., (*fils.*) Moi ?

M. Rob. Oui, vous.

M. Rob., (*fils.*) Eh-bien, mon père, je ne jouerai plus.

M. Rob. Songez-y bien. (*Il s'en va et revient.*) Vous me le promettez ?

M. Rob., (*fils.*) Oui, mon père.

M. Rob. Nous verrons. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

M. ROBINEAU, *fils*, ÉTIENNE.

M. Rob., (*fils, d'un air occupé.*) Étienne.

Étienne. Monsieur !

M. Rob., (*fils.*) Tenez . . .

Étienne. Voulez-vous vous habiller ?

M. Rob., (*fils.*) Non, pas encore.

Étienne. C'est que j'ai affaire.

M. Rob., (*fils.*) Un moment. Tiens-toi là. (*Il le place à la droite du théatre.*)

Étienne. Pourquoi faire ?

M. Rob., (*fils.*) Tu seras Junie.

Étienne. Junie ?

M. Rob., (*fils.*) Oui ; moi, je fais Britannicus.

Étienne. Ma foi, vous serez tout ce que vous voudrez ; mais il faut que je m'en aille.

M. Rob., (*fils.*) Je ne te demande qu'un instant ; c'est pour répéter une scène que Monsieur Le Kain vient de me montrer.

Étienne. Quoi, c'est encore de votre comédie ?

M. Rob., (*fils.*) Ce n'est rien, te dis-je.

Étienne. Après ce que vous avez promis à Monsieur votre père ?

M. Rob., (*fils.*) Tu n'auras rien à dire.

Étienne. Comment rien à dire ? Et si je ne lui dis pas que vous voulez toujours jouer la comédie, il me chassera.

M. Rob., (*fils.*) Mais je ne la jouerai pas, je ne veux que répéter.

ÉTIENNE. Répéter, répéter . . .

M. ROB., (*fils.*) Oui ; tiens-toi donc là, et ne parle pas.

ÉTIENNE. Allons, mais . . .

M. ROB., (*fils.*) Tais-toi donc. Ah-ça, voyons, j'entre par ici. (*Il marche tragiquement, et déclame.*)

" Madame, quel bonheur me rapproche de vous?
Quoi! je puis donc jouir d'un entretien si doux?"

Ce n'est pas cela. (*Il recommence.*)

" Madame, quel bonheur me rapproche de vous?
Quoi! je puis donc jouir . . ."

Je suis trop près, recommençons. (*Il se retourne pour s'éloigner, et Etienne se sauve. Il le suit.*)

SCÈNE V.

M. ROBINEAU, *fils.*

Étienne! Étienne! étienne! (*Revenant.*) Le coquin ne reviendra pas. Comment faire? Si je ne répète pas cette Scène pendant que je suis tout rempli de ce que m'a dit Monsieur Le Kain, je me refroidirai. Essayons avec un fauteuil. (*Il place un fauteuil où était Etienne, puis il s'éloigne et revient.*)

" Madame, quel bonheur me rapproche de vous?
Quoi! je pourrai jouir d'un entretien si doux?
Mais parmi ce plaisir, quel chagrin vous dévore?"

Cela ne peut pas aller; il faut lire ce chagrin dans les yeux de Junie; il faut absolument parler à quel-

qu'un. Ce coquin d'Étienne! Mais qu'est-ce qu'il y a à faire? (*Il rêve.*) Ah, il me vient une idée. (*Il sort, et revient avec une tête-à-perruque, sur laquelle est la perruque de son père, qui est fort grande, et il place cette tête où était le fauteuil.*) Ah, fort bien, recommençons. (*Il s'éloigne et revient s'adressant à la tête-à-perruque.*)

"Madame, quel bonheur me rapproche de vous?
Quoi! je puis donc jouir d'un entretien si doux?"

Cela va bien.

"Mais parmi ce plaisir, quel chagrin vous dévore?
Hélas! puis-je espérer de vous revoir encore?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours?
Quelle nuit! quel réveil!" . . .

Ce n'est pas cela.

"Quelle uuit! quel réveil! vos pleurs, votre présence,
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence?
Que faisait votre amant? quel démon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?
Hélas, dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?"

Ceci n'est pas assez tendre.

"M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?
Ma Princesse avez-vous daigné me souhaiter?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?
Vous ne me dites rien? quel accueil! quelle glace!
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace?
Est-ce ainsi que . . .
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace?
Parlez. Nous sommes seuls. Notre ennemi trompé,
Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.
Ménageons les moments de cette heureuse absence."

Il faudra recommencer tout cela ; mais voyons les autres vers que j'ai eu tant de peine à dire. Comment donc est-ce qu'ils commencent ? (*Il rêve.*) Il est singulier que je ne me les rappelle pas. (*Il cherche.*)

SCÈNE VI.

M. ROBINEAU et ÉTIENNE, *sans paraître*, M. ROBINEAU, *fils*.

M. Rob. Allons donc, Étienne, ma perruque.

Étienne. Eh, Monsieur, je la cherche.

M. Rob. Qu'en as-tu donc fait ?

Étienne. Elle était là sur la tête, dans le poudroir, et je ne trouve ni la tête ni la perruque.

M. Rob. Mais il faut que je sorte.

Étienne. Je ne comprends pas cela.

M. Rob. Veux-tu bien la chercher ?

Étienne. Je ne fais pas autre chose.

M. Rob., (*fils.*) Je me souviens à présent, voyons. (*A la tête-à-perruque.*)

" Ah, n'en voilà que trop ! c'est trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez ?

(*Il se jette à genoux.*)

Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche ? "

Étienne, (*entrant avec Monsieur Robineau.*) Eh, Monsieur, voilà votre perruque ; je savais bien qu'elle n'était pas perdue. (*Il emporte la tête-à-perruque.*)

M. Rob., (*fils.*) Eh, que fais-tu donc. (*Il suit Etienne.*)

M. Rob., (*l'arrêtant.*) Quoi, Monsieur, malgré la promesse que vous venez de me faire, vous continuez à jouer la comédie, et avec ma perruque encore ?

M. Rob., (*fils.*) Mon père . . .

M. Rob. Qu'avez-vous à dire, quand je vous prends sur le fait ? quoi, vous ne disiez pas là des vers à genoux et à ma perruque ? Je crois qu'il me ferait jouer moi-même, si je le laissais faire. Je vous donnerai des perruques pour vous exercer.

M. Rob., (*fils.*) C'était pour la dernière fois.

M. Rob. Mais voyez un peu, il faut bien avoir la rage de la comédie pour s'exercer avec ma perruque ! Que cela vous arrive encore ! Vous verrez que je vous tiendrai parole. A Saint-Lazare, oui Monsieur, je vous en réponds bien. Avec ma perruque !

M. Rob., (*fils.*) En vérité, mon père . . .

M. Rob. Que je n'entende plus parler de comédie, et allez vous-en tout-à-l'heure chez votre agrégé.

M. Rob., (*fils.*) J'y vais.

M. Rob. Mais voyez l'impudence, prendre ma perruque ! (*Il sort.*)

M. Rob., (*fils, prenant sa canne et son chapeau.*) Il vaut mieux aller répéter avec celle qui jouera Junie. Après tout ce train-là, je serai bien heureux si je n'ai pas oublié ce que Monsieur Le Kain m'a dit.

L'UNIFORME

DE

CAMPAGNE.

PERSONNAGES.

M. DUVERDIER, auditeur des comptes.
Mme PAVARET, sœur de M. Duverdier.
Mlle BATILDE, fille de M. Duverdier.
M. GOBERGEAU, substitut.
M. LANDIER, greffier.
M. DE CLAIRVILLE, fils de M. Landier.
M. BÉTASSIER, président au grenier à sel de Troyes.
LA BRIE, laquais de M. Gobergeau.

La Scène est dans la maison de campagne de M. Duverdier, à Arcueil.

L'UNIFORME

DE

CAMPAGNE.

LE FORT EMPORTE LE FAIBLE.

SCÈNE I.

Mme PAVARET, Mlle BATILDE.

Batil. Eh-bien, ma tante, que dites-vous de Monsieur de Clairville, avec le nouvel uniforme ?

Pavar. Je dis qu'il est bien bon de l'avoir fait faire.

Batil. Moi, je suis fort aise qu'il s'occupe de plaire à mon père.

Pavar. Et vous avez raison, puisque vous l'aimez ; mais je n'en trouve pas moins ridicule votre père, de vouloir avoir un uniforme à sa campagne.

Batil. Mais on dit que tout le monde en a.

Pavar. Parce que tout le monde veut faire comme les grands; et qui est-ce qui a commencé? c'est le Roi d'abord, et puis les Princes. Je me suis fait

expliquer tout cela, encore c'était des uniformes de chasse ; et mon frère n'avait pas besoin de faire des habits verds à tous ses amis, pour tuer des lapins dans sa basse-cour.

BATIL. Il tire quelquefois des moineaux.

PAVAR. Oui, et il manque toujours les hirondelles.

BATIL. Ma tante, permettez-moi d'aimer les habits verds.

PAVAR. Vous êtes peut-être comme mon frère, qui a choisi cette couleur-là, parce qu'il s'appelle Monsieur Duverdier. Est-ce qu'il ne voulait pas que les femmes fussent aussi habillés de verd ?

BATIL. Cela m'aurait été fort égal.

PAVAR. Moi, je ne l'ai pas voulu ; on aurait cru que j'y aurais applaudi, pendant que je suis très-fâchée qu'il ait cette fantaisie-là. Il me semble que j'entends dire ; " Voyez donc les airs que se donne Monsieur Duverdier, pour un auditeur des comptes ; encore s'il était Président, à la bonne heure." Et feu mon mari, qui avait pensé l'être, n'aurait jamais fait une chose pareille.

BATIL. En vérité, ma tante . . .

PAVAR. Et puis les femmes ont déjà dit qu'elles ne porteraient jamais la livrée de Monsieur Duverdier ; enfin, cela fera que nous n'en aurons peut-être pas ici de long-temps.

BATIL. Il est sûr que nous aurons des hommes.

PAVAR. Moi, j'aime les femmes ; parcequ'il faut bien quelqu'un à qui parler à la campagne, et que depuis qu'il y a un billard ici, vous voyez bien que nous restons toujours toutes seules.

BATIL. Monsieur Landier nous tient quelquefois compagnie.

PAVAR. Oui, et il ne dit pas un mot; si vous l'aimez, c'est qu'il est le père de Monsieur de Clairville. Pour Monsieur Gobergeau, il se moque de tout le monde.

BATIL. Il est l'ami de mon père; et je crois qu'il faudrait le mettre dans nos intérêts.

PAVAR. Pour déterminer votre mariage avec Monsieur de Clairville, n'est-ce pas?

BATIL. Oui, ma tante.

PAVAR. Et vous croyez qu'il sera fort empressé de vous servir?

BATIL. Pourquoi non?

PAVAR. Il est vrai qu'il pourrait avoir de là occasion de vous faire des mauvaises plaisanteries, et cela pourrait bien l'engager à se mêler de vos affaires.

BATIL. Ah! voilà Monsieur de Clairville.

SCÈNE II.

Mme PAVARET, Mlle BATILDE, M. DE CLAIRVILLE.

PAVAR. Eh-bien, Monsieur, ma nièce est charmée de vous voir en habit verd; et moi, je vous trouve bien bon d'avoir eu cette complaisance.

CLAIRV. Il n'y a pas grand mérite à cela, Madame; d'ailleurs, vous savez ce qui m'occupe le plus; ainsi tout ce qui peut y avoir rapport ne saurait être négligé.

Pavar. Je ne crois pas que vous soyez inquiet de votre sort.

Clairv. Mais, Madame . . .

Pavar. Vous avez de l'impatience ?

Clairv. Je l'avoue ; je compte sur vos bontés ; mais Monsieur Duverdier ne termine rien.

Pavar. Il n'avait que son uniforme dans la tête ; cela l'empêchait de s'occuper d'autre chose ; et c'est ce qui faisait, quand je lui parlais de votre mariage, qu'il me répondait oui, nous verrons cela ; rien ne presse.

Batil. Mais s'il s'engageait avec un autre, ma tante ?

Pavar. Je n'y donnerais pas mon consentement, nièce.

Clairv. Et s'il allait en avant ?

Pavar. Ma nièce n'aurait pas mon bien.

Clairv. Et j'en serais la cause ! Ah ! Madame, j'en mourrais de douleur.

Batil. Que m'importerait d'être riche, si l'on me séparait de vous ?

Pavar. Votre père se tient tranquille à son ordinaire.

Clairv. Il m'a dit qu'il parlerait ; mais il ne pressera rien. Je n'ose parler moi-même, et je ne sais pas si je ne viens pas de me donner un petit tort vis-à-vis de Monsieur Duverdier.

Batil. Comment donc ?

Clairv. C'est que j'ai refusé de tirer des moineaux avec lui, pour venir ici.

Pavar. Il est donc sorti ?

CLAIRV. Oui, il se promène le long des haies.

BATIL. Ah ! voilà un Monsieur que je ne connais pas. Ma tante, allons-nous-en.

PAVAR. Je le veux bien. Il est aussi en uniforme ; il faut que ce soit un ami de votre père.

BATIL. Cela ne fait rien. Restez ici, Monsieur de Clairville, pour savoir qui c'est.

CLAIRV. J'irai vous rejoindre tout de suite.

SCÈNE III.

M. BÉTASSIER, M. DE CLAIRVILLE.

BÉTAS. Ah ! Monsieur, je vous cherchais ; on m'avait dit que vous étiez ici, et je vous ai reconnu d'abord quand je vous ai vu.

CLAIRV. Moi, Monsieur ?

BÉTAS. Oui, vraiment ce n'est pas que vous ne soyez bien rajeuni depuis dix ans que vous avez passé à Troyes ; mais je sais bien pourquoi.

CLAIRV. Moi rajeuni ?

BÉTAS. Oui vraiment, et cela ne me surprend pas, parceque mon père m'a dit que je verrais à Paris des choses bien extraordinaires.

CLAIRV. Celle-la, en effet, le serait un peu.

BÉTAS. Moi, je ne le trouve pas tant, à vous dire le vrai, parceque j'en ai bien vu des exemples.

CLAIRV. Des exemples ?

BÉTAS. Oui, des gens qui sont rajeunis, et cela est tout simple ; quand on a toujours porté perruque, et

que l'on reprend ses cheveux, cela fait toujours cet effet-là.

CLAIRV. C'est une réflexion que je n'avais pas faite.

BÉTAS. Et puis il m'était impossible de ne pas vous reconnaître avec votre habit verd.

CLAIRV. Comment?

BÉTAS. Oui, mon père m'a dit que vous lui aviez écrit que tout le monde serait en habit verd ici.

CLAIRV. C'est une raison.

BÉTAS. Oui, une raison qui ma retenu à Paris dans une auberge pendant quinze jours, et cela m'a coûté bien cher.

CLAIRV. Il fallait venir sans cela.

BÉTAS. Mon père me l'avait bien défendu; et le tailleur m'a fait attendre de jour en jour jusqu'aujourd'hui; tantôt c'était une nôce, tantôt c'était un deuil, tantôt . . . Et puis il m'a fait mon habit trop large; et comme il avait pris trop de drap, à ce qu'il m'a dit, il m'a fait quatre culottes et un gilet pour l'hiver, et tout cela me coûte horriblement d'argent, qu'il a fallu payer encore.

CLAIRV. Il me paraît que vous avez affaire à Monsieur Duverdier?

BÉTAS. Oui, Monsieur, et une affaire qui doit me rapporter beaucoup d'argent; c'est ce qui me consolera de la dépense de mon habit verd.

CLAIRV. En ce cas, Monsieur, je vous laisse, cela ne me regarde pas.

BÉTAS. Quoi! vous n'êtes pas Monsieur Duverdier?

Clairv. Non, Monsieur.

Bétas. Il est singulier que vous lui ressembliez autant.

Clairv. Tenez, je crois que je l'entends ; je m'en vais. (*Il sort.*)

Bétas. J'ai bien fait de n'en pas dire davantage. Voilà ce que c'est que de savoir garder son secret. J'ai une grande obligation à mon père de m'avoir élevé à cela.

SCÈNE IV.

M. GOBERGEAU, M. BÉTASSIER.

Gober., (*à part.*) Quelle diable de fantaisie d'aller tirer des moineaux ! On ne trouve personne ici pour jouer au billard. Mais quel est cet homme-là ; je ne l'ai jamais vu ; je pourrai m'en amuser peut-être.

Bétas. Vous me regardez beaucoup ; je vois bien que vous me reconnaissez, Monsieur.

Gober. Il est vrai que je ne vous trouve pas du tout changé.

Bétas. C'est ce que mon père m'a dit ; il prétend que j'ai autant d'esprit que quand j'étais petit, et vous vous en appercevrez bien ; parceque vous n'aurez pas oublié tout ce que je vous ai dit, il y a dix ans, quand vous êtes venu voir mon père à Troyes.

Gober. Je m'en souviens bien, et je trouve que vous avez presque autant d'esprit que lui.

Bétas. Oh ! bien davantage, à ce que m'a dit ma

mère. Enfin, je suis bien aise de vous trouver; car j'ai pensé dire notre secret à un Monsieur tout-à-l'heure que j'avais pris pour vous.

Gober. Et vous voyez bien à présent que vous ne vous trompez pas ?

Bétas. Oh ! pour cela non ; mais c'est qu'il avait un habit verd comme vous.

Gober. Il est vrai que cela change bien la physionomie ; cependant moi je vous ai réconnu tout de suite.

Bétas. C'est que vous avez une bonne mémoire.

Gober. Mais pas trop; car j'oublie toujours les noms.

Bétas. Vous ne vous souvenez pas du mien quand j'étais petit ?

Gober. J'ai une idée confuse . . .

Bétas. Je l'ai pourtant porté jusqu'à quinze ans, et je m'appellais Coco.

Gober. Ah ! Coco ! cela est vrai.

Bétas. Mais à présent je m'appelle Monsieur Bétassier.

Gober. Ah ! Monsieur Bétassier, je suis bien votre très-humble serviteur.

Bétas. Ah ! Monsieur Duverdier, ne me traitez donc pas comme cela avec tant de cérémonie.

Gober. Je vous rends ce que je vous dois.

Bétas. Vous avez bien de la bonté. Vous ne savez peut-être pas d'où vient ce nom ?

Gober. Votre père a oublié de me le mander.

Bétas. Il vient d'un clos que nous avons où nous élevons du bétail, et le bétail chez nous est des moutons, comme vous savez.

GOBER. Oui, oui, je sais cela.

BÉTAS. De sorte qu'un clos renfermant le bétail, nous l'appellons bétassier, et mon père m'a fait prendre ce nom ; parce qu'en l'ajoutant à celui de Président, cela sonne bien, voyez ; Monsieur le Président Bétassier.

GOBER. Cela est fort beau !

BÉTAS. Je crois que Mademoiselle votre fille sera fort aise de s'appeller Madame la Présidente Bétassier ?

GOBER. Il n'en faudra pas davantage pour la déterminer à épouser. Mais d'où êtes-vous Président ?

BÉTAS. Du grenier à sel.

GOBER. Je ne m'étonne pas si vous en mettez tant dans tout ce que vous dites.

BÉTAS. Cela n'est pas difficile à penser, parceque dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.

GOBER. Il me paraît que vous avez de l'érudition.

BÉTAS. Eh mais, je le crois bien. Est-ce que je n'ai pas été reçu tout-d'un coup avocat à Bourges, dès que je me suis présenté ?

GOBER. Vous n'avez donc pas eu besoin pour cela de vous mettre dans le fauteuil ?

BÉTAS. Non. L'on m'a dit qu'il y avait un de mes confrères qui l'occupait, qu'il faudrait attendre trop long-temps ; je m'en suis passé pour épargner mon argent.

GOBER. Cela est fort sensé.

BÉTAS. C'est qu'on ne l'a pas plutôt dépensé, qu'on ne l'a plus.

GOBER. Fort bien dit.

Bétas. A propos de cela, on dit que Mademoiselle votre fille est une riche héritière ; parcequ'elle a une tante qui est veuve, et qui ne veut pas se remarier.

Gober. Oui, c'est un excellent parti.

Bétas. Son bien ne diminuera pas avec moi.

Gober. Vous saurez donc le faire valoir ?

Bétas. C'est là mon grand talent. Imaginez-vous que j'ai amassé tout l'argent qu'on me donnait pour mes menus plaisirs, quand j'étais au collége.

Gober. C'est être bien habile.

Bétas. Et depuis je n'ai rien prêté, qu'on ne m'en ait rendu bien davantage.

Gober. C'est être généreux !

Bétas. Sûrement ; car il y a des gens qui ne prêtent jamais rien afin qu'on ne le garde pas, de peur de le perdre.

Gober. Et vous aimez beaucoup l'argent ?

Bétas. Oh ! comme tout ! Oh ! si vous mourez de bonne heure, vous verrez comme je régirai tout votre bien ; allez, allez, tous vos petits enfants seront bien riches.

Gober. Mais si la tante en question ne pense pas comme vous ?

Bétas. Cela ne m'inquiète pas. On m'a dit qu'elle avait bien de l'esprit.

Gober. Oui ; mais elle est très-prodigue.

Bétas. Oh ! cela ne m'embarrasse pas, parceque je me mettrai à la tête de ses affaires, je la prendrai en pension chez moi, et elle n'aura nulle dépense à faire ; c'est même ce que mon père vous mande dans une lettre que je devrais déjà vous avoir donnée ; attendez que je la cherche. (*Il cherche dans sa poche.*)

SCÈNE V.

M. LANDIER, M. GOBERGEAN, M. BÉTASSIER.

LAND. Que fais-tu donc ici, Gobergeau ?

BÉTAS. Monsieur s'appelle Monsieur Gobergeau ?

LAND. Sûrement.

GOBER. Le diable t'emporte.

LAND. Allons, viens trouver ces dames qui t'attendent.

GOBER. J'étais ici avec ton gendre.

LAND. Mon gendre ?

GOBER. Oui, je te laisse avec lui.

LAND. Je ne sais ce que tu veux dire. (*Il veut s'en aller.*)

SCÈNE VI.

M. LANDIER, M. BÉTASSIER.

BÉTAS., (*à part.*) Il ne me reconnaît pas ; (*haut,*) Monsieur, un moment, je vous prie.

LAND. Que me voulez-vous ?

BETAS. Quoi, Monsieur, vous ne vous souvenez pas de m'avoir vu quelque part ?

LAND. Non, jamais.

BÉTAS. Ce n'est pas votre faute.

LAND. Je le crois bien.

BÉTAS. C'est que je suis bien grandi, comme vous voyez.

LAND. Cela peut être.

BÉTAS. Et puis vous ne m'avez pas vu encore en habit verd.

LAND. Allons, je n'ai rien à vous dire.

BÉTAS. Pardonnez-moi, Monsieur; quand vous me connaîtrez, vous verrez que nous avons de grandes affaires ensemble.

LAND. Vous vous trompez.

BÉTAS. Oh que non; si je me suis trompé deux fois, je ne me tromperai pas une troisième. Apprenez que je suis le Président Bétassier.

LAND. Cela m'est fort égal.

BÉTAS. C'est que vous ne savez pas mon nouveau nom.

LAND. Je n'en ai que faire.

BÉTAS. C'est moi qui m'appelais autrefois Coco. Vous me remettez bien à présent ?

LAND. Point du tout. Et je vous dis que j'ai affaire.

BÉTAS. Si c'est dans votre jardin, je me promenerai avec vous.

SCÈNE VII.

MME PAVARET, M. GOBERGEAU, MLLE BATILDE.

GOBER. Tenez, le voilà qui s'en va avec notre ami Landier.

PAVAR. Eh ! pourquoi faire ?

GOBER. Je lui ai persuadé que Landier était son prétendu beau-père.

PAVAR. Mais c'est donc ce qu'on appelle absolument un sot ?

GOBER. Oh ! je vous en réponds, et le plus vilain avare qu'il soit possible de rencontrer.

PAVAR. Ce sera au moins une raison à opposer à mon frère.

GOBER. J'ai imaginé un bon moyen pour nous en défaire ; mais il ne faut pas perdre de temps.

PAVAR. Quel est ce moyen ?

GOBER. Vous saurez que les habits verds lui tournent la tête, et qu'il croit, dès qu'il en voit un, que c'est Duverdier ; il m'a prit pour lui.

BATIL. Il a cru aussi que Monsieur de Clairville était mon père.

GOBER. Où est-il, Clairville ?

PAVAR. Il est allé chercher Monsieur Landier, pour l'engager à parler fortement à mon frère ; il voudrait bien que vous voulussiez aussi l'appuyer.

GOBER. Nous n'aurons pas besoin de cela.

PAVAR. Que prétendez-vous faire ?

GOBER. Qu'il me prenne encore pour Duverdier ; et je lui parlerai d'un ton . . .

BATIL. Mais il vous reconnaîtra.

GOBER. Non ; non, laissez-moi faire. Songez donc que l'uniforme aide toujours à le tromper.

PAVAR. S'il était au moins bon à cela, je ne le désapprouverais plus.

GOBER. Ah ! voilà La Brie.

SCÈNE VIII.

Mme PAVARET, M. GOBERGEAU, Mlle BATILDE, LA BRIE, *une perruque à la main.*

GOBER. Est-ce bien là une perruque de Duverdier ?

LA BRIE. Oui, Monsieur ; c'est St. Jean qui me l'a donnée.

GOBER. Allons, cela est bon. Mon chapeau bordé.

LA BRIE. Le voilà.

GOBER. Et mon fusil ?

LA BRIE. Je l'ai apporté aussi. Tenez, il n'est pas chargé.

GOBER. Cela est fort bien. N'as-tu pas vu un Monsieur en habit verd que tu ne connais pas ?

LA BRIE. Oui, Monsieur, il revient par ici ; il m'a appelé ; mais je ne lui ai pas répondu.

GOBER. Tu as bien fait. Va-t-en lui dire que Monsieur Duverdier l'attend ici.

LA BRIE. Cela suffit. (*Il sort.*)

GOBER. Et vous, Mesdames, allez-vous-en ; j'irai vous dire si j'ai réussi.

PAVAR. Ne tardez pas.

GOBER. J'irai, dès que j'aurai rempli mon objet.

PAVAR. Et moi, je vais chercher un autre moyen, en cas que vous ne réussissiez pas.

GOBER. Allez-vous-en, car j'entends quelqu'un.

PAVAR. Allons, venez, ma nièce.

SCÈNE IX.

M. BÉTASSIER, M. GOBERGEAU, LA BRIE.

LA BRIE. Tenez, Monsieur ; le voilà Monsieur Duverdier.

BÉTAS. Ah ! Monsieur, j'ai eu bien de la peine à vous trouver.

GOBER. C'est que j'étais allé à la chasse. Comment se porte votre père ?

BÉTAS. Fort bien, Monsieur Gobergeau ; il vous fait bien ses compliments.

GOBER. Pourquoi donc m'appelez-vous Monsieur Gobergeau ?

BÉTAS. Ah ! je vous demande pardon ; mais c'est que j'ai parlé tout à l'heure à un Monsieur qui s'appelait comme cela, et qui vous ressemble beaucoup, mais beaucoup.

GOBER. Cela n'est pas étonnant, il est mon frère de lait.

BÉTAS. Les frères de lait se ressemblent donc dans ce pays-ci ?

GOBER. Comme les jumeaux.

BÉTAS. Ah ! c'est la même chose ?

GOBER. Sans doute. Je suis bien aise que vous ayez fait faire mon uniforme ; je l'avais mandé à votre père.

BÉTAS. Il me l'avait bien recommandé ; et cela m'a coûté bien cher.

Gober. Cela ne fait rien. L'argent est fait pour s'en servir.

Bétas. Oui ; mais plus on peut le garder, et mieux l'on fait.

Gober. Fi donc ! Est-ce que vous seriez un avare ?

Bétas. Point du tout.

Gober. A la bonne heure ; car vous ne conviendriez pas à ma fille ; mais je lui recommanderai de vous former en tout cas. Vous êtes fort riche ; en vous alliant avec moi, vous le serez encore davantage.

Bétas. Cela est bien bon.

Gober. Ainsi, il faudra vous faire honneur de votre bien.

Bétas. C'est aussi ce que je ferai.

Gober. Vous aurez bonne chère chez vous, sans doute ?

Bétas. Oui, en moutons sur-tout, parceque nous en avons beaucoup ; aussi nous aurons un gigot tous les jours où nous aurons du monde ; et les autres jours, des épaules, et tout cela bien rôti.

Gober. C'est l'affaire du ménage ; ma fille arrangera tout cela mieux que vous. Ah çà, dites-moi, lui avez-vous acheté un carrosse bien commode ?

Bétas. Non vraiment. Je compte que nous nous en irons par la diligence, où je retiendrai deux places, quand nous serons prêts de partir.

Gober. Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur ? vous croyez que je souffrirai que ma fille, quand elle sera Madame la Présidente Bétassier, arrive à Troyes dans une diligence publique ?

Bétas. Mais écoutez donc, Monsieur Duverdier.

Gober. Non, Monsieur Bétassier; je veux que ma fille fasse la route en poste, et avec beaucoup de monde.

Bétas. Mais la diligence va en poste, et avec beaucoup de monde. Il n'y a pas à craindre des voleurs.

Gober. Ce n'est pas les voleurs que je crains pour ma fille, elle ne les craint point non plus; d'ailleurs le gens riches sont faits pour être volés, ils le sont tous les jours, il faut s'accoutumer à cela.

Bétas. Mais je ne l'ai jamais été.

Gober. C'est que vous n'avez pas encore eu une maison à vous.

Bétas. J'espère que j'empêcherai bien qu'on me vole.

Gober. Fi donc! Président, vous avez l'ame crasse. Ma fille aura donc une très-bonne voiture à quatre places, tirée par quatre chevaux, et par dessus tout cela une vache.

Bétas. Ah! je vois bien à présent que vous vous moquez de moi.

Gober. Non, parbleu, ce sont mes intentions et celles de sa tante.

Bétas. Mais, Monsieur, on n'attèle pas une vache avec des chevaux; cela serait vilain.

Gober. Ignorant! vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une vache?

Bétas. Ah, ah, ah! je ne sais pas ce que c'est qu'une vache, moi? un Président, au grenier à sel encore. (*Il rit.*)

Gober. Oui, oui, riez; une vache se met sur l'impériale de la voiture.

BÉTAS. Elle doit l'assommer.

GOBER. Non; car c'est un pannier dans lequel on met des robes, des bonnets, et toutes les choses dont une femme a besoin.

BÉTAS. Je ne comprendrai jamais cela.

GOBER. Je le crois bien.

BÉTAS. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de nourrir quatre chevaux et une vache quand je serai arrivé à Troyes.

GOBER. Il le faudra pourtant.

BÉTAS. Ni d'avoir une voiture à quatre places quand nous ne serons que deux; car moi, je ne veux jamais mener personne.

GOBER. Et qui menera les deux femmes-de-chambre de la Présidente ?

BÉTAS. Elle n'en aura pas.

GOBER. Elle n'en aura pas! ma fille n'aura pas de femmes-de-chambre !

BÉTAS. Non; parceque nous avons un perruquier à Troyes qui coîffe toutes les femmes de la ville; elle le prendra.

GOBER. Elle ne le prendra pas, ni vous non plus; car vous n'épouserez jamais ma fille.

BÉTAS. Mais écoutez donc, Monsieur Duverdier.

GOBER. Et j'écrirai à votre père que vous êtes un vilain, un avare.

BÉTAS. Mais si Mademoiselle votre fille voulait de moi ?

GOBER. Elle n'est pas capable de penser comme vous.

BÉTAS. Que je lui parle seulement.

GOBER. Je ne le souffrirai pas ; et dès ce moment tout est rompu.

BÉTAS. Monsieur, que je vous dise un mot.

GOBER. Non, je n'écoute plus rien, et je vous prie de sortir de chez moi, et dans l'instant.

BÉTAS. Vous me chassez ?

GOBER. Ah ! je vous en réponds. Allons, sortez.

BÉTAS. Monsieur, savez-vous que j'ai du cœur ?

GOBER. Qu'est-ce que vous ferez ?

BÉTAS. Je m'en irai, et je n'épouserai point votre fille.

GOBER. C'est tout ce que je demande.

SCÈNE X.

M. DE CLAIRVILLE, M. BÉTASSIER, M. GOBERGEAU.

CLAIRV. Monsieur Gobergeau, ces dames vous prient de venir promptement ; mon père est avec elles.

GOBER., (*bas.*) La peste t'étrangle !

BÉTAS. Quoi ! c'est là Monsieur Gobergeau ?

CLAIRV. Monsieur, c'est lui-même, un des amis de Monsieur Duverdier.

GOBER., (*bas à M. de Clairville.*) Bourreau, que faites-vous ?

CLAIRV. Moi ?

GOBER., (*bas.*) Oui, vous. Allons, allons-nous-en ; je vous dirai cela.

SCÈNE XI.

M. BÉTASSIER.

Ah, ah ! ce n'était pas là Monsieur Duverdier ! . . . Aussi je ne m'y étais pas trompé d'abord ; je vois bien à présent qu'il faut toujours suivre son premier mouvement ; si je l'eus cru pourtant, je serais parti, et je serais revenu à Troyes sans l'avoir vu. Et mon père, qu'est-ce qu'il aurait dit ? . . . Mais j'entends quelqu'un ; il faut que je prenne bien garde à moi.

SCÈNE XII.

M. DUVERDIER, M BÉTASSIER.

Duver., (*un fusil à la main, et un chapeau sur la tête.*) Mais voyez un peu ce vilain garde ! vouloir m'empêcher de tirer des moineaux ; encore je n'ai jamais pu trouver les deux que j'ai tués en trois heures de temps. Ah ! je ne crains pas son procès-verbal.

Bétas. C'est encore Monsieur Gobergeau.

Duver. Serait-ce vous, Monsieur Bétassier ?

Bétas. Eh ! vous le savez bien ; mais je ne vous crains pas, comme vous voyez.

Duver. Comment, vous ne me craignez pas ?

Bétas. Non ; et je ne m'en irai pas que je n'aie parlé à Monsieur Duverdier.

DUVER. Eh-bien, c'est moi qui suis Monsieur Duverdier.

BÉTAS. Ah! qu'on ne m'attrape pas comme cela trois fois. Je ne vous parlerai seulement pas.

DUVER. Vous ne me parlerez pas?

BÉTAS. Non, non, je vais attendre Monsieur Duverdier dans le jardin.

DUVER. Mais je vous dis encore une fois que c'est moi.

BÉTAS. Bon, bon; c'est pour me chasser encore que vous voulez me faire rester.

DUVER. Je vous ai chassé, moi?

BÉTAS. Mais sûrement.

DUVER. Mais regardez-moi bien.

BÉTAS. Oui, pour voir encore Monsieur Gobergeau.

DUVER. Vous êtes bien obstiné.

BÉTAS. Mais vous l'êtes plus que moi; puisque vous voulez toujours me faire croire que vous êtes Monsieur Duverdier.

DUVER. Mais est-ce qu'on peut s'y tromper?

BÉTAS. Pardi, je vous le demande, avec tous ces diables d'habits verds.

DUVER. Ah? vous les désapprouvez?

BÉTAS. Et j'ai raison.

DUVER. Vous avez raison? Mais approchez-vous donc, et regardez-moi.

BÉTAS., (*regardant.*) Ah!

DUVER. Quoi?

BÉTAS. Il est vrai. Il me semble à présent que vous n'êtes pas Monsieur Gobergeau. Ah çà, dites

vrai ; êtes-vous bien Monsieu Duverdier ? là, ne me trompez pas.

Duver. Et pourquoi diable voulez-vous que je vous trompe ?

Bétas. C'est que vous m'avez déjà trompé plusieurs fois.

Duver. Moi ?

Bétas. Vous . . . ou Monsieur Gobergeau.

Duver. Monsieur Gobergeau aime à plaisanter, et il se sera amusé . . .

Bétas. A se moquer de moi ?

Duver. Mais oui.

Bétas. Écoutez donc, je pense à présent que cela pourrait bien être.

Duver. Dites-moi d'abord pourquoi vous désapprouvez mon uniforme ?

Bétas. Je n'ai point désapprouvé votre uniforme, je ne sais pas ce que c'est.

Duver. Ce sont les habits verds que nous portons ici.

Bétas. Dame, premièrement, c'est qu'ils sont bien chers.

Duver. Ah ! vous êtes donc un avare ?

Bétas. Vous voyez bien que vous êtes Monsieur Gobergeau ; car il m'a déjà dit cela.

Duver. C'est-à-dire, qu'il vous connaît.

Bétas. Non, Monsieur ; car je ne suis pas un avare.

Duver. Qu'est-ce donc que vous êtes ?

Bétas. Je suis économe.

Duver. Ce n'est pas trop le vice du temps ; mais j'aime mieux cela que de faire des dettes, en dépen-

sant plus que son revenu, comme font actuellement bien des gens dans ce pays-ci.

BÉTAS. Oh ! je ne serai sûrement pas comme cela.

DUVER. Voilà ce que m'a mandé plusieurs fois votre père.

BÉTAS. Vous connaissez donc son écriture ?

DUVER. Mais sûrement.

BÉTAS. (*montrant la lettre.*) Tenez, voyez un peu celle de cette lettre, de qui est-elle ?

DUVER. De votre père.

BÉTAS. (*donnant la lettre.*) Ah ! vous êtes donc le vrai Monsieur Duverdier ; j'en suis bien sûr à présent ; je suis bien votre très humble serviteur.

DUVER. (*lisant.*) Il m'avait déjà mandé tout cela. Ah ! il vous avait recommandé de vous faire faire un habit verd ?

BÉTAS. Oui, vraiment ; et je vous ai dit combien j'en avais été fâché.

DUVER. Sûrement, ma sœur assurera tout son bien à ma fille, lorsque vous l'épouserez.

BÉTAS. (*se frottant les mains.*) Cela sera une bonne affaire !

DUVER. Vous paraissez bien aimer l'argent.

BÉTAS. Pas mal.

DUVER. C'est votre affaire. Je vais vous mener chez ma sœur, et vous y verrez ma fille.

BÉTAS. Cela me fera grand plaisir.

DUVER. Vous serez donc bien aise de vous marier ?

BÉTAS. Oui, Monsieur, avec Mademoiselle votre fille.

Duver. Peut-être qu'elle ne paraîtra pas vous aimer beaucoup d'abord.

Bétas. Oh ! cela ne fait rien.

Duver. Mais, par la suite, cela viendra.

Bétas. Ou cela ne viendra pas ; mais je serai son mari toujours.

Duver. Je vois du moins que vous êtes franc.

Bétas. Oui, Monsieur, c'est ce que je suis.

Duver. Allons, venez, venez.

SCÈNE XIII.

Mme PAVARET, Mlle BATILDE, M. DUVERDIER, M. GOBERGEAU, M. LANDIER, M. BÉTASSIER, M. DE CLAIRVILLE.

Pavar. Mon frère, je viens vous faire part d'une résolution que j'ai prise.

Duver. Et moi, ma sœur, je viens vous présenter Monsieur Bétassier, qui sera mon gendre.

Pavar. Ah ! c'est Monsieur ?

Bétas. Oui, Madame, c'est moi qui aurai l'honneur . . .

Duver. Ma fille, saluez Monsieur.

Bétas. Ah ! Mademoiselle, ce n'est pas la peine de vous déranger.

Duver. Ma sœur, notre contrat sera bientôt fait, parceque nous sommes d'accord de tout.

Bétas. Oui, nous sommes d'accord ; et Madame

doit être très sûre que son bien sera en très bonnes mains.

PAVAR. Qu'est-ce qu'il dit donc Monsieur Bétassier ?

BÉTAS. Oh ! vous savez bien, Madame.

PAVAR. Je ne comprends pas.

GOBER. C'est qu'il est fort gai, à ce qu'il paraît, Monsieur Bétassier.

BÉTAS. Oui, Monsieur, c'est là mon défaut.

GOBER. Cependant on n'a pas toujours envie de rire.

BÉTAS. Oh ! moi, quand je me marie, tout m'est égal.

PAVAR. A propos de mariage, mon frère, nous pourrons faire nos deux nôces le même jour.

DUVER. Comment nos deux nôces ?

PAVAR. Oui, celle de ma nièce et la mienne.

DUVER. Vous vous mariez ?

PAVAR. Oui. Puisque vous ne voulez pas donner votre fille à Monsieur de Clairville qu'elle àime, je l'épouse, et je lui donne tout mon bien.

DUVER. Et vous y consentez, vous, Monsieur Landier ?

LAND. C'est leur affaire, pourquoi m'y opposerais-je ?

GOBER. Il a raison ; tout le monde est ici d'accord.

DUVER. En ce cas, Monsieur Bétassier, vous êtes trop heureux.

BÉTAS. Comment, trop heureux ?

DUVER. Oui, je craignais que ma sœur, qui protégeait Monsieur de Clairville, ne s'opposât à votre

mariage avec ma fille, et par ce moyen elle n'y met plus d'obstacle.

BÉTAS. Cependant, moi j'y en trouve un.

DUVER. Vous êtes sans doute plus éclairé que nous.

BÉTAS. Mais cela pourrait bien être ; car vous ne voyez pas que si Madame donne son bien à Monsieur en l'épousant, Madamemoiselle n'aura ni le Monsieur, ni le bien.

DUVER. Il est vrai ; mais elle vous aura.

BÉTAS. Oui, elle m'aurait, si Madame lui donnait son bien.

PAVAR. Si je lui donne mon bien, ce sera à condition que Monsieur de Clairville l'épousera.

BÉTAS. Ah ! dans ce cas-là vous le lui donneriez ?

PAVAR. Sûrement.

BÉTAS. Mais vous n'aviez donc pas besoin de moi ?

PAVAR. Non, Monsieur.

DUVER. Mais, ma sœur . . . .

PAVAR. Voyez le parti que vous avez à prendre.

DUVER. Vous voulez que ma fille épouse absolument Clairville ?

PAVAR. Oui, mon frère.

DUVER. Et vous, Monsieur ?

BÉTAS. Ce sera comme il vous plaira.

DUVER. Vous êtes bien honnête. En ce cas, j'y consens de tout mon cœur.

BATIL. Ah, ma tante, que je vous ai d'obligations !

PAVAR. Soyez heureux, mes enfants, et je serai trop contente.

BÉTAS. Je ne vois pas pourquoi mon père m'a fait venir ici, pour être témoin de tout cela, moi.

GOBER. Eh ! n'êtes-vous pas trop heureux de remporter l'uniforme de M. Duverdier à Troyes ?

BÉTAS. Je voudrais ne l'avoir jamais vu, ni porté de ma vie, et je repars tout de suite. (*Il s'en va.*)

GOBER. Par la diligence, sans doute ?

DUVER. Laissons-le aller ; je suis seulement fâché que ce soit un uniforme de moins que je verrai dans ma maison.

L'AMATEUR

DU

TRAGIQUE.

PERSONNAGES.

M. TENDREVILLE, oncle de Mlle De Rinant. *Habit brun à boutons d'or, veste d'or, cravate, grande perruque brune, canne et chapeau.*

Mlle DE RINANT. *Robe bleue, petit bonnet.*

M. DE LA CHAINIÈRE. *Habit de velours, veste d'argent, chapeau uni et épée.*

M. RIVAULT. *Habit rouge, perruque à nœuds, canne et épée.*

SAINT-JEAN, laquais. *Habit gris, boutons d'or.*

La Scène est chez M. Tendreville.

L'AMATEUR

DU

TRAGIQUE.

IL FAUT BATTRE LE FER TANDIS QU'IL EST CHAUD.

SCÈNE I.

MLLE DE RINANT, *travaillant à la tapisserie*, M. DE LA CHAINIÈRE.

De la Chain. Je viens de voir sortir Monsieur votre oncle, Mademoiselle ; il y avait long-temps que j'attendais ce moment-là.

De Rin. J'avais sûrement la même impatience que vous.

De la Chain. Ne me flattéz-vous pas ?

De Rin. Pourquoi vous flatterais-je ? Mais que dis-je ? à quoi vous servira-t-il d'être aimé ?

De la Chain. A faire mon bonheur.

De Rin. Et si mon oncle ne veut pas consentir à nous marier ensemble ?

De la Chain. Comment! aurait-il quelque projet contraire à notre amour?

De Rin. Je n'en sais rien; tout ce que je sais, c'est qu'il ne veut pas me marier.

De la Chain. Lui en avez-vous parlé?

De Rin. Je l'ai tenté! j'ai loué devant lui le bonheur d'une de mes amies que sa mère mariait.

De la Chain. Eh-bien?

De Rin. Il a haussé les épaules, en disant qu'une fille était toujours plus heureuse qu'une femme mariée.

De la Chain. Il est vrai que ce sont là les propos des parents qui ne veulent pas marier leurs enfants.

De Rin. "Mais, mon oncle," ai-je ajouté, "quand on épouse quelqu'un que l'on aime, et dont on est bien aimée?" "Ce n'est pas encore là un bonheur," m'a-t-il répondu; "car après le mariage on ne s'aime plus." Cela m'a affligée à penser, et je ne l'ai pas pressé davantage.

De la Chain. Quoi, vous croiriez que je pourrais jamais cesser de vous aimer?

De Rin. Mais si cela arrive toujours?

De la Chain. Ah, bannissez cette crainte; ce n'est pas avec un véritable amour, un amour comme le mien, qu'on peut changer. Souvent on se marie sans se connaître à present, et le cœur n'a point de part à ces unions. Il y a des femmes qui n'ont même connu l'amour, que trois ou quatre ans après avoir été mariées. Est-il étonnant que dans ces mariages on ne goûte pas plus de douceurs? Nuls soins, nuls égards;

on ne s'est jamais désiré ; on finit par s'éviter. Mais nous ! pourriez-vous croire . . .

De Rin. Pensez-vous que je ne me sois pas dit tout ce que vous pourriez me dire ? Cela n'a pas empêché que la crainte ne m'ait arrêtée, et je n'ai pas voulu m'exposer à voir détruire mon bonheur.

De la Chain. Et vous vous exposez à être forcée de m'abandonner, pour en épouser un autre !

De Rin. Que dites-vous ? je ne consentirais jamais . . .

De la Chain. N'attendons pas qu'un obstacle de plus s'oppose à notre mariage.

De Rin. Comment faire ?

De la Chain. Votre oncle me connaît, il sait quel est mon bien ; qu'est-ce qui pourrait le retenir ?

De Rin. S'il a d'autres projets ?

De la Chain. C'est ce qu'il faut savoir. Monsieur Du Rivault n'est-il pas de ses amis ?

De Rin. Mais je crois que oui.

De la Chain. Il faudrait le mettre dans nos intérêts ; un tiers parle souvent mieux que les parties intéressées.

De Rin. Voulez-vous que je l'envoie prier de venir ici ?

De la Chain. Y vient-il souvent ?

De Rin. Oui, et je ne serais pas étonnée . . .

SCÈNE II.

Mlle DE RINANT, M. DU RIVAULT, M. DE LA CHAINIÈRE, SAINT-JEAN.

St. Jean. Monsieur Du Rivault.

De la Chain. Ah, nous sommes trop heureux !

Du Riv. On m'a dit, Mademoiselle, que Monsieur de Tendreville n'était pas ici ; mais comme ce qui m'amène vous regarde personnellement, je n'ai pas été fâché de vous en parler avant de lui en rien dire.

De Rin. Est-ce quelque chose de pressé, Monsieur ?

Du Riv. Mais oui.

De Rin. C'est que nous aurions quelque chose à vous dire qui ne l'est pas moins.

Du Riv. Oh, mais j'aurai bientôt fait, je peux même le dire devant Monsieur De la Chainière ; c'est un mariage pour vous, très-convenable ; un parti fort riche, un très joli sujet, qui . . .

De Rin. Ah, Monsieur, vous n'en avez point parlé à mon oncle ?

Du Riv. Non ; mais si vous voulez, cela sera bientôt fait ; j'aime à expédier une affaire en peu de temps, et je sais à peu près où le trouver. (*Il se lève.*) Je vais . . .

De Rin. Eh, non, Monsieur, je vous en prie.

Du Riv. Comment ! je croyais vous faire le plus grand plaisir, et j'étais charmé d'en saisir l'occasion.

De Rin. Nous vous en fournirons une bien plus sûre ; asseyez-vous, je vous prie.

Du Riv. Allons, tant mieux ; que faut-il faire ?

De la Chain. Monsieur, j'aime Mademoiselle . . .

Du Riv. Ah, ah, j'entends ; pardi, j'allais faire de belle besogne ! Eh-bien, vous voudriez l'épouser ; c'est tout simple ; je vois qu'elle n'en serait pas fâchée, et que vous allez me charger de cette négociation-là auprès de l'oncle.

De Rin. C'est cela même, Monsieur.

Du Riv. Voyez, si je n'étais pas venu ici, ce qui aurait pu arriver ; parbleu, je m'en sais bien bon gré.

De la Chain. Croyez-vous, Monsieur, que Monsieur de Tendreville puisse m'accorder Mademoiselle ?

Du Riv. Je n'en sais rien, il faudra voir ; je n'étais pas bien sûr que le parti que j'avais à lui proposer pût lui convenir ; c'est pourtant quelqu'un d'une fortune immense, et quelquefois cela fait ouvrir les yeux.

De la Chain. La mienne est honnête.

Du Riv. Sans doute ; aussi ce n'est pas là ce qui pourra l'arrêter, et je pense . . . c'est un homme un peu extraordinaire, que Monsieur de Tendreville ; le connaissez-vous ?

De la Chain. Un peu, j'ai cet honneur-là.

Du Riv. Oui, mais je dis, son caractère ; premièrement il n'en a point, c'est le moment qui le décide.

De la Chain. Si nous pouvions en trouver un bon.

Du Riv. C'est à quoi je rêve.

De Rin. Il y a des instants, où il est fort tendre.

Du Riv. Tendre, si vous voulez . . . quelquefois . . . oui, Mademoiselle, vous avez raison, cela est vrai.

De la Chain. Il faudrait trouver un de ces moments-là, par exemple.

Du Riv. Attendez, vous savez sans doute son goût extrême pour la tragédie ? Tout ce qui est tragique l'enchante, l'ampoulé le transporte, l'attendrit ; plus le ton, que la chose.

De la Chain. Il y a quelques gens comme cela.

Du Riv. Pourriez-vous faire une tragédie ?

De la Chain. Moi ?

Du Riv. Oui, pourquoi pas ?

De la Chain. Parceque je n'ai jamais fait de vers, depuis le collége.

Du Riv. Tant pis. Mais vous en savez ?

De la Chain. Pas un, je n'ai pas de mémoire.

Du Riv. Il faudra en apprendre.

De la Chain. Pourquoi faire ?

Du Riv. J'ai mes raisons.

De la Chain. Mais encore ?

Du Riv. Ce qui est plus nécessaire que tout, c'est de les savoir débiter, de les crier, de les faire ronfler ; n'importe le sujet, le ton fera tout.

De la Chain. Cela n'est pas fort difficile.

Du Riv. Apprenez-en donc ; je vous dirai après cela, ce qu'il faudra faire.

De Rin. Mais, Monsieur, de quoi voulez-vous que Monsieur De la Chainière s'occupe là, pendant qu'une affaire essentielle . . .

Du Riv. Je sais ce que je sais, Mademoiselle.

De Rin. Ah, voilà mon oncle ; nous ne pourrons plus parler des mesures qu'il faut prendre pour réussir à le faire consentir à notre mariage.

DU RIV. Ne vous embarrassez-pas, et laissez-moi faire.

SCÈNE III.

M. TENDREVILLE, Mlle DU RINANT, M. DU RIVAULT, M. DE LA CHAINIÈRE.

TENDR. Ah, vous voilà, Monsieur Du Rivault? j'allais chez vous. On m'a dit chez Madame De l'Isle, que vous me cherchiez.

DU RIV. Moi?

TENDR. Oui, vous; que vous aviez quelque chose à me dire qui me ferait grand plaisir.

DU RIV. C'est un conte de Madame De l'Isle; vous savez comme elle est; elle dit ce qu'elle sait, et ce qu'elle ne sait pas.

TENDR. Allons, mon ami, pourquoi me faire languir?

DU RIV. Je vous dis que ce n'est rien.

TENDR. Il me semble, qu'elle m'a dit qu'il était question de quelqu'un de fort riche, qui . . .

DE LA CHAIN. (*à M. du Rivault.*) Ah, Monsieur! . . .

DU RIV. Non, pas fort riche; mais assez. (*A M. De la Chainière.*) Il faut que vous me secondiez.

TENDR. Eh-bien, ce quelqu'un d'assez riche?

DU RIV. Serait bien-aise d'être un peu de vos amis.

TENDR. Mais encore, qui est-ce?

Du Riv. Puisque vous voulez absolument le savoir, c'est Monsieur De la Chainière.

Tendr. Il me fait bien de l'honneur, et j'ai fort connu Monsieur son père.

De la Chain. Monsieur, je serais très-flatté . . .

Tendr. Est-ce qu'il est mort fort riche, le bonhomme La Chainière ?

De la Chain. Non, Monsieur ; mais il m'a laissé une fortune honnête.

Tendr. Oui, oui ; il avait de quoi vivre. Mais, Monsieur, qu'est-ce qui vous fait désirer si fort mon amitié ?

De la Chain. Monsieur . . .

Du Riv. Il n'osera jamais vous le dire.

Tendr. Pourquoi ?

Du Riv. Allons, parlez hardiment.

De la Chain. Monsieur Du Rivault, Monsieur, vous expliquera mieux que moi ce qui me l'a fait désirer.

Tendr. Eh-bien, parlez donc, vous Monsieur du Rivault.

Du Riv. Ne vous fâchez pas. Monsieur De la Chainière sait combien vous aimez les vers tragiques.

Tendr. Ah, cela est vrai ; les aime-t-il, lui ?

Du Riv. S'il les aime ? Il a fait une tragédie, et c'est sur cela qu'il voudrait vous consulter ; mais il veut que vous lui parliez en ami.

De la Chain. Mais, Monsieur . . .

Du Riv. (*à M. De la Chain.*) Ne me démentez-pas. (*A M. De Tendreville.*) Eh-bien, le voulez-vous ?

Tendr. Ah, pour cela, de tout mon cœur.

Du Riv. Vous vous y connaissez très-bien.

Tendr. Mais, pas mal. Monsieur, si vous voulez me lire votre tragédie, vous me ferez le plus grand plaisir du monde.

De la Chain. De tout mon cœur, et je venais vous demander un jour pour cela.

Tendr. Un jour? mais tout à l'heure; pourquoi retarder?

Du Riv. Oui, sans doute.

De Rin. Vous allez l'embarrasser.

Du Riv. Non, non. (*A M. De la Chainière.*) Allons, Monsieur, nous allons vous écouter.

De la Chain. Je ne l'ai pas ici.

Tendr. Eh-bien, nous allons l'envoyer chercher; il n'y a qu'à sonner.

De la Chain. Cela ne se peut pas. Elle n'est pas chez moi. Je l'ai prêtée à une dame qui est allée à Versailles; mais qui reviendra sûrement demain.

Tendr. De retard m'afflige réellement; mais je ne savais pas que vous eussiez ce talent-là.

Du Riv. Il s'en cachait, et c'est moi qui l'ai déterminé à vous consulter.

Tendr. Je vous en ai la plus grande obligation. Mais, Monsieur, ne pourriez-vous en rappeler quelque chose?

Du Riv. Oui, ce que vous me disiez ce matin, par exemple.

Tendr. Ah oui, vous ne pouvez pas reculer.

De la Chain. Monsieur du Rivault plaisante, Monsieur; je n'ai pas de mémoire.

TENDR. On se souvient toujours de ce que l'on a fait.

DU RIV. C'est timidité ; allons, allons, ne vous faites pas prier davantage. (*Bas à M. De la Chainière.*) Dites ce que vous voudrez.

TENDR. Écoutez-vous, ma nièce ?

DE RIN. Sûrement, mon oncle.

DU RIV. Songez à nous déclamer ce morceau-là.

TENDR. Oh, oui ; je suis fou de la déclamation.

DU RIV. Allons donc.

DE LA CHAIN. (*fort embarrassé, se lève et rêve.*) Puisque vous le voulez . . .

DU RIV. Sans doute.

TENDR. Je trouve qu'il a déjà l'air pénétré de ce qu'il va dire. Il n'y a que les auteurs pour bien réciter les vers.

DU RIV. Écoutons, écoutons.

DE LA CHAIN.

"Triste et sombre désert, solitude éternelle,
Soyez le confident de ma peine cruelle."

TENDR. Fort bien ; cela est très beau.

DU RIV. Je vous le disais bien.

DE LA CHAIN.

"Un cœur trop inflexible, un sort trop rigoureux,
Tout s'oppose au destin qui peut combler mes vœux !"

TENDR. (*pleurant.*) Il m'attendrit.

DU RIV. Vous verrez le reste.

DE LA CHAIN.

"Sors du fatal séjour, chère ombre que j'adore.'

TENDR. Beau, beau, beau !

De la Chain.

« Mais quel démon la suit ? c'est l'Amour malheureux,
Attaché sans relâche à notre sort affreux ! »

Tendr. Cela est déchirant.

De la Chain.

« Me pardonnerez-vous, trop aimable Princesse,
Me pardonnerez-vous ma fatale tendresse ?
Ce sont vos seuls attraits qui causent tant de maux,
Un seul de vos regards produit mille rivaux.»

Tendr. Divin, divin.

De la Chain.

« Mais peut-on reprocher une flâme si tendre !
Dans cet instant si doux, daignez encore m'entendre . . .
Ou bien . . . »

Tendr. (*pleurant.*) Ah, je n'en puis plus !

Du Riv. N'interrompez donc pas.

De la Chain.

« Vous me fuyez ! . . . »

Tendr. (*pleurant.*) Ah que cela est beau.

De la Chain.

« Que vois-je ? Ah quel malheur !
Un rival trop heureux ! . . . l'enfer est dans mon cœur.»

Tendr. (*pleurant.*) Ah, il déchire le mien.

De la Chain.

« Mort, viens à mon secours ! » (*Il fait semblant de tirer un poignard.*)

Tendr. Il me fait trembler.

De la Chain.

« De ces jours que j'abhorre,
Tranchons le cours affreux.» (*Il se frappe et tombe dans un fauteuil.*)

Tendr. Cela est trop touchant.

Du Riv. Laissez-le donc finir.

De la Chain.

> "Comment! je vis encore!
> O vous, tristes témoins de mes cruels malheurs,
> Ne m'oubliez jamais, songez toujours . . . je meurs."

Tendr. Il est mort! . . . Ah, ah, ah, je n'ai jamais rien vu de si beau!

Du Riv. Je vous l'avais bien dit.

Tendr. Ah, Monsieur, comment . . . Est-il possible que vous ayez fait cela?

De la Chain. Monsieur . . .

Tendr. Je vous dis ce que c'est . . . Il y a là du terrible, du pathétique, du déchirant; cela est admirable!

De la Chain. Vous me donneriez de l'orgueil, si je ne savais pas . . .

Tendr. Je vous dis, je n'ai jamais rien vu de pareil! Je n'ai pas bien compris le sujet; mais c'est ma faute; car j'ai été si pénétré . . .

Du Riv. Comment, vous n'avez pas vu que c'était un Prince qui . . .

Tendr. Si fait, j'ai bien vu que c'etait un Prince amoureux.

Du Riv. Oui; mais à qui un père cruel ne veut pas donner sa fille.

Tendr. Le père est donc un tyran?

Du Riv. Oui, un tyran.

Tendr. C'est une cruelle situation, et bien rendue.

Du Riv. C'est qu'elle est bien sentie; parceque l'auteur que vous voyez, l'éprouve actuellement.

TENDR. Quoi, il est comme ce malheureux Prince ?

DU RIV. Précisément. Et, devinez qui est le tyran.

TENDR. Qui est-ce qui peut-être un tyran vis-à-vis de lui ? qui pourrait même le deviner ?

DU RIV. Vous.

TENDR. Moi ! que me dites-vous là ! Je ne serai jamais un tyran ; je ne les puis souffrir ; ils ne sont dans les pièces que pour faire le malheur des gens vertueux.

DU RIV. Si vous plaignez les gens vertueux, les voilà. Monsieur de la Chainière aime votre nièce, il en est aimé ; si vous ne consentez pas qu'ils s'épousent, que serez-vous ?

TENDR. Vous me prenez-là sur le temps.

DU RIV. Il faut décider.

TENDR. Moi, je voudrais toujous ne voir que des heureux, sur-tout quand ils méritent de l'être ; et Monsieur a un talent . . .

DE LA CHAIN. Celui de réussir auprès de vous, Monsieur, sera sûrement pour moi toujours le plus précieux.

TENDR. Il est vrai que personne au monde ne peut me convenir autant que vous. Allons, je vous donne ma nièce ; aimez-vous bien, mes enfants, mais dans votre bonheur, Monsieur, m'oubliez jamais la tragédie, car il n'y a de plaisir véritable que celui-là.

DE LA CHAIN. Ah, Monsieur, que d'obligations ! . . .

DE RIN. Mon oncle ! . . .

TENDR. Paix donc ; vous m'attendririez encore ; laissez-moi respirer. Venez dans le jardin vous promener ; je vais envoyer chercher mon notaire, et je

veux que le contrat se fasse sur le champ. M. du Rivault, ne vous en allez pas.

Du Riv. C'est un spectacle trop doux pour moi que de les voir au comble de leurs vœux, pour n'en pas jouir autant qu'il me sera possible.

LE MARI.

PERSONNAGES.

M. DE MONDOUX. *Habit de velours noir, boutonné, veste d'or, perruque à nœuds, épée et chapeau.*

Mme DE MONDOUX, *mise avec prétention.*

LE VICOMTE DU SOLMARE.

LA MARQUISE DE BELMIÈRE.

LE CHEVALIER DE SAINT-CLAIR.

LA COMTESSE DE NERVILLE.

LE BARON D'ORNBRUCK.

LE GRIS, Valet-de-Chambre de Madame de Mondoux. *Petit habit galonné, la veste de même.*

La Scène est chez Madame de Mondoux, dans le salon.

LE MARI.

QUI SE SENT MORVEUX, SE MOUCHE.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

La Marq. Savez-vous bien, Comtesse, que si vous n'étiez pas arrivée je m'en allais ?

La Comt. Pourquoi donc cela ? Je vous avais dit que je soupais ici.

La Marq. Sûrement ; mais comment trouvez-vous cette petite impertinente de Madame de Mondoux, de nous prier à souper vous et moi, et de n'être pas encore rentrée ?

La Comt. Est-ce que vous prenez garde à ce que fait cette espèce-là ?

La Marq. Non, vous avez raison, Comtesse.

La Comt. Moi, j'y viens, parceque je vous y trouve. A propos, le Vicomte vient-il ici ce soir ?

La Marq. Oui. Et le Chevalier de Saint-Clair ?

La Comt. Il viendra aussi ; il doit amener le Baron d'Ornbruck.

La Marq. Le Baron ? Je l'aime tout-à-fait ; il est étonné de tout ce qu'il voit en France ; cela me divertit, on ne peut pas davantage.

La Comt. Mais voyez donc, si cette petite créature-là arrivera !

La Marq. Son mari ne paraît pas non plus.

La Comt. Ah, le pauvre homme ! laissons en paix sa cendre.

La Marq. Tant que vous voudrez ; car à peine le connais-je.

La Comt. Moi, je le plains véritablement.

La Marq. Vous le plaignez ?

La Comt. Oui, sa femme le rend le plus malheureux du monde ; elle est née avec très-peu de bien, et elle ne méritait pas d'avoir un homme comme celui-là.

La Marq. Mais, n'est-ce pas une espèce d'automate ?

La Comt. Elle voudrait le faire croire, et je ne suis pas surprise que vous le pensiez, d'après ce que vous avez pu voir ; mais c'est un homme doux, et qui souffre tranquillement ce que fort peu d'hommes endureraient. Il faut que ce soit le fruit de ses réflexions et de son étude ; car on m'a assuré qu'il avait beaucoup d'esprit ; mais qu'il aimait la paix.

La Marq. En ce cas-là, je le plains d'avoir une pareille femme ! Est-ce que vous ne trouvez pas qu'elle le traite avec un mépris, un dédain ? . . .

La Comt. Cela est révoltant, vous dis-je.

La Marq. J'ai soupé ici trois fois, sans savoir qui c'était.

La Comt. Tout de bon ?

La Marq. Au vrai.

La Comt. Vous êtes délicieuse ! et pourquoi ne le demandiez-vous pas ?

La Marq. Je n'y ai jamais pensé, seulement.

La Comt. La voici pourtant.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, Mme DE MONDOUX.

Mme De Mond. Mon dieu, Mesdames, je vous demande bien pardon de rentrer si tard ; il m'a été absolument impossible de faire autrement ; et puis l'heure m'a surprise. Je ne croyais pas qu'il fût neuf heures.

La Marq. Madame votre mère, est-elle encore malade ? avez vous été obligée de rester chez elle ?

Mme De Mond. Non, Madame, elle va très-bien, et vous avez bien de la bonté.

La Comt. Vous vous êtes donc trouvée dans un des embarras des spectacles ? cependant à l'heure qu'il est, il ne doit plus y en avoir.

Mme De Mond. Non, ce n'est pas cela ; je sors de chez la Vicomtesse de la Garance, qui garde sa chambre ; l'Abbé de Coursac est arrivé, qui nous a fait des histoires charmantes, jusqu'à présent ; c'est inconcevable l'esprit qu'il a !

La Marq. (*à la Comtesse.*) Comment trouvez-vous cela ?

Mme De Mond. J'aurais bien voulu pouvoir vous l'amener à souper.

La Comt. C'est un homme de mauvaise compagnie.

Mme De Mond. Point du tout, je vous assûre.

La Marq. Pour moi, je ne l'ai jamais rencontré nulle part, et si quelqu'un s'avisait de me l'amener, je ne le recevrais pas.

Mme De Mond. Mais je suis surprise que Madame de Roncelle et Madame de Bernille ne soient pas ici.

La Comt. Elles auront su que vous étiez chez la Vicomtesse de la Garance, et elles ne se pressent pas.

La Marq. Peut-être qu'elles attendent l'Abbé de Coursac quelque part.

Mme De Mond. Bon ! je suis bien étourdie ! elles m'ont mandé ce matin qu'elles allaient à Versailles.

La Comt. Oui, voilà comme on dit, pour se dégager, quand on trouve mieux ailleurs.

Mme De Mond. Le vicomte de Solmare et le Chevalier de Saint-Clair viendront sûrement. Nous avons aussi le Baron d'Ornbruck. Le connaissez-vous, Mesdames ?

La Marq. Un peu.

Mme De Mond. C'est un Allemand, je crois. Ah, voilà le Vicomte.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, Mme DE MONDOUX, LE VICOMTE, M. DE MONDOUX, LE GRIS.

Le Gris. Monsieur le Vicomte de Solmare.

Le Vic. (*à Monsieur de Mondoux.*) Monsieur, je vous assure que je ne passerai pas.

M. De Mond. Monsieur, il m'est impossible . . .

Mme De Mond. Allons donc Vicomte, est-ce que vous ne connaissez pas Monsieur de Mondoux ?

Le Vic. Je vous demande pardon, Madame, et c'est pour cela . . .

Mme De Mond. En vérité, vous venez bien tard, Vicomte. (*A Monsieur de Mondoux qui salue les dames.*) Eh-bien, Monsieur, aurez-vous bien-tôt fini de tourmenter ces dames comme cela, avec vos révérences ? Vous les tenez debout ; allons, asseyez-vous.

M. De Mond. Je veux rendre à ces dames . . .

Mme De Mond. Oui, c'est bien là de quoi elles s'embarrassent. Monsieur le Vicomte, et le Chevalier ?

Le Vic. Je le croyais ici. Madame la Comtesse, vous êtes sortie de bonne heure aujourd'hui ; j'ai passé à votre porte à sept heures, vous veniez de partir.

La Comt. Il est vrai ; j'ai eu tout plein d'affaires, et puis je voulais voir le second acte de l'Opéra que je n'avais pas encore vu. A propos, Vicomte, connaissez-vous l'Abbé de Coursac ?

Le Vic. Fi-donc ! pouvez-vous prononcer ce nom-là seulement ?

Mme De Mond. Monsieur le Vicomte, n'avez-vous pas soupé hier chez la Maréchale ?

Le Vic. Pourquoi cela ?

Mme De Mond. C'est qu'elle m'avait dit qu'elle pourrait bien venir me demander aujourd'hui à souper, et je voulais savoir si elle vous en aurait parlé.

La Marq. (*ironiquement.*) La Maréchale est à Versailles ; car il y a aujourd'hui un grand souper chez l'Ambassadeur.

Le Vic. Qu'est-ce que vous dites donc, Madame ? elle y soupe.

La Marq. Je le sais bien.

Le Vic. Eh-bien ; c'est à Paris.

La Marq. Madame de Mondoux sait bien ce que je veux dire.

Mme De Mond. Oui, oui, elle est un peu comme cela, elle aime les fêtes.

La Comt. (*bas à la Marquise.*) Je veux parler à Monsieur de Mondoux.

La Marq. (*bas à la Comtesse et au Vicomte.*) Et moi aussi. Vicomte, parlez à Monsieur de Mondoux pour désespérer sa femme.

Mme De Mond. Qu'est-ce que vous dites donc, Mesdames ?

La Comt. Vous le saurez, Madame.

La Marq. Monsieur de Mondoux, vous avez sans doute vu la tragédie nouvelle ?

Mme De Mond. Oui, Madame, il y va toujours.

La Comt. Eh-bien, Monsieur, qu'en pensez-vous ?

M. De Mond. Madame . . .

Mme De Mond. C'est une pièce qui me fait le plus grand plaisir.

La Marq. Monsieur de Mondoux, en avez-vous été content ?

M. De Mond. Je ne peux pas . . .

Mme De Mond. Non, il ne peut pas dire autrement. Il faudrait qu'il fût de bien mauvais goût.

La Comt. Moi, je ne la trouve point bonne du tout.

Mme De Mond. Madame, je peux me tromper, je pense tout autrement.

La Marq. Mais sachons le sentiment de Monsieur de Mondoux. J'ai eu l'honneur de vous y voir, à la première représentation, écouter bien attentivement.

M. De Mond. Madame, quand je vais au spectacle j'aime à le suivre.

Mme De Mond. La belle occupation ! et quand il revient, et que je lui demande qu'est-ce qui y était, il n'en sait jamais rien.

La Comt. Oui ; mais il s'amuse de ce que l'on joue ; cela vaut bien mieux.

Mme De Mond. Laissons cela, Mesdames. Irez-vous bientôt à Champclos ?

La Marq. Non, Madame. Monsieur de Mondoux, je veux absolument savoir ce que vous pensez de la pièce.

Mme De Mond. Il vous dira de belles choses là-dessus !

La Comt. Pourquoi non ?

La Marq. Dites-donc, Monsieur de Mondoux ?

Mme De Mond. Allons, parlez, puisque ces dames le veulent.

M. De Mond. Madame, je trouve l'exposition embrouillée, le nœud mal fait, et le dénouement, quoiqu'assez bon, prévu dès le second acte, ce qui ôte tout l'intérêt ; d'ailleurs il y a des vers boursouflés, qu'on admire toujours, et c'est tout.

La Marq. Savez-vous que voilà le meilleur jugement, que l'on en ait encore porté.

Mme De Mond. Moi, je soutiendrai qu'elle est trèsbonne, car elle m'a fait le plus grand plaisir.

La Marq. (*au Vicomte, bas.*) Elle est désespérée.

Le Vic. (*bas à la Marquise.*) Cela est excellent !

La Comt. On avait trop vanté cette pièce-là, elle avait été lue partout et applaudie outrageusement !

La Marq. Voilà ce qui arrive toujours à ces ouvrages-là.

Mme De Mond. On la redonne pourtant demain.

Le Vic. Non, Madame, l'auteur l'a retirée.

La Marq. (*bas à la Comtesse.*) Cherchons encore quelque chose pour faire parler son mari.

La Comt. (*bas à la Marquise.*) Oui, oui, attendez que je pense.

Mme De Mond. Mesdames, vous avez peut-être quelque chose à dire, et si Monsieur de Mondoux vous gêne . . .

La Marq. Non, Madame, assurément.

Mme De Mond. Monsieur de Mondoux, si vous alliez examiner dans votre cabinet ce mémoire de ce matin . . . On vous avertira pour souper.

La Comt. Non, Monsieur.

La Marq. Nous ne le souffrirons pas.

Mme De Mond. Pourquoi ? Allez donc, Monsieur.

La Comt. Si Monsieur sort, nous nous en allons.

Mme De Mond. Vous vous moquez de lui; pourquoi ces façons-là?

SCÈNE IV.

Mme DE MONDOUX, LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE BARON, LE VICOMTE, M. DE MONDOUX, LE GRIS.

Le Gris. Monsieur le Baron d'Ornbruck et Monsieur le Chevalier de Saint-Clair.

Le Chev. Madame, vous voulez bien que j'aie l'honneur de vous présenter Monsieur le Baron d'Ornbruck?

Mme De Mond. Vous me faites le plus grand plaisir, et je serai charmée de faire connaissance avec Monsieur le Baron.

Le Bar. Madame, je suis plusqu'obligé à Monsieur le Cheval, du grand satisfaction que j'ai auprès de vous.

La Marq. Allons, Baron, finissez vos compliments et asseyez-vous.

Le Bar. Je suis été encore à votre hôtel hier, Madame la Marquise, mais je trouve point non plus; je crois que c'est le mode en France de n'être point dans sa logis.

Le Chev. Ah, Baron, il faut que je vous présente à Monsieur de Mondoux.

Le Bar. Qu'est-ce Monsieur de Mondoux?

Le Chev. C'est le mari de Madame, que voilà.

M. De Mond. C'est moi, Monsieur le Chevalier, qui vous prierai de me faire l'honneur de me présenter à Monsieur le Baron.

Mme De Mond. Cela est bien nécessaire. Monsieur le Baron, asseyez-vous donc.

Le Bar. Madame, il faut bien que je dise à Monsieur, que je suis charmé de faire avec lui mon présentation.

Mme De Mond. Vous êtes bien bon, Monsieur le Baron. Dites-moi, je vous prie, vous accoutumez-vous un peu ici ?

Le Bar. Madame, je suis pas encore bien tout-à-fait. Je suis toujours embarrassé dans le maison avec les dames.

La Marq. Pourquoi donc cela ?

Le Bar. J'ai été plus que trois semaines, que je croyais qu'il n'y avait à Paris que des veuves.

La Comt. Comment donc ?

Le Bar. Parceque on soupe toujours chez le dame, et le mari il n'est point de parole pour lui dans le prie à souper.

Mme De Mond. Mais vous soupiez avec lui.

Le Bar. Je devine pas, je prenais pour un père, un frère, ou autrement.

La Marq. Il est vrai que cela peut paraître, comme il le dit, à un étranger.

Le Bar. Oh, je me trompe toujours, et puis je suis chez un veuve véritablement, et j'ai crois vois un mari ; je appelle de même comme le dame, et cela il fâche le dame ; c'est un tiable d'embarras.

LE CHEV. Cela lui est arrivé, il y a deux jours, dans une maison où il soupait.

LA COMT. Quoi, tout de bon ?

LE BAR. Moi, je savais pas ; j'ai dit ce Monsieur, il a l'air du maître ici, pour mon excuse, et cela il l'a plus fâché encore, je comprends pas pourquoi.

LA MARQ. Ah, il est charmant !

LA COMT. Et chez qui cela lui est-il arrivé ?

LE CHEV. Chez Madame De l'Ormaux.

Mme DE MOND. Ah, je n'en suis pas fâchée ; c'est une espèce de prude, qui trouve toujours du mal à tout ce qu'on fait.

LE CHEV. Elle n'a pas soupé à peine ; elle était dans un embarras, dans une colère secrette . . .

LA MARQ. Cela devait être délicieux !

LE CHEV. Aussi, j'aime bien à souper avec le Baron, à cause de tout cela.

LA COMT. Il le mène tous les jours dans de nouvelles maisons, et je suis sûre que ce n'est pas pour autre chose.

LE CHEV. Ah, pour lui faire connaître aussi ce pays-ci.

LE BAR. Je suis fort obligé, Monsieur le Cheval.

LE CHEV. C'est avant hier qu'il m'a bien réjoui par son étonnement.

LA MARQ. Contez-nous donc cela.

Mme DE MOND. Ah, je vous en prie, Monsieur le Chevalier.

LE CHEV. Madame, si vous priez, je n'hésiterai pas.

LA COMT. Dites donc ?

LE CHEV. Nous étions engagés tous les deux chez

Madame De la Persière; vous savez que quoiqu'elle soit toute des plus roturières, elle n'aime que les gens de qualité, qu'elle ne veut voir qu'eux, et que les gens de son espèce n'ont presque nulle liaison avec elle ?

La Marq. Oui, c'est-là sa manie.

La Comt. C'est une sotte créature !

La Marq. Son mari est un bon-homme.

La Comt. Fort plat.

Le Chev. Entièrement nul dans la maison, et s'il y a une femme qui ait envie d'être veuve, c'est sûrement celle-là. Elle avait rassemblé ce jour-là, comme on dit, et la Cour et la Ville, et véritablement, il y avait chez elle la meilleure compagnie.

La Marq. Le Duc y était-il ?

Le Chev. Le Duc, la Marechale; je ne saurais vous dire qui n'y était pas; son mari se tenait humblement dans un coin . . .

La Comt. Cela devient intéressant.

Le Chev. Elle était humiliée de le voir là, elle lui faisait des yeux pour l'engager à sortir. Il s'opiniâtrait à ne rien entendre; enfin, lorsqu'en se mit à table, elle fit si bien, qu'il n'eut pas de place, et elle l'envoya souper avec le précepteur de son fils.

M. De Mond. Qu'entends-je ?

La Marq. Il y alla ?

Le Chev. Sûrement.

Mme De Mond. Que vouliez-vous qu'il fît ? Monsieur de Mondoux, voyez donc pourquoi nous ne soupons pas.

M. De Mond. Vous allez le savoir, Madame. (*A part,*) C'en est trop. (*Il sonne et parle à l'oreille de*

Legris,) Vous entendez, qu'on ne perde pas un instant.

Le Gris. Oui, Monsieur.

Mme De Mond. Je ris de l'étonnement du Baron.

Le Chev. Oh, il a été confondu !

Le Bar. Mais je comprends pas bien encore pourquoi. C'est un histoire qui ne serait point venu chez nous, je jure véritablement.

La Marq. Vous verrez bien autre chose ici.

Le Bar. Et cela il fait rire le monde à Paris ?

Le Chev. Et pourquoi pas ?

Le Bar. Vous êtes une nation, il n'y a point comme cela dans les autres pays, et si j'ai vu beaucoup dans les voyages.

La Comt. Mais dites donc, Chevalier ; Monsieur de la Persière avait-il l'air fâché, du moins ?

Le Chev. Ma foi, nous n'y avons pas pris garde ; nous n'avons été occupés que de nous regarder et de rire.

La Marq. Ah, je le crois ! et qu'a dit le Duc ?

Le Chev. Oh, il est excellent à entendre là-dessus ; la manière dont il conte cette histoire, est à faire mourir de rire !

La Comt. Moi, je la trouve très-plaisante ; ne trouvez-vous pas, Madame de Mondoux ?

Mme De Mond. Oui, Madame, elle est très-bonne.

Le Gris. (*à M. de Mondoux.*) Monsieur, tout est prêt.

M. De Mond. Cela est bon.

Mme De Mond. C'est le souper ; va-t'en servir.

M. De Mond. (*à Mme de Mondoux.*) Madame, si vous volez me donner la main . . .

Mme De Mond. Mais vous extravaguez ; c'est à ces dames.

M. De Mond. Non, Madame, je n'extravague point ; vous n'aurez pas l'honneur de souper avec elles, et moi, je n'irai point souper avec le précepteur de mon fils.

Mme De Mond. Qu'est ce que cela veut dire ?

M. De Mond. Que nous souperons ensemble à Bondy.

Mme De Mond. A Bondy ?

M. De Mond. Oui, Madame, à la première poste sur le chemin de ma terre de Champagne, où nous allons tous les deux, jusqu'à ce que vous ayez fait des reflexions plus mûres. L'histoire qu'on vient de conter, m'a déterminé à ce parti, qui est le seul à prendre pour vous et pour moi.

Mme De Mond. Mais, Mesdames, souffrirez-vous ? . . .

M. De Mond. Ces dames n'ont rien à dire à cela. Vous voyez que les gens du meilleur ton blâment toute femme, qui ne tient pas toute sa considération d'un mari raisonnable ; ainsi il n'y a pas à hésiter . . .

Mme De Mond. Monsieur, je vous promets . . .

M. De Mond. Je n'écoute rien. Mesdames, Messieurs, je vous dois le trait de lumière qui vient de m'éclairer ; j'aime la paix, mais je ne veux point être avili aux yeux du monde, et encore moins aux miens. Soupez ici, si cela vous convient ; je n'ose vous en prier, puisque je ne pourrai pas vous y faire les

honneurs ; et plaignez-moi du moins, d'avoir été obligé d'en venir à cette extrémité. (*Il emmène sa femme.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, LE BARON.

LE CHEV. Eh-bien, que dites-vous de cela, Mesdames ? n'est-ce pas une aventure délicieuse ?

LA MARQ. Je vous avoue que je ne m'y attendais pas.

LA COMT. Moi, je plains cette malheureuse femme.

LE VIC. Mais je vous ai entendue dire cent fois, qu'elle méritait que son mari ne souffrît pas toutes ses impertinences.

LA COMT. Il est vrai, je le plaignais ; mais c'est elle que je plains à présent.

LE CHEV. Regardez, donc, l'air étonné du Baron.

LE BAR. Mais c'est que je ne comprends pas bien ; ce Monsieur, sans se fâcher, s'en va avec sa femme, et la souper pourquoi on nous a prié, il dit mange-vous ; je n'ai jamais plus vu encore.

LA COMT. Il est vrai que cela n'est pas commun.

LE CHEV. Il faut pourtant prendre un parti sur le souper.

LA MARQ. Eh-bien, venez tous chez moi ; vous souperez un peu tard, mais nous n'avons que cette ressource-là.

La Comt. Elle n'est pas mauvaise, Madame.

Le Vic. Allons, allons, Mesdames ; ne perdons pas de temps.

La Marq. Nous jouerons ; n'est-ce pas, Baron ?

Le Bar. Tout comme Madame, il voudra, je fais. (*Ils s'en vont.*)

L'ÉTRANGER.

PERSONNAGES.

M. TROTBERG, Banquier Allemand. *Habit vert, à brandebourgs d'or, boutonné, perruque-à-nœuds, chapeau et épée haute, avec cravate.*

M. DUBREUIL, Banquier Français. *Habit de velours de printemps de plusieurs couleurs, perruque-à-nœuds. A la seconde scène, canne et épée.*

M. DUBREUIL, son fils. *En habit de campagne, et couteau-de-chasse.*

LA PIERRE, laquais de M. Dubreuil. *Habit gris-de-fer, petit galon de livrée.*

La Scène est chez M. Dubreuil, dans une chambre-à-coucher.

L'ÉTRANGER.

L'ENTENTE EST AU DISEUR.

SCÈNE I.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL.

Dub. Monsieur, voilà votre appartement.

Trot. Appartement ?

Dub. Oui, votre logement.

Trot. Ah, logement, c'est appartement ; je comprends fort bon. Il est fort joli.

Dub. Monsieur, je voudrais que vous vous trouvassiez bien chez moi ; je vous ai tant d'obligations d'avoir bien voulu recevoir mon fils à Nuremberg, que je ne puis assez vous en marquer ma reconnaissance.

Trot. (*écrivant sur des tablettes.*) Monsieur, vous dites logement ; c'est appartement ?

Dub. Oui, Monsieur.

Trot. C'est que j'écris à mesure que je entends pour garder dans le mémoire.

DUB. C'est une très-bonne façon d'apprendre le Français.

TROT. Oui, c'est comme cela que on apprend meilleur, et j'ai commandé de même à Monsieur votre fils dans sa voyage d'Allemagne.

DUB. C'est un bon avis que vous lui avez donné.

TROT. Avis ?

DUB. Oui, Monsieur.

TROT. Je n'ai rien donné qui soit avis.

DUB. Je vous demande pardon ; avis, c'est conseil, avertissement.

TROT. Ah, permettez que j'écrive avertissement, conseil, c'est avis. (*Il écrit.*)

DUB. Oui, Monsieur.

TROT. Tiaple, je croyais à Nuremberg savoir bien la langue du Français ; je vois à présent que c'est bien autrement encore que je disais.

DUB. Vous parlez bien cependant.

TROT. Ah, comme cela, pas trop autrement, et je suis impatientement que Monsieur votre fils, il soit ici, pour me expliquer mieux.

DUB. Il arrivera bientôt, il n'est qu'à trois lieues d'ici ; il sait que vous devez venir, et je l'ai envoyé quérir.

TROT. Quérir ? Est-ce courir ?

DUB. Non, quérir, c'est chercher.

TROT. Chercher, c'est quérir ? il faut que je écrive aussi quérir, chercher, quérir. (*Il écrit.*)

DUB. Monsieur, je vous prie de vous regarder ici comme le maître de la maison ; ordonnez, et l'on vous donnera tout ce que vous voudrez.

Trot. A moi ?

Dub. A vous.

Trot. Pour mon besoin ?

Dub. Tout ce qui vous sera nécessaire.

Trot. Nécessaire, cela veut dire ? . . .

Dub. Besoin.

Trot. Tiaple, vous avez toujours deux mots pour un ; je comprends pas cela, vous dites besoin ; c'est nécessaire ?

Dub. Oui, nécessaire.

Trot. Je écris aussi.

Dub. C'est très-bien fait.

Trot. Allons, je ne veux parler que Français quand je reste dans cette pays, même quand je suis avec moi tout seul ; cela il me apprendra.

Dub. C'est un bon moyen.

Trot. Un bon moyen ?

Dub. Oui, une méthode très bonne.

Trot. Encore moyen ; c'est méthode ?

Dub. Oui, dans ce cas-là ; mais il vaut mieux dire méthode.

Trot. Je écris donc méthode, puisqu'il est le meilleur.

Dub. Oui, oui, mettez méthode.

Trot. Je suis fort obligé, je demande bien pardon.

Dub. Vous vous moquez de moi.

Trot. Moi non, je ne moque pas de vous ; moquer, c'est comme rire, n'est-ce pas ?

Dub. Oui.

Trot. Oui ? j'ai écrit déja plusieurs fois, et vous voyez bien que je ne ris pas.

SCÈNE II.

M. DUBREUIL, M. TROTBERG, LA PIERRE.

La Pierre. Monsieur, il y a un Monsieur dans votre cabinet, qui vous attend.

Dub. C'est bon ; je vais y aller.

Trot. C'est un affaire peut-être ; il faut aller, marcher. Je suis fort bon ici.

Dub. Voilà du papier, de l'encre ; je reviendrai vous tenir compagnie bientôt.

Trot. Je suis ici avec ma portefeuille, je lis tout cela.

Dub. Si vous avez besoin de quelque chose, appelez La Pierre.

Trot. Besoin, c'est nécessaire, je me souviens. Et La Pierre ?

Dub. C'est cet homme-là.

Trot. Cet homme-là, on l'appelle une pierre ?

Dub. Oui ; c'est son nom.

Trot. Je entend bien ; c'est comme nous disons un arbre de noix, arbre d'olive.

Dub. Oui, du noyer, olivier.

Trot. Du noyer, noix ; olivier, olive. Je écris ; permettez. (*Il écrit.*) Je finis.

Dub. Vous aurez tout ce que vous voudrez. Si vous voulez envoyer quelque part, dites où.

Trot. Où ? (*Il écrit.*)

Dub. Oui. Si vous voulez manger, dites quoi.

TROT. Quoi ? (*Il écrit.*)

DUB. Oui. Si vous voulez boire, dites-le.

TROT. Le ? (*Il écrit.*)

DUB. Oui. Si vous voulez sortir, dites quand.

TROT. Quand ? (*Il écrit.*)

DUB. Oui.

TROT. C'est pour sortir ? fort bon.

DUB. Si vous voulez vous coucher, dites l'heure.

TROT. Pour coucher ?

DUB. Pour lever, de même.

TROT. C'est fort singulier. Voilà un pour deux à présent. (*Il écrit.*)

DUB. J'espère que mon fils va arriver, et il vous tiendra compagnie.

TROT. Oh, j'ai pas besoin, j'ai ici ma occupation.

DUB. La Pierre va rester dans votre antichambre. Tu entends bien, La Pierre ?

LA PIERRE. Oui, Monsieur.

DUB. Et tu feras ce que Monsieur te dira.

LA PIERRE. Oui, oui, Monsieur.

DUB. Ah ça, Monsieur, je vous laisse, je suis bien votre serviteur.

TROT. Serviteur, Monsieur, serviteur.

SCÈNE III.

M. TROTBERG, *rêvant.*

Je vous laisse ? Laisse ? Je comprends pas laisse. Pourquoi j'ai pas demandé ? Laisse ? laisse ? Il faut que je sache à ce moment pour écrire. La Pierre ?

SCÈNE IV.

M. TROTBERG, LA PIERRE.

La Pierre. (*de la porte.*) Monsieur.

Trot. Entre ici.

La Pierre. Me voilà Monsieur.

Trot. Qu'est-ce que c'est que laisse il veut dire ?

La Pierre. Laisse ?

Trot. Oui, laisse ?

La Pierre. Laisse ? je ne sais pas, Monsieur.

Trot. Monsieur Dubreuil, il a dit, laisse.

La Pierre. Laisse ? Ah, Monsieur, c'est à votre chapeau.

Trot. A mon chapeau, laisse ?

La Pierre. Oui Monsieur, je vais vous montrer. (*Il prend le chapeau de M. Trotberg.*) Tenez, voilà ce que c'est qu'une laisse.

Trot. Cela il est une laisse ?

La Pierre. Oui, Monsieur.

Trot. Monsieur Dubreuil, il ne m'a point parlé de chapeau.

La Pierre. C'est pourtant cela.

Trot. Allons, va-t,-en ; je demande à lui-même, quand il viendra.

SCÈNE V.

M. TROTBERG.

C'est un langue de tous les tiaples. La fils de M. Dubreuil, il sera fort bon pour moi ici. (*Il regarde toutes ses lettres de recommandation.*) Ah, je trouve ici un lettre qu'il faut que j'envoie tout présentment. La Pierre !

SCÈNE VI.

M. TROTBERG, LA PIERRE.

La Pierre. Monsieur.

Trot. Tiens, où. (*Donnant une lettre.*)

La Pierre. Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur ?

Trot. Où.

La Pierre. Où ? Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Trot. Je te dis, où.

La Pierre. Où ; mais je n'entends point l'Allemand.

TROT. Mais, c'est Français, où. Il est sur mon tablette. (*Il regarde.*) Oui, où.

LA PIERRE. Non, Monsieur, où ne veut rien dire.

TROT. Ce tiaple de Français, ils ne savent point la langage de leur pays. Monsieur Dubreuil il m'a dit, où, quand on veut envoyer quelque part.

LA PIERRE. Pour envoyer, on ne dit point où; on dit, allez là.

TROT. Allez là?

LA PIERRE. Oui, Monsieur.

TROT. Il faut donc que j'écrive allez là aussi; mais je demanderai. Attends à cette moment. (*Il écrit.*) Allez là.

LA PIERRE. Là, c'est sur la lettre.

TROT. Sur la lettre là? Non, c'est l'adresse.

LA PIERRE. Eh-bien, oui.

TROT. Là; c'est l'adresse.

LA PIERRE. L'adresse est là-dessus, dessus la lettre.

TROT. Oui. Je comprends pas jamais. Revenez sur la moment.

LA PIERRE. Je vais l'envoyer par quelqu'un; parce que je ne dois pas vous quitter.

TROT. Fort bien, fort bien.

SCÈNE VII.

M. TROTBERG.

Il faut un bon patience avec cette domestique ; je ne sais pas pourquoi il m'a donné comme cela un bête pour mon service. Je suis tout en échauffement de cette garçon qu'il ne m'entend pas. J'ai envie de faire porter un glas de bier, non, non, un verre de bierre, qu'il faut dire en Français. Je veux parler autrement jamais à présent. La Pierre ! La Pierre !

SCÈNE VIII.

M. TROTBERG, LA PIERRE.

La Pierre. Monsieur, qu'est-ce que vous voulez ? Votre lettre est partie.

Trot. Je veux le.

La Pierre. Le ?

Trot. Oui, je dis, le.

La Pierre. Le quoi ?

Trot. Je veux pas quoi, je veux le.

La Pierre. Le ? je ne sais pas ce que vous voulez dire ; dites quoi.

Trot. Je veux pas dire quoi, je veux dire le.

La Pierre. Je ne peux pas vous deviner.

TROT. Que tiaple ! est-ce que je ferais un faute ? (*Il lit dans ses tablettes.*) Non, c'est le.

LA PIERRE. Le quoi ?

TROT. Eh-bien, donne-moi quoi. Tu donneras après le ; puisque tu veux donner quoi.

LA PIERRE. Je ne vous entends pas, Monsieur.

TROT. C'est pourtant Monsieur Dubreuil, qui m'a dit de dire le.

LA PIERRE. Le quoi ?

TROT. Quand je dis le, je dis pas quoi ; quand je dis quoi, je dis pas le.

LA PIERRE. Je ne puis vous donner que ce que vous me dites.

TROT. Je dis le ; mais faites marcher ici Monsieur Dubreuil ; il dira si je dis pas bien.

LA PIERRE. Il vient de sortir.

TROT. Sortir. C'est quand.

LA PIERRE. Quand ? tout-à-l'heure.

TROT. L'heure, c'est coucher, il m'a dit.

LA PIERRE. Je ne dis pas qu'il est couché, je dis qu'il vient de sortir.

TROT. Eh-bien, sortir, quand.

LA PIERRE. Quand ? je vous dis, tout-à l'heure.

TROT. L'heure c'est coucher, je sais fort bon ; mais on ne peut pas être couché et être sorti ; je puis pas souffrir la mensonge.

LA PIERRE. Mais je ne dis pas qu'il est couché non plus.

TROT. Que tiaple dis-tu donc ?

LA PIERRE. Je dis qu'il vient de sortir.

TROT. Quand ?

La Pierre. Tout-à-l'heure.

Trot. Je tiens plus, je vais quand, aussi moi de cette logis.

La Pierre. Tenez, j'entends Monsieur Dubreuil le fils ; il sait l'Allemand, il vous entendra.

Trot. Je parle Français encore ; c'est un grand impatientement que cette garçon-là !

SCÈNE IX.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL, *fils.* LA PIERRE.

Dub. (*fils.*) Ah, Monsieur Trotberg, je suis charmé de vous voir à Paris. (*Il l'embrasse.*)

Trot. Je suis bien content aussi, véritablement.

Dub. (*fils.*) Je comptais que vous n'arriveriez que demain ; je vous demande bien pardon de n'avoir pas été ici à votre arrivée.

Trot. J'ai vu Monsieur votre père ; mais il m'a mis de l'embarras avec cette garçon ; parceque les miens ils sont tous malades de la poste, et puis ils savent pas la langage de cette pays, et je puis pas expliquer à cette pierre, qu'il n'entend pas.

Dub. (*fils.*) Cette pierre ?

La Pierre. Oui, c'est moi, La Pierre, qu'il veut dire.

Trot. Est-ce qu'il n'est pas Français, La Pierre ?

Dub. (*fils.*) Pardonnez-moi.

Trot. Il ne sait donc pas les mots de son pays.

Dub. (*fils.*) Comment?

La Pierre. Monsieur, il me dit le, quoi, quand, l'heure; je ne sais pas si c'est Allemand ou Français.

Trot. Vous voyez bien qu'il dit lui-même.

Dub. (*fils.*) Je n'entends pas non plus. Mais si vous voulez quelque chose, dites-moi, et vous l'aurez.

Trot. Eh-bien, je veux le.

Dub. (*fils.*) Le quoi?

Trot. Eh, il dit aussi lui La Pierre, quoi, pour lorsque je dis, le.

Dub. (*fils.*) C'est singulier cela. Dites-moi en Allemand ce que vous voulez.

Trot. Non, j'ai juré de parler toujours Français dans cette pays. Et Monsieur votre père il m'a dit de dire, le.

Dub. (*fils.*) Le quoi?

Trot. Non, ce n'est pas quoi, c'est le.

Dub. (*fils.*) La Pierre, dis à mon père que je le prie de monter.

Trot. Monsieur votre père, il est quand et l'heure, à ce qu'il dit.

Dub. (*fils.*) Quand et l'heure?

La Pierre. Oui. Je ne sais pas ce qu'il veut dire.

Trot. Ni moi non plus, je croyais savoir mieux la Français; il m'a pourtant dit de dire comme cela, Monsieur Dubreuil.

Dub. (*fils.*) Le voilà, nous allons savoir ce que cela veut dire.

Trot. Vous verrez que j'ai dit raisonnablement.

SCÈNE X.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL, M. DUBREUIL, *fils*, LA PIERRE.

Dub. Monsieur, je vous demande bien pardon; mais j'ai été obligé de sortir . . .

Trot. Oui, je sais quand, vous voyez bien.

Dub. Oui, mais ne vous a-t-il rien manqué ?

Dub. (*fils.*) Voilà l'embarras. M. Trotberg a demandé tout plein de choses, que La Pierre n'a pu lui donner.

La Pierre. Parceque je n'ai pu rien comprendre.

Dub. (*fils.*) Ni moi non plus.

Trot. Et cependant, Monsieur, vous m'avez dit de dire le, et je demande le, il veut me donner quoi. Et puis je voulais parler à vous, il m'a dit quand, et l'heure ; c'est un tiaple d'homme, qui me ferait être un fou, cette La Pierre.

Dub. Je suis aussi embarrassé que vous.

Trot. Mais, Monsieur, je puis bien vous dire ; j'ai écrit ici. (*Il prend ses tablettes.*) Ne m'avez-vous pas dit si vous voulez envoyer quelque part, dites, où ?

Dub. Oui.

Trot. J'ai dit où, aussi, il ne voulait pas entendre : mais après il a envoyé.

Dub. La Pierre, as-tu envoyé ?

La Pierre. Oui, Monsieur, c'était une lettre, et l'adresse était dessus.

Dub. C'est bon.

Trot. Oui, mais j'ai eu un grand peine.

La Pierre. Il disait toujours, où, où, où. Je ne savais pas ce qu'il voulait dire.

Trot. Mais j'ai dit bien, n'est-ce pas, Monsieur Dubreuil ?

Dub. Je crois que oui.

Trot. Après j'ai veux boire, je dis le, il veut me donner quoi. Moi, je veux pas quoi, je veux le.

Dub. Le ?

Trot. Oui. Je puis pas expliquer ; je demandais à parler à vous, il dit que vous êtes quand et l'heure. Je puis pas entendre.

Dub. Ma foi ni moi non plus.

Trot. J'ai pourtant dit comme vous m'aviez dit de dire.

Dub. Moi ?

Dub. (*fils.*) Est-il vrai, mon père ?

Dub. Je n'ai pas dit cela.

Trot. Vous n'avez pas dit, Monsieur ? j'ai pourtant écrit sur mon tablette.

Dub. (*fils.*) Eh-bien, lisez-nous ce qu'il y a.

Trot. " Quand vous voulez envoyer quelque part, dites où ;" j'ai dit où.

Dub. Où ; mais il faut dire où il faut aller.

Trot. Où il faut aller ? Ah tiaple, je savais pas. Je écrirai après. Je lis encore. " Si vous voulez boire, dites-le." Je dis le, il dit quoi, je veux pas quoi, moi, je veux le.

Dub. Cela veut dire, Si vous voulez boire, dites-le, dites que vous voulez boire.

Trot. Ah, je comprends. Après j'ai écrit, "Si vous voulez manger, dites quoi."

Dub. Quoi, c'est ce que vous voulez manger.

Trot. C'est cela sûrement ?

Dub. (*fils.*) Sans doute.

Trot. Je pensais pas. (*Il lit.*) "Si vous voulez sortir, dites quand."

Dub. Quand vous voudrez sortir.

Trot. Ah, je croyais que quand voulait dire sortir; je entends présentement. Et puis. (*Il lit.*) "Si vous voulez vous coucher, dites l'heure."

Dub. (*fils.*) C'est l'heure que vous voulez vous coucher.

Trot. Coucher, ou vous lever; voilà pourquoi je comprenais pas. C'est mon faute de n'être pas plus savant du langue Français.

Dub. Ce n'est rien que cela.

Trot. Ah, je demande pardon, je dirai le chose dont je veux à présent.

Dub. Venez, venez souper, vous devez en avoir besoin.

Trot. Je ferai avec plaisir, je suis embarrassé avec vous de mon colère.

Dub. (*fils.*) En buvant tout cela se passera.

Dub. Allons, allons, venez.

Trot. Je marche avec vous, Messieurs.

FIN.

